

Introduction.....	2
Qu'est-ce que l'histoire?.....	3
<i>La nature de l'histoire</i>	3
<i>Contre une histoire-belote</i>	3
<i>... pour une histoire-anthropologie</i>	4
<i>Problématiques communes de l'anthropologie et de l'histoire</i>	5
Pourquoi la mort?	7
<i>Mort et sciences de l'homme</i>	7
<i>Histoire de la mort et histoire des mentalités</i>	7
<i>L'universalité des grandes croyances: la mort-renaissance et la mort-survie</i>	8
Sens et fonctions des rites funéraires	10
<i>La sépulture : spécificité humaine?</i>	10
<i>Sens et place du rite</i>	11
<i>Le devenir du cadavre</i>	12
<i>Les funérailles</i>	13
<i>Les rites d'oblation</i>	13
<i>Les rites de passage</i>	14
<i>De la nécessité du rite pour les survivants</i>	15
Le culte des ancêtres	16
 La mort traditionnelle en Occident.....	18
Préhistoire.....	19
Paléolithique	19
Néolithique.....	21
L'Antiquité	24
La Grèce	24
<i>La conception de l'âme chez les Grecs</i>	24
<i>Antigone face à Créon</i>	25
<i>Rites funéraires en Grèce</i>	26
Rome	29
Le Monothéisme juif et chrétien	33
L'Ancien Testament.....	33
<i>La conception de la mort chez les juifs</i>	33
<i>Le livre de la Sagesse (environ 50 av J.-C.)</i>	35
Le Nouveau Testament.....	35
<i>Saint Paul</i>	35
<i>Le Catéchisme</i>	36
L'Europe préchrétienne.....	38
La tradition celte: récit auvergnat.....	38
La mort d'un chef viking	39
La mort dans la société européenne traditionnelle.....	41
Une mort familière.....	41
<i>La mort des notables</i>	41
<i>La mort des paysans</i>	41
<i>Une mort omniprésente</i>	42
<i>Une mort attendue</i>	43
<i>Une mort entourée</i>	44
<i>Une mort qui s'éloigne</i>	45
<i>Constitution du costume de deuil en Suède (18e au 20e siècle)</i>	46
<i>Une mort chrétienne</i>	47
<i>Pascal</i>	47
<i>Le discours des clercs sur la mort</i>	48

"Quotidie morior"	48
Bossuet: "Je ne suis rien"	49
Le Père Bridaine: "Les vers nous attendent..."	49
<i>L'obsession de la mort</i>	50
<i>La mort baroque</i>	50
<i>Mme de Sévigné</i>	50
<i>La mort au XVIIIe s.</i>	51
<i>Oublier les morts</i>	51
<i>Rousseau: la mort de Julie</i>	51
<i>Le discours philosophique</i>	52
<i>Affronter la mort</i>	52
<i>Buffon</i>	52
<i>Les nouveaux regrets</i>	53
<i>... et les nouveaux comportements</i>	53
<i>Le nouveau discours des clercs</i>	54
<i>La mort romantique</i>	54
<i>Werther ou le suicide romantique</i>	54
<i>Lamartine: un être vous manque</i>	54
<i>Philosophie et romantisme</i>	55
Autres approches	56
La mort tzigane	57
Le judaïsme	58
L'islam	61
La mort en Afrique	65
De la mort au mythe	65
Poème de Birago DIOP, Sénégal	66
La mort symbolique	67
Le bouddhisme	68
La mort	68
La réincarnation	68
Le sens de la mort, dialogue entre un maître zen et ses disciples	69
Le nirvana	70
La mort selon Bouddha	71
Cérémonies funéraires au Bangladesh	72
Entre bouddhisme et taoïsme, la fête des morts au Japon	73
La mort en Inde	75
Les rites funéraires, regard européen (1929)	75
L'hindouisme	76
La mort chez les Amérindiens	78
La mort chez les Aztèques	78
<i>La mort des dieux</i>	78
<i>La mort des hommes</i>	80
Rites funéraires au Mexique	81
<i>La fête des morts : un exemple de syncrétisme</i>	82
La mort chez les Indiens d'Alaska	83
Récit d'un Indien cherokee	84
L'Occident contemporain face à la mort	86
La mort dans la société occidentale contemporaine	87
La puissance des thanatocrates	87
<i>Le médecin-prêtre</i>	87
<i>La définition d'Hippocrate</i>	88

<i>Déclaration de la Harvard Medical School (1968)</i>	88
<i>Loi mortuaire du Kansas</i>	90
<i>Le statut du mourant</i>	90
<i>L'agonie</i>	91
La mort-tabou	93
La mort étrangère à la société occidentale.....	93
Le "rêve américain" face à la mort	95
Mort et "modernité"	95
<i>Les traditions</i>	95
<i>...et la "modernité"</i>	96
La crainte de la mort.....	97
Le deuil solitaire	98
Témoignages: mourir à l'hôpital	99
Modernité et sacrifice humain.....	101
Les constantes.....	101
<i>La guerre</i>	101
<i>La peine de mort</i>	102
Les nouvelles divinités... ..	104
<i>La Raison</i>	104
<i>Le marché</i>	105
<i>Le cannibalisme marchand</i>	106
...et leur tribut.....	107
<i>Les sacrifices</i>	107
<i>L'accident</i>	108
<i>La mort sociale</i>	109
<i>La vieillesse</i>	109
<i>Le chômage</i>	110
<i>La mort planifiée</i>	111
<i>Le coût de la santé</i>	111
<i>La vie, à tout prix?</i>	112
L'euthanasie	112
<i>Économie et euthanasie</i>	112
<i>Réflexion politique sur l'euthanasie</i>	113
Regards sur le suicide.....	114
<i>Le suicide... ultime forme de liberté?</i>	114
<i>... ou suprême lâcheté?</i>	114
<i>... ou irrémédiable désastre de l'individualisme?</i>	115
La mort dans les médias	116
Mort et audimat	116
L'intérêt supérieur de la chaîne... ..	117
Mourir par contumace.....	119
La réflexion contemporaine	121
C. G. Jung	121
L'existentialisme	121
E. Morin.....	122
<i>Vivre avec la mort</i>	122
<i>La peur de la mort et la conscience de l'individualité</i>	123
<i>Mort individuelle et mort de l'espèce</i>	124
<i>Entre l'individu et la société: le deuil</i>	125
<i>L'ange et la bête</i>	126
J. Ziegler.....	127
<i>La conscience et la liberté</i>	127

Conclusion	129
L'avenir de la mort	130
Pour un nouvel humanisme.....	133
<i>Vers une nouvelle attitude face à la mort</i>	133
Les soins palliatifs	134
La mort, dernière étape de la croissance	135
La mort des cultures et des ethnies	137

Iconographie

La réflexion sur la mort est avant tout une réflexion sur la vie.

HABACHI René in *Encyclopaedia Universalis* (art.
"mort – les interrogations philosophiques")

Les grands anthropologues (E. Morin, L.-V. Thomas) et historiens (P. Ariès, M. Vovelle) ont montré que la mort — entendons ici: les croyances, les représentations, les attitudes et les conduites qui s'y rattachent — peut être considérée comme un véritable "analyseur" du système social dans lequel elle s'inscrit.

BARRAU Annick: *Quelle mort pour demain?*,
L'Harmattan, 1992 (couverture p. 4)

La mort, expérience universelle, nous préoccupe tous. Savoir, questionner, regarder, participer et réfléchir sur la mort ailleurs et avant, c'est poser les prémisses pour tenter de la comprendre maintenant et ici, pour soi et pour les autres. Lorsque je participais à une veillée mortuaire en Anniviers, la mort était chez eux et les comportements les leurs. Mais en miroir, c'était bien de moi, de nous, de notre société qu'il s'agissait. On ne peut voir mourir l'autre sans se questionner sur soi, sur sa société.

PREISWERK Yvonne: *Le repas de la Mort*.
Monographic SA, 1983, p. 17

Il faudra admettre que, dans la gamme des possibilités ouvertes aux sociétés humaines, chacune a fait un certain choix et que ces choix sont incomparables entre eux: ils se valent.

LEVI-STRAUSS Claude: *Tristes tropiques*. Paris,
Plon (Terre humaine), 1955, p. 444

Sans la mort, il n'y aurait pas eu de poètes sur la terre.

MANN Thomas in KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher,
1985, p. 26

Introduction

Qu'est-ce que l'histoire?

La nature de l'histoire

Sans la distinction du nécessaire et du fortuit, de l'essentiel et de l'accidentel, on n'aurait même pas l'idée de la vraie nature de l'histoire. Représentons-nous
5 un registre comme ceux que tenaient les prêtres de la haute antiquité ou les moines des temps barbares, où l'on inscrivait à leurs dates tous les faits réputés merveilleux ou singuliers, les
10 prodiges, les naissances de monstres, les apparitions de comètes, les chutes de la foudre, les tremblements de terre, les inondations, les épidémies: ce ne sera point là une histoire; pourquoi? Parce que
15 les faits successivement rapportés sont indépendants les uns des autres, n'offrent aucune liaison de cause à effet; en d'autres termes, parce que leur succession est purement fortuite ou le pur
20 résultat du hasard. (...)

Si les découvertes dans les sciences pouvaient indifféremment se succéder dans un ordre quelconque, les sciences auraient des annales sans avoir
25 d'histoire car, la prééminence de l'histoire sur les simples annales consiste à offrir

un fil conducteur, à la faveur duquel on saisit certaines tendances générales qui n'excluent pas les caprices du hasard
30 dans les accidents de détail, mais qui prévalent à la longue, parce qu'elles résultent de la nature des choses en ce qu'elle a de permanent et d'essentiel. Dans l'autre hypothèse extrême, où une
35 découverte devrait nécessairement en amener une autre et celle-ci une troisième, suivant un ordre logiquement déterminé, il n'y aurait pas non plus, à proprement parler, d'histoire des
40 sciences, mais seulement une table chronologique des découvertes: toute la part du hasard se réduisant à agrandir ou à resserrer les intervalles d'une découverte à l'autre. Heureusement pour
45 l'intérêt historique, ni l'une ni l'autre hypothèse extrême ne sauraient être admises.

COURNOT Antoine Augustin (19e siècle) in *L'histoire, textes*, vol. 2: *La question du sens*, Librairie Belin (coll. DIA), 1980, pp. 83-84

Contre une histoire-belote...

Cette histoire qui colle à l'événement traditionnellement privilégié suivant un code immuable, cette histoire qui fut

pourtant scientifique il y a un siècle,
5 mais qui est aujourd'hui ravalée de la fonction vitale de geste fondatrice de nos

grands États nationaux à l'anecdote attendue de la vie des princes-acteurs d'une tragi-comédie immobile, cette

10 histoire est une histoire scientifique, elle est l'histoire critique d'hier, totalement usée, il est vrai, profondément dégradée, livrée par les *mass media* à la consommation culturelle de masse. Elle

15 est l'histoire-amusette, l'histoire-anecdote, l'histoire qui fait monter les tirages, qui gonfle les comptes en banque et qui distrait honnêtement les foules, elle est histoire-rêve, elle contribue, tant

20 bien que mal, à une forme de distraction, vraisemblablement, à l'heure actuelle, une des formes les plus acceptables, une des rares formes équilibrantes au sein d'un univers de rupture dangereusement

25 dissociatif des équilibres mentaux. Chaque pays, chaque société a sa pépinière privilégiée de l'histoire-évasion, de l'histoire-distraction. En France, depuis près d'un siècle, la Révolution et

30 l'Empire, indéracinablement, constituent le plan chronologique privilégié de ce qu'il faut bien appeler l'histoire bête (et non l'histoire-bataille qui peut être intelligente), en dépit de l'art de divertir

35 de ceux qui récitent, inlassablement, et non sans talent au gré d'un vaste public fidèle et comblé, l'histoire attendue, l'histoire sans surprise, de Marie-Antoinette, de Marat dans sa baignoire,

40 de Robespierre, de Napoléon au pont d'Arcole, à Sainte-Hélène, une histoire qui fut combattante, édifiante, prédicatrice, mais qui est, aujourd'hui, aussi insignifiante qu'une partie de

45 belote. Cette histoire-belote-de-la-culture, cette histoire-distraction dont on pourrait, d'ailleurs, tirer beaucoup, Georges Duby l'a montré récemment dans sa

50 magnifique *Histoire de France*, qui sait

faire passer presque sans que le lecteur s'en rende compte, un très fort message dans le cadre traditionnel, volontairement, pédagogiquement

55 traditionnel de l'histoire de France, cette histoire que je désire, pour ma part, conserver — parce que rien ne sert de détruire et que mieux vaut utiliser ce que l'on a et tâcher de l'améliorer — cette

60 histoire, toutefois, nous joue, par l'empire mystérieux des mots, de bien mauvais tours. Depuis plus d'un siècle ceux qui s'intéressent à l'histoire et ils sont nombreux, se sont battus avec le mot.

65 [...] Vivons donc avec l'histoire telle que le présent qui se mue à chaque instant, en passé, ne cesse de l'édifier. Mais comprenons que le poids de l'histoire-culture de masse, que le poids de

70 l'histoire-distraction, que le poids même de l'histoire scientifique d'hier, constitue un lourd handicap pour l'histoire scientifique d'aujourd'hui, cette histoire médiatrice, fédératrice, intelligente de

75 toutes les sciences humaines, qui leur donne la dimension, dans le temps, sans laquelle ces sciences du présent ne sont que maîtresses d'illusions.

L'histoire-distraction pèse dans le

80 subconscient des élites. Elle contribue à dévaloriser, au niveau de la décision, l'apport de la nouvelle histoire qui est quantificatrice, réflexive, projective. En France, comme dans tous les pays

85 industriels, la nouvelle histoire mal détachée du poids des histoires scientifiques du passé n'a pas réussi à pénétrer la culture des milieux de la décision technocratique.

CHAUNU Pierre (1975) in *L'histoire, textes*, vol. 2: *La question du sens*, Librairie Belin (coll. DIA), 1980, pp. 187-8

... pour une histoire-anthropologie

Ailleurs le folklore, quoique trop coupé de l'histoire, offre à l'historien des sociétés

européennes qui veut recourir à l'anthropologie, un trésor de documents,

5 de méthodes et de travaux qu'il ferait bien d'interroger avant de se tourner vers l'ethnologie extra-européenne. Folklore trop méprisé, ethnologie du pauvre, qui est pourtant une source essentielle pour
 10 l'anthropologie historique de nos sociétés dites « historiques ». Or la longue durée pertinente de notre histoire — pour nous en tant qu'hommes de métier et hommes
 15 paraît ce long Moyen Age qui a duré depuis le II^e ou III^e siècle de notre ère pour mourir lentement sous les coups de la révolution industrielle — des révolutions industrielles — entre le XIX^e
 20 siècle et nos jours. Ce long Moyen Age c'est l'histoire de la société préindustrielle. En amont c'est une autre histoire, en aval c'est une histoire — la contemporaine — à faire ou mieux à
 25 inventer, quant aux méthodes. Ce long Moyen Age est pour moi le contraire du hiatus qu'ont vu les humanistes de la Renaissance et, sauf rares exceptions, les hommes des Lumières. C'est le moment
 30 de la création de la société moderne, d'une civilisation moribonde ou morte sous ses formes paysannes traditionnelles, mais vivante par ce qu'elle a créé d'essentiel dans nos
 35 structures sociales et mentales. Elle a créé la ville, la nation, l'État, l'université, le moulin et la machine, l'heure et la montre, le livre, la fourchette, le linge, la personne, la conscience et finalement la
 40 révolution. Entre le néolithique et les révolutions industrielles et politiques des deux derniers siècles elle est — au moins pour les sociétés occidentales — non un creux ni un pont mais une grande
 45 poussée créatrice — coupée de crises, nuancée de décalages selon les régions,

les catégories sociales, les secteurs d'activité, diversifiée dans ses processus. Ne nous attardons pas aux jeux
 50 dérisoires d'une légende dorée du Moyen Age à substituer à la légende noire des siècles passés. Ce n'est pas cela un autre Moyen Age. Un autre Moyen Age c'est — dans l'effort de l'historien — un Moyen
 55 Age total qui s'élabore aussi bien à partir des sources littéraires, archéologiques, artistiques, juridiques qu'avec les seuls documents naguère concédés aux médiévistes « purs ». C'est un Moyen Age
 60 long, je le répète, dont tous les aspects se structurent en un système qui, pour l'essentiel, fonctionne du Bas-Empire romain à la révolution industrielle des XVIII^e-XIX^e siècles. C'est un Moyen Age
 65 profond que le recours aux méthodes ethnologiques permet d'atteindre dans ses habitudes journalières, ses croyances, ses comportements, ses mentalités. C'est la période qui nous permet le mieux de
 70 nous saisir dans nos racines et nos ruptures, dans notre modernité effarée, dans notre besoin de comprendre le changement, la transformation qui est le fonds de l'histoire en tant que science et
 75 en tant qu'expérience vécue. C'est la distance de la mémoire constituante: le temps des grands-parents. Je crois que la maîtrise du passé que seul réalise l'historien de métier est aussi essentielle
 80 à nos contemporains que la maîtrise de la matière que leur offre le physicien ou la maîtrise de la vie que leur propose le biologiste.

LE GOFF Jacques (1977) in *L'histoire, textes*, vol. 2: *La question du sens*, Librairie Belin (coll. DIA), 1980, pp. 181-2

Problématiques communes de l'anthropologie et de l'histoire

Ce mouvement de renouveau de l'histoire, amorcé par l'école des *Annales*, va se renforcer et se préciser sous l'influence

des travaux anthropologiques, et cela à
 5 plusieurs égards:

— La distanciation: l'historien

aujourd'hui se met à distance de la réalité historique étudiée et demeure attentif à son étrangeté. Autrement dit, il prend du recul par rapport à ses propres catégories et valeurs, qui sont celles de sa société, pour mieux tenter une interprétation du passé et développe une attitude sceptique face aux discours (documents) officiels généralement tenus par les puissants du moment. A l'instar de l'anthropologue, l'historien sait, aujourd'hui, qu'il faut souvent contourner le discours qu'une société tient sur elle-même pour la comprendre.

— L'éclairage par les marges: les gestes, attitudes, comportements et mythes populaires, longtemps abandonnés aux spécialistes du folklore, ont désormais une signification pour l'historien, précisément à cause de leur marginalité. En allant au-delà de la réalité manifeste (discours et pratiques dominantes; discours de légitimité qui dissimule ou travestit) et en s'intéressant aux données apparemment marginales (faits et gestes, épars et enfouis, qui n'ont ni la légitimité de l'institution, ni le prestige des puissants), l'historien peut faire émerger les mécanismes profonds d'une société. Les analyses de l'attitude des sociétés historiques face à la mort, à la dépense, à la violence, à la sexualité, à la sorcellerie, objets privilégiés de l'anthropologie, peuvent en effet donner lieu à un éclairage plus global sur ces sociétés.

— Le principe d'explication: comme en anthropologie, le principe d'explication dominant en histoire était auparavant du Même à l'Autre (c'est-à-dire que le passé, l'Autre historique, était regardé dans le miroir du Même, de la société présente). Par exemple, l'historiographie du XIXe siècle avait tendance à reconstruire le passé proche et lointain des sociétés européennes directement en rapport avec les valeurs idéologiques et les finalités de la société industrielle du moment. Cette manière de faire consistait à projeter dans le passé les images, les fantasmes ou les idéaux du présent. On peut parler à cet effet d'écriture de l'histoire, selon l'expression

de M. de Certeau, dans le sens où cette opération consiste à choisir et à lire les événements du passé dans le cadre de préoccupations contemporaines bien déterminées (préoccupations politiques ou pédagogiques par exemple). L'histoire traditionnelle s'écrivait selon des règles qui obéissaient à une certaine rationalité: assurer la maîtrise et la conquête d'un passé qu'il s'agissait en même temps d'articuler efficacement au présent. Une telle lecture aboutissait nécessairement à une perte des significations et des spécificités des réalités historiques étudiées, et ce d'autant plus que l'historien, dans son opération d'écriture, réussissait généralement à faire disparaître de son texte la trace des contraintes et des procédures qui sont à l'origine de sa production.

[...] Sous l'influence de l'école des *Annales*, le principe d'explication en histoire tend à saisir l'autre dans sa singularité. L'exploration de la société pré-industrielle ne consiste plus à considérer celle-ci comme une société préparant nécessairement la nôtre, mais comme une société autre. Autrement dit, l'historien n'explique plus une institution, une pratique sociale ou un régime politique passés en rapport avec la situation présente. Il ne voit plus dans ces formes soit une étape menant vers la situation actuelle, soit une survivance si l'une ou l'autre d'entre elles persiste. L'historien essaie plutôt de comprendre comment ces formes se sont maintenues et reproduites, et comment elles peuvent continuer à être dynamiques dans les interstices de la société actuelle.

[...] L'ensemble de ces recherches mettent en évidence la permanence des modèles culturels anciens sous l'apparente modernité d'aujourd'hui. Ici, l'histoire rejoint le regard critique que pose l'anthropologie sur la société contemporaine et l'éclairage qu'elle effectue de la modernité à partir d'un point de vue qui prend de la distance. En somme, l'altérité exotique et l'altérité historique se rejoignent dans une même démarche d'éclairage en retour de la

société industrielle contemporaine.

humaines), 1992, pp. 106-109

KILANI Mondher : *Introduction à l'anthropologie*, Payot (coll. Sciences

Pourquoi la mort?

Mort et sciences de l'homme

Les sciences de l'homme négligent toujours la mort. Elles se contentent de reconnaître l'homme à l'outil (*homo faber*), à cerveau (*homo sapiens*), au langage (*homo loquax*). Pourtant l'espèce humaine est la seule pour qui la mort est présente au cours de la vie, la seule qui accompagne la mort d'un rituel funéraire, la seule qui croit en la survie ou la renaissance des morts.

La mort introduit entre l'homme et l'animal une rupture plus étonnante encore que l'outil, le cerveau, le langage. Bien des espèces disposent, avec leurs membres, d'un quasi-outillage, et ce qui différencie l'homme c'est l'outil fabriqué, séparé du corps. L'intelligence corticale de l'homme est le fruit d'une évolution qui se poursuivait chez les espèces

supérieures. [...] Ainsi, l'outil, le cerveau, le langage nous renvoient chacun et ensemble à une continuité et à une mutation. Toutes ces « qualités » peuvent être considérées comme des méta-phores ou des méta-morphoses de qualités proprement biologiques. Mais la mort — c'est-à-dire le refus de la mort, les mythes de la survie, la résurrection, l'immortalité — que nous dit-elle de la qualité spécifiquement humaine et de la qualité universellement biologique? Quelle continuité sous cette rupture? Quelle rupture sous cette continuité? La mort n'oblige-t-elle pas à repenser l'anthropologie et à méditer la biologie?

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points Essais), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 17-18

Histoire de la mort et histoire des mentalités

Pourquoi la mort? Thème incongru sans doute. Et il fallait toute l'imprudence d'un des maîtres qui ont programmé, voici quelques décennies, l'histoire que nous écrivons aujourd'hui pour déplorer: « Nous n'avons pas d'histoire de l'amour, de la mort, de la pitié, de la cruauté, de la joie... » Ces histoires s'écrivent-elles?

L'invitation de Lucien Febvre n'était point cependant une boutade; mais il a fallu longtemps pour que l'on s'attache à y répondre; pour que l'on proclame, tout récemment, que le discours que tient une société sur la mort est sans doute l'un des plus signifiants qui soient: l'un des plus enveloppés aussi bien sûr. Et c'est

pourquoi l'histoire des attitudes devant la mort est devenue l'une des pistes de l'histoire actuelle des mentalités.

20 *Un chantier ouvert*

L'histoire des mentalités, c'est l'histoire du « troisième niveau », celui des superstructures idéologiques, que l'on aborde après celui des structures économiques ou sociales. L'une des plus passionnantes et en même temps des plus complexes, défiant toute réduction mécanique, ou appauvrissante. Elle a abordé les niveaux de la pensée claire: l'idéologie, la diffusion de la culture, dans les élites comme dans les masses populaires; elle se tourne de plus en plus vers l'inconscient collectif.

C'est l'histoire des attitudes devant la vie, devant la naissance, devant le couple et la famille, devenue presque familière déjà à partir des recherches de Philippe Ariès. C'est l'histoire des attitudes devant la mort, que plusieurs travaux, indépendamment menés, et cependant convergents, ont mise à l'ordre du jour, témoignant d'un souci collectif. François Lebrun, dans son grand ouvrage sur *Les Hommes et la mort en Anjou*, Maurice Agulhon, dans son enquête sur les *Pénitents et franc-maçons dans l'ancienne Provence*, nous-même enfin, tant dans notre ouvrage sur la *Vision de la Mort et*

de l'au-delà en Provence d'après les autels des âmes du Purgatoire que dans notre *Piété baroque et déchristianisation. Les attitudes devant la mort en Provence au XVIIIe siècle*, avons oeuvré dans cette direction¹.

Très vite, on s'aperçoit que le thème, pour être l'un des plus signifiants, sans doute, et riche d'implications multiples, n'en impose pas moins un difficile décryptage: car la mort est un sujet tabou qu'il est difficile d'aborder de front. C'est pourquoi il imposera l'enquête de longue durée, séculaire ou plus que séculaire, dans les travaux que nous avons cités: car s'il existe un événementiel de la mort — la guerre, la révolution, l'épidémie... —, l'évolution des mentalités se fait lentement, et des stratifications s'opèrent, qui laissent survivre de lointains souvenirs.

VOVELLE Michel: *Mourir autrefois. Attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, pp. 9-10

¹ Pour une bibliographie plus récente, cf. l'ouvrage du même auteur *L'heure du grand passage, chronique de la mort*, Gallimard (découverte), 1993 et THOMAS Louis-Vincent: *La mort*, PUF (QSJ), 1995 (3e éd.)

L'universalité des grandes croyances: la mort-renaissance et la mort-survie

Les deux grandes croyances (mort-renaissance par transmigration et mort-survie du double), ethnologiquement universelles, et de plus décelées, sans aucun contact préalable avec les ethnologues, par les psychanalystes ou les psychologues de l'enfant, se trouvent en général mêlées l'une à l'autre. La croyance aux esprits (doubles), s'intègre souvent dans un vaste cycle de renaissances de l'ancêtre en nouveau-né¹. Les mythes de l'au-delà portent symbiotiquement la marque des deux

grands systèmes de la mort, tantôt harmonisés, tantôt se refoulant plus ou moins l'un l'autre. Le plus souvent le double survit pendant un temps indéterminé, puis va rejoindre le séjour des ancêtres, d'où reviennent les nouveau-nés; la naissance reste la provocation directe mais retardée d'une mort. Comme disent les Ashanti: « Une naissance dans ce monde est une mort dans le monde des esprits. »

[...] A Naurou (Amérique équatoriale²) on dit que l'homme a été mis trois jours en

terre pour ressusciter sous la forme d'un enfant on l'y oublia un jour de trop et depuis il ne ressuscite plus: il meurt.

30 [...] Les femmes Algonkin, désireuses d'être mères, accourent au chevet du mourant pour que son « âme » se loge en l'une d'elles. Les Tibétains, qui cherchent dans l'enfant né au moment de la mort
35 du grand Lama sa réincarnation, ont conservé l'archaïque croyance.

[...] La mort va être appropriée magiquement et mythiquement. Les deux conceptions premières et
40 universelles de la mort dans l'humanité vont se cristalliser, l'une autour du cosmomorphisme, c'est-à-dire la métamorphose ou l'intégration cosmique où toutefois l'individu s'insère et surnage
45 (mort-renaissance, mort-repos etc.), l'autre autour de la survie du double, où l'individualité s'affirme par-delà la mort qu'elle anthropomorphise totalement.

Ces deux conceptions de la mort
50 traduisent la dialectique exigence de l'individualité: se sauver de la destruction, mais aussi se mêler plus intimement au monde. S'opposer au monde, mais aussi y participer
55 totalement. Ces conceptions de la mort sont donc des conceptions de la vie.

[...] Parallèlement se développera le thème de la maternité de la mort. La terre et les eaux sont les éléments
60 maternels où s'opère le passage de mort

à renaissance. Ce thème, en s'amplifiant et en s'autonomisant, s'élargira dans une conception de la mort pancosmique où l'homme se fond au sein de la matrice
65 universelle de la vie.

Ainsi, sous ses deux aspects divergents s'exprimera la structure profonde de l'individualité humaine qui refuse de considérer la mort comme un terme, mais
70 en fait un au-delà où persiste et triomphe la singularité (Salut) ou l'universalité de l'homme (Nirvana).

C'est pour la même raison que l'autre appel de l'individu, celui de sa conscience
75 qui ne veut se perdre, de son corps qui veut lutter, du jaillissement de l'activité, l'appel solaire, combat, recouvre et domine sans jamais l'étouffer l'appel de la nuit, du repos et de l'indétermination.
80 L'homme était peut-être « heureux » dans le ventre maternel mais il en est sorti.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 114, 123-125, 145-147

¹ Et cela dès le Paléolithique ancien où le squelette est recroquevillé dans la position fœtale (renaissance), mais recouvert d'ocre et bientôt accompagné de ses objets personnels ce qui implique incontestablement le double. (Note de l'auteur)

² En fait Naurou est en Océanie.

Sens et fonctions des rites funéraires

La sépulture : spécificité humaine?

Les plus anciennes tombes que nous connaissons sont néanderthaliennes. Elles nous indiquent bien plus et bien autre chose qu'une simple mise en terre
5 pour protéger les vivants de la décomposition (le cadavre aurait pu, à cet effet, être abandonné au loin ou jeté à l'eau). [...] *Ce dont témoigne la sépulture néandertalienne, c'est non seulement une*
10 *irruption de la mort dans la vie humaine, mais aussi des modifications anthropologiques qui ont permis et provoqué cette irruption.*

[...] Tout d'abord, incontestablement, un
15 progrès de la connaissance objective. La mort est non seulement reconnue en tant que fait, comme le reconnaissent les animaux (qui, de plus, sont déjà capables de « faire le mort » pour tromper
20 l'ennemi), elle n'est pas seulement ressentie comme perte, disparition, lésion irréparable (ce que peuvent ressentir le singe, l'éléphant, le chien, l'oiseau), elle est aussi conçue comme transformation
25 d'un état en un autre état.

De plus, la mort est probablement déjà pensée, non pas certes comme une « loi » de la nature, mais comme une contrainte quasi inévitable qui pèse sur tous les
30 vivants.

De toute façon, que ce soit par la

présence des morts ou par la présence de l'idée de la mort hors de son événement immédiat, on peut déjà déceler chez
35 l'homme de Néanderthal, une pensée qui n'est pas totalement investie dans l'acte présent, c'est-à-dire qu'on peut déceler la présence du *temps* au sein de la conscience. La liaison d'une conscience de transformations, d'une conscience de contraintes, d'une conscience du temps indiquent chez *sapiens* l'émergence d'un degré plus complexe et d'une qualité nouvelle de la connaissance consciente.

45 En même temps que la conscience réaliste de la transformation, la croyance que cette transformation aboutit à une autre vie où se maintient l'identité du transformé (renaissance ou survie du
50 « double ») nous indique que l'imaginaire fait irruption dans la perception du réel et que le mythe fait irruption dans la vision du monde. Désormais, ils vont devenir à la fois les produits et les co-producteurs du destin humain.

[...] En même temps que la tombe nous signale la présence et la force du mythe, les funérailles nous signalent la présence et la force de la magie. Les funérailles, en
60 effet, sont des rites qui contribuent à opérer le passage à l'autre vie de façon convenable, c'est-à-dire en protégeant les

vivants de l'irritation du mort (d'où peut-être déjà le culte aux morts) et de la
 65 décomposition de la mort (d'où peut-être déjà le deuil qui isole les proches du défunt). Ainsi, c'est tout un appareil mythologico-magique qui émerge chez *sapiens* et se trouve mobilisé pour
 70 affronter la mort.

[...] Tout nous indique donc que la conscience de la mort qui émerge chez *sapiens* est constituée par l'interaction d'une conscience objective qui reconnaît la
 75 mortalité, et d'une conscience subjective qui affirme sinon l'immortalité du moins une transmortalité. Les rites de la mort à la fois expriment, résorbent et exorcisent un trauma que provoque l'idée
 80 d'anéantissement. Les funérailles, et ceci dans toutes les sociétés sapientales connues, traduisent en même temps une crise et le dépassement de cette crise, d'une part le déchirement et l'angoisse,
 85 d'autre part l'espérance et la consolation. Tout nous indique que l'homo sapiens est atteint par la mort comme par une catastrophe irrémédiable, qu'il va porter en lui une anxiété spécifique, l'angoisse
 90 ou l'horreur de la mort, que la présence de la mort devient un problème vivant, c'est-à-dire qui travaille sa vie. Tout nous indique également que cet homme non seulement refuse cette mort, mais qu'il la
 95 récuse, la surmonte, la résout dans le mythe et dans la magie. [...] Entre la vision objective et la vision

subjective, il y a donc une brèche, que la mort ouvre jusqu'au déchirement, et que
 100 remplissent les mythes et les rites de la survie, qui finalement intègrent la mort. Avec *sapiens* s'amorce donc la dualité du sujet et de l'objet, lien indéchirable, rupture insurmontable, que par la suite,
 105 de mille manières, toutes les religions et philosophies vont tenter de surmonter ou d'approfondir. Déjà l'homme dissocie en fait son destin du destin naturel, tout en se persuadant que sa survie obéit aux
 110 lois naturelles du dédoublement et de la métamorphose. Il y a donc interférences en lui entre une objectivité plus riche et une subjectivité plus riche, et cela parce qu'elles correspondent l'une et l'autre à :
 115 [...] *[un] progrès de l'individualité.*

En effet, il faut qu'il y ait une forte présence personnelle pour que l'individualité d'un mort survive auprès des vivants, il faut qu'il y ait d'intenses
 120 liens affectifs et intersubjectifs pour que ceux-ci demeurent vivants au-delà de la mort; il faut qu'il y ait développement de ce nouvel épicycle qui est la conscience de soi dans le monde pour qu'il y ait
 125 conscience de la brèche mortelle, confluence entre l'affirmation objective de la mort et l'affirmation subjective de l'amortalité individuelle.

MORIN Edgar : *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Seuil (Points), 1973, pp. 107-111

Sens et place du rite

Chaque fois que la signification d'un acte réside dans sa valeur symbolique plus que dans sa finalité mécanique, nous sommes déjà sur la voie d'une conduite
 5 rituelle. Celle-ci se définit, en effet, comme un comportement qui appelle le corps à la rescousse pour retrouver l'illusion du « comme si » en répétant un modèle cohérent dont l'efficacité est
 10 reconnue. Il y a, comme cela, des habitudes anodines qui s'apparentent

aux rites : rituel d'amour qui suppose une mise en situation identique... comme s'il suffisait de réactualiser un système
 15 de formes pour que le désir colle à la réalité. Dans le rite funéraire aussi, il s'agit de théâtraliser la relation ultime avec le défunt, de le mater, de l'honorer... bref, de faire comme s'il
 20 n'était pas mort. [...] Aussi le rite n'est-il souvent profane qu'en apparence car, en définitive, il s'ouvre tout naturellement

sur le sacré. Il atteint d'ailleurs la plénitude de sa fonction sociale quand il
 25 s'enracine dans le mythe, quand il est codifié par un dogme religieux et accompli par l'ensemble de la collectivité.
 [...] Le rite sécurise parce qu'il se situe hors du temps et qu'il est vécu comme
 30 moyen de maîtriser la durée. C'est en raison de ce pouvoir structurant et apaisant qu'on y recourt chaque fois que l'on bute sur une situation nouvelle et aléatoire. Par exemple, les rites
 35 d'initiation, d'installation, d'intronisation, de mariage, etc., aident à dépasser l'angoisse de l'incertitude : au regard de l'imaginaire, la mise en place du modèle intemporel a prise sur la
 40 réalité et purge les doutes. En même temps, dans l'accomplissement des gestes stéréotypés dictés par le rite,

s'évacue l'angoisse que suscite la situation présente. En termes plus
 45 savants, je dirai que, face à une conjoncture qui introduit une faille dans l'ordre établi, le rite est une manière de négocier l'altérité pour l'infléchir dans un sens positif.

50 [...] [Les rites funéraires] commencent avec l'*agonie* [...]. Ils se poursuivent avec la *veillée du défunt*, les *obsèques* et les *condoléances*, le *deuil public* [...], *social* [...] et *psychologique* [...]. Enfin, ils se
 55 prolongent avec le *culte des morts*, ou simplement la *visite au cimetière*.

THOMAS Louis-Vincent : Préface, in BAYARD Jean-Pierre : *Le sens caché des rites mortuaires, mourir est-il mourir?*, Editions Dangles, 1993, 13-15

Le devenir du cadavre

Il s'agit, en dernière analyse, de *négocier la pourriture* :
 - Ou bien celle-ci peut être voulue chaque fois qu'il y a refus de funérailles à fin de
 5 vengeance ou de punition partout dans le monde (Sophocle en parle dans *Antigone*).
 - Ou bien elle peut être *accélérée* pour parvenir au plus vite au stade de la minéralisation. L'exemple des parsis
 10 (Iran) abandonnant les dépouilles aux vautours en haut des célèbres tours du silence (*dakhmas*) reste bien connu.
 - Le cas de la *pourriture consentie mais cachée* prend plusieurs formes. Certaines
 15 sont rares : cadavre enveloppé et déposé en haut d'un arbre ou dans le creux du tronc, voire dans une barque qui dérive sur le fleuve ou la mer (Afrique, Asie, Amérique indienne) et même jeté à l'eau
 20 avec une grosse pierre (marins périssés en mer autrefois) [...].
 - Toutefois, la figure la plus répandue demeure l'*inhumation* ou retour à la terre mère; on peut se contenter d'un simple
 25 linceul (musulmans); le mort a aussi droit à un cercueil placé dans une tombe

dont la forme, l'importance, l'orientation, la profondeur et la richesse varient considérablement (donnée universelle).
 30 Une variante est la jarre (poterie) attestée dès la préhistoire, et que l'on retrouve chez certains Indiens d'Amérique : la position fœtale du mort dit bien qu'il est semblable au fœtus
 35 attendant sa (re)naissance. Le décryptage des épitaphes et des signes funéraires (croix, croissant, colonne brisée, serpent qui se mord la queue, œil...) en apprend beaucoup sur le
 40 système de croyances des survivants.
 - Vient, enfin, le thème de la *pourriture interdite* qui épouse deux modalités. La conservation tout d'abord, avec les cadavres boucanés ou séchés au soleil
 45 (momies d'Amérique latine et d'Afrique noire) et, surtout, les dépouilles embaumées selon les techniques complexes de l'ancienne Égypte et reposant en de somptueux sarcophages,
 50 espérant — selon les lois d'une théologie fort riche — le retour possible à la vie. Chez nous, certains personnages ont

droit à l'embaumement (les papes) et peuvent être exposés (Lénine
55 notamment). Les Orientaux (Japon surtout) conservent pieusement, dans la position du Lotus (*munyo*), attendant le *maitreya*, le dernier avatar divin à venir, les restes de vieux sages : ce sont les
60 « Bouddhas au corps de chair », entrés vivants — par ascèse — dans l'immortalité. Il faudrait aussi parler des reliques : celles des ancêtres en Afrique, des saints dans l'Église et celles que
65 constituent les crânes gravés, peints, surmodelés (tout spécialement aux îles Salomon, aux îles Marquises et en Nouvelle-Guinée), sans oublier les célèbres trophées, les têtes réduites et
70 tatouées des Maoris (Nouvelle-Zélande).
- La pourriture interdite prend aussi la forme de la destruction qui connaît deux modalités :
La plus répandue reste la *crémation*,
75 aussi archaïque que l'inhumation, inséparable de la symbolique du feu ascensionnel et purificateur. [...] Elle s'attache aux systèmes orientaux, shintoïstes, bouddhistes, hindouistes
80 surtout. [...] Il s'agit de libérer l'esprit, de dépersonnaliser le sujet afin qu'il rejoigne l'Être impersonnel, essence suprême, le Soi, l'Atman, le Nirvana; donc, rien à voir encore avec la crémation occidentale [...].
85 Deuxième mode de destruction : l'*ingestion cannibalique*. Il s'agit d'assimiler la force vive du défunt que représentent, selon les populations, le cerveau, le cœur, le foie, les testicules...
90 absorbés parfois crus, parfois cuits. Les os pulvérisés peuvent être mêlés à la polenta ou à de l'alcool (Tupinambu du

Brésil, Somali et Danakil d'Afrique de l'Est, populations de Nouvelle-Guinée); il
95 s'agit d'un repas mystique, d'une authentique communion (les autres parties du corps, insignifiantes, sont enterrées) obéissant à des règles liturgiques bien codifiées.
100 Malgré leur disparité dans le temps et dans l'espace, ces conduites obéissent à des constantes universelles avec des justifications qui varient selon les cultures. On peut les lire à deux niveaux :
105 - Au plan du *discours manifeste*, leur signification est claire : il faut régler le devenir du mort en composant avec l'abjection de la pourriture tout en favorisant son accession à un statut de survie potentielle [...]. Donc les gens disent et croient que le destinataire du rite est le mort.
- Au plan du *discours latent* [...]. Le sens profond et la fonction fondamentale des
115 rites funéraires ne concernent sans doute que l'homme vivant, individu ou communauté : il faut maîtriser symboliquement la mort pour sécuriser, guérir et prévenir. Ces rites manifestent
120 un désir éperdu de pallier la mort, de la dépasser... somme toute de la nier. En définitive, ce sont des rites de vie. Leur finalité revêt de multiples visages : déculpabiliser, reconforter, revitaliser,
125 espérer...

THOMAS Louis-Vincent : Préface, in BAYARD Jean-Pierre : *Le sens caché des rites mortuaires, mourir est-il mourir?*, Editions Dangles, 1993, 15-17

Les funérailles

Les rites d'oblation

[Ils] englobent les manifestations de sollicitude et de prévenance qui s'adressent à celui qui vient de mourir.

L'imaginaire s'obstine à voir dans le
5 corps inerte l'être toujours là, et s'efforce de le *retenir* en multipliant les marques

de respect et d'amour. La toilette mortuaire, fait quasiment universel, illustre bien cette intention d'exprimer les
10 égards dus à la personne du disparu et de prolonger la relation avec lui. Au contraire, salir ou malmenier un mort — comme ce fut le cas d'Achille s'acharnant sur la dépouille d'Hector — équivalait à le
15 nier en tant que personne, à le tuer à jamais en le privant de survie.

Traditionnellement, la toilette mortuaire a un double but : conférer au mort les
apparences de la dignité et le purifier pour
20 préparer sa renaissance [...].

Les rites de retenue du mort [...] ont pour effet de retarder la séparation. En effet, seule la raison peut distinguer un avant et un après de la mort, tandis que
25 l'imaginaire refuse d'intégrer la rupture et continue de voir, dans celui qui vient de mourir, quelqu'un qui n'a pas encore quitté la vie. Ce fantasme universel se lit clairement dans les croyances
30 archaïques : on pense que l'âme du mort demeure un certain temps aux abords du cadavre ou dans la maison mortuaire avant de s'acheminer dans l'au-delà; les Toradja des Célèbes disent poétiquement
35 que, de même que « *la torche s'éteint tout doucement, il faut beaucoup de temps pour mourir* ».

Mais quelle que soit la justification alléguée, les rites de retenue du mort
40 procèdent du désir d'atténuer le

traumatisme de la perte, donc de ménager les proches affligés. En outre, les soins au cadavre donnent de la mort une image magnifiée, image toute proche de la vie
45 dans le cas de nos techniques modernes. Et cela nous rassure quant à l'éventualité de notre propre mort.

Mais il y a plus. Freud a montré que la peur ne va pas sans un sentiment de culpabilité qui justifierait l'agressivité dont on se sent l'objet. Il est vrai que la
50 *mort-sanction* est une conception fort répandue (c'est celle de la mythologie chrétienne qui met en cause le péché originel). Or, lors de la rencontre avec le cadavre qui fait horreur, la répulsion qu'il inspire est vécue comme le danger d'une
55 *contamination* : son inertie, les signes de la décomposition qui s'annonce (taches, relents) font croire à l'agressivité du mort. Il est absolument patent, dans les conduites funéraires dites « primitives », qu'on ne néglige rien pour apaiser le mort, lui prouver qu'on l'aime et qu'on le
60 respecte, pour l'aider à partir en beauté; c'est d'ailleurs pour qu'il se rende bien compte de tout ce qu'on fait pour lui qu'on lui fait présider ses funérailles.

THOMAS Louis-Vincent : Préface, in BAYARD Jean-Pierre : *Le sens caché des rites mortuaires, mourir est-il mourir?*, Editions Dangles, 1993, 18-20

Les rites de passage

Le but propre des [funérailles] est, en effet, de consacrer la séparation du mort et des vivants et d'assurer son intégration dans un statut *post mortem*.
5 Ce schéma *séparation-intégration* avec, entre les deux, une période de marge plus ou moins longue, caractérise tous les rites de passage, aussi bien les rites funéraires que les rites d'initiation, de
10 naissance, de mariage, etc.

[...] En Afrique, à un certain moment du rituel il est courant que l'on signifie ouvertement son congé au défunt. Il faut
« *tuer le mort* », disent les Mosi du
15 Burkina-Faso, indiquant par là qu'on doit éliminer tout ce qui subsiste de ses

liens avec le monde des vivants. Chez les Diola du Sénégal, la tradition voulait même qu'on feigne de lui briser une
20 jambe ou de lui crever les yeux pour être sûr qu'il ne revienne pas hanter les vivants.

Et dans l'imaginaire, selon un statut positif, il est promis à la vie éternelle
25 parmi les justes aux yeux des chrétiens; il est devenu ancêtre tutélaire pour l'animiste africain; il est en attente de réincarnation pour le bouddhiste; ou, pour l'agnostique, il est fidèlement inscrit
30 comme modèle dans la mémoire des vivants. Autrement dit, par la magie de la symbolique et du rite, la mort est

transfigurée en *événement bénéfique* et la vie repart, renouée et renforcée. C'est en
 35 général ce que célèbre le rituel de commémoration qui marque, en même temps que l'intégration du défunt dans une forme de survie, la réintégration des
 40 deuilés. Ce rituel revêt une importance extrême dans certaines sociétés archaïques où l'on va même jusqu'à célébrer pompeusement les ancêtres

mythiques. Tel est donc le sens de ritualisation funéraire : inverser la mort
 45 en vie. Comme le disait un philosophe : « *Le rite est, comme l'élégance, une façon de charmer l'angoisse.* »

THOMAS Louis-Vincent : Préface, in BAYARD Jean-Pierre : *Le sens caché des rites mortuaires, mourir est-il mourir?*, Editions Dangles, 1993, 20-21

De la nécessité du rite pour les survivants

D'abord, puisque toute mort induit un sentiment de culpabilité, les rites funéraires sont l'occasion d'un **rachat symbolique**. Il semble que les
 5 survivants [...] ne puissent se libérer de l'emprise de la mort sans avoir acquitté le prix à payer. C'est aussi vrai pour les « primitifs » que pour nos contemporains qui vivent ce besoin d'expier comme un
 10 ensemble d'obligations à assumer. On tient à « *faire ce qu'il faut* » pour n'avoir rien à se reprocher, pour se dédouaner à l'égard du disparu. Le coût matériel des funérailles, parfois très lourd, et surtout
 15 les épreuves du *deuil psychologique* (souffrance morale) et du *deuil social* (nombreux interdits) vont tout à fait dans ce sens. Il faut aussi, du moins sur un plan symbolique ou imaginaire, apaiser
 20 le défunt : lui faire un bel enterrement, assumer le chagrin de la perte, entretenir son souvenir. Autrement dit, accomplir point par point les rites funéraires traduirait le désir d'être en paix avec le
 25 mort... et avec la mort. Ce désir est si impérieux que, dans la société moderne, on n'hésite pas à compenser l'appauvrissement des rites en recourant à la fonction symbolique de l'argent : on
 30 ne lésine jamais pour enterrer ses morts, c'est bien connu.

En second lieu, j'attirerai l'attention sur la **fonction communautaire** du rite, fonction bien mal en point dans notre
 35 culture où les obsèques se rétrécissent

volontiers jusqu'à la « stricte intimité ». Et pourtant, quand le rite funéraire mobilise la communauté et qu'il prend son sens dans l'exaltation de la vie, il
 40 constitue une thérapie souveraine. Je l'ai vu dans les funérailles africaines où le groupe se régénère dans l'éclatement des individus, proclamant ainsi la cohésion et la continuité face à la
 45 rupture de la mort. Nous avons nous aussi, avec le repas funéraire, un rite de *revitalisation* dont on méconnaît aujourd'hui le sens profond.

Enfin, le rite funéraire s'inscrit toujours
 50 dans une symbolique marquée du sceau de l'**espérance**, car elle implique une *promesse de survie*, survie qui, comme je l'ai dit, ne requiert pas forcément la croyance métaphysique. Le besoin
 55 d'espérer (d'annuler la mort) est si fortement enraciné dans la conscience que le commun des mortels parvient toujours à se bricoler quelque substitut de survie, même en marge de la foi
 60 chrétienne : dans l'Un Tout, dans les traces matérielles, dans la mémoire collective.

THOMAS Louis-Vincent : Préface, in BAYARD Jean-Pierre : *Le sens caché des rites mortuaires, mourir est-il mourir?*, Editions Dangles, 1993, 21-22

Le culte des ancêtres

Penser la religion comme un *système de symboles* signifie lui accorder une fonction bien plus vaste que ce que lui confie notre sens commun ou la manière ordinaire de la percevoir. Elle n'apparaît plus, dès lors, comme un domaine réservé de la vie sociale : elle fournit au contraire à la société le sens de son existence et les modalités de son devenir. Puisque les pratiques religieuses sont essentiellement des pratiques de communication, le langage qui actualise cette communication est d'ordre *symbolique*. C'est le grand mérite de Claude Lévi-Strauss de l'avoir souligné et d'avoir montré que, par le maniement des symboles, toute société ordonne son existence en se donnant les moyens d'articuler entre elles les diverses instances qui la composent.

[La] figure de l'ancêtre accomplit parfaitement cette fonction d'« intégration » dans notre société comme ailleurs, puisqu'elle opère à différents niveaux (légitimation du pouvoir, établissement de codes de conduite, conception de l'histoire, modèle de vie, etc.) en abolissant la frontière qui sépare le monde de la pensée du monde du vécu, en restaurant dans le présent des programmes de vérité forgés dans le passé. [...] Le monde profane, domaine de la gestion de la matière, n'a pas aboli le monde sacré, domaine de la gestion des symboles; il l'a revêtu de ses formes en nous faisant croire à sa disparition.

[...] Dans n'importe quelle société « moderne » ou « primitive », c'est l'imagination qui est au pouvoir. Elle propose, pour chaque période de l'histoire et par la bouche de « personnages éminents », les ancêtres par exemple, un programme de vérité qui modifie ou annule, selon les cas, le programme précédent. Il était *vrai* que la légitimité du pouvoir étatique impérial reposait sur la consécration divine, comme il est *vrai*

que le pouvoir étatique des démocraties dépend, pour qu'il soit reconnu légitime, du consensus majoritaire du peuple. Les théologiens qui ont systématisé la doctrine de l'investiture n'ont pas menti aux yeux de leurs contemporains; ils étaient crus et parfois même vénérés. Les philosophes qui ont pensé — ou imaginé? — les droits de l'homme ne nous trompent pas; leur programme de vérité est, de nos jours, le nôtre. Mais l'arbre généalogique des vérités se prolonge dans le temps et le contenu illusoire de nos certitudes actuelles, comme l'autorité de ceux qui les ont proposées, n'apparaîtra que le jour où les options fondamentales des « fidèles » porteront un autre nom, celui qui sera choisi par nos futurs ancêtres. [...]

[Pour Durkheim] [...] les dieux, comme les ancêtres, ne sont que des transfigurations ou des personnifications de la société elle-même, et que la société crée pour que son unité soit sauvegardée et le pouvoir de ses institutions légitimé. « Nous entrevoyons maintenant », écrit Durkheim, « la raison pour laquelle les dieux ne peuvent pas plus se passer de leurs fidèles que ceux-ci de leurs dieux; c'est que la société, dont les dieux ne sont que l'expression symbolique, ne peut pas plus se passer des individus que ceux-ci de la société » [...].

La *consecratio post mortem* n'est qu'une forme particulière de rite d'institution dont la fonction principale consiste « à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire. »

SABELLI Fabrizio : Les ancêtres sont parmi nous, in HAINARD Jacques : *Les ancêtres sont parmi nous*, Musée d'ethnographie de Neuchâtel, 1988, pp. 10-18

La mort traditionnelle en Occident

Préhistoire

Paléolithique

Les traces les plus anciennes de pratiques funéraires ne remontent pas au-delà du Paléolithique moyen¹, de 10000 à 35000 ans environ avant notre ère. A cette époque reculée les hommes de Néandertal² éprouvaient envers leurs morts des sentiments peut-être assez proches des nôtres, du moins dans leurs manifestations; c'est ce que semble indiquer la découverte faite par R. Solecki dans le gisement de Shanidar. Située en Irak, près de la frontière turque, cette grande grotte révéla une séquence de quatorze mètres de niveaux archéologiques s'étendant du Moustérien³ au Mésolithique⁴. Huit squelettes de néandertaliens reposaient dans les couches moustériennes. L'analyse des pollens dans les sédiments, effectuée par A. Leroi-Gourhan, révéla la présence d'une quantité anormale d'anthères aux alentours d'un des squelettes. Il semble que le défunt ait été déposé sur une litière de fleurs. La détermination précise des espèces végétales permit même de reconstituer la date probable de l'inhumation : entre mai et juillet.

Moins poétiques sans doute sont les dépôts accompagnant le jeune mort de Qafseh en Israël. Cette tombe moustérienne livra à B. Vandermeersch

des restes d'enfant accompagnés d'un massacre de grand daim reposant sur les mains du défunt, de fragments de coquille d'œuf d'autruche brûlés éparpillés sur sa poitrine, et d'un gros bloc de calcaire écrasant son bassin. Les massacres d'animaux constituent en effet un dépôt assez fréquent dans les sépultures, comme en témoigne la découverte de Teshik Tash, site d'Uzbekistan où fut exhumé le squelette d'un enfant entouré de cinq massacres de bouquetins; l'état d'éparpillement et de fragmentation des os ainsi que la présence, sur certains d'entre eux, de stries interprétées comme traces de décarnisation, ont constitué des arguments pour parler de cannibalisme... Le cannibalisme est-il un rite funéraire ? Certainement lorsqu'il s'agit d'offrir au mort la plus décente des sépultures sous la forme de l'organisme d'un de ses semblables; certainement pas s'il ne sert qu'à résoudre le problème posé par une carence momentanée des autres aliments carnés.

Les découvertes de Krapina (Yougoslavie) sont les plus probantes en faveur de l'existence de pratiques anthropophagiques au Paléolithique moyen : les restes de treize

néandertaliens brisés, éparpillés et partiellement calcinés ont été retrouvés
65 associés à des foyers. Cette présence du feu renforce l'aspect de "débris de cuisine" évoqué par les vestiges. A. Leroi-Gourhan a montré que le taux de conservation des différentes parties du squelette rend très
70 probable l'intervention de motifs alimentaires : les os impropres à la consommation comme la mandibule, le radius, le cubitus et l'humérus sont dans un état de conservation normal; par
75 contre, le crâne entier est totalement absent alors que l'existence de nombreux fragments brisés peut s'expliquer par l'extraction de la cervelle... Le fémur et le tibia, riches en moelle, sont dans un état
80 de fragmentation extrême. Ces inégalités dans la conservation des différentes parties des squelettes néandertaliens de Krapina correspondent à celles qu'on peut observer parmi les restes des
85 animaux consommés.

[...] Si les néandertaliens du Paléolithique moyen sont les premiers auxquels on reconnaisse un souci incontestable d'honorer ou d'apaiser leurs
90 morts, nous allons voir chez les *Homo sapiens* du Paléolithique supérieur (35000 — 10000) une multiplication et une diversification de ces rites.

[...] L'essentiel de nos connaissances sur
95 les rites funéraires des hommes du Paléolithique supérieur provient des sépultures et de leur contenu. L'aménagement de véritables tombeaux apparaît plus évident encore à cette
100 époque qu'au Paléolithique moyen : à Saint-Germain-La-Rivière (Gironde), de grandes dalles protégeaient le squelette d'une femme magdalénienne. A Dolni Vestonice (Tchécoslovaquie), deux
105 omoplates de mammoth couvraient la tombe d'une femme d'une quarantaine d'années dont les restes étaient fortement teints d'ocre rouge. La présence d'ocre rouge est d'ailleurs
110 fréquente au Paléolithique supérieur : en France, on a constaté ce phénomène dans la moitié des sépultures de cette époque. On peut rapprocher cela de l'existence de nombreux éléments de parure dans
115 beaucoup de tombes de la même période.

L'un des plus beaux exemples en est donné à Sounguir en U.R.S.S. : une fosse ovale contenait le squelette d'un homme d'environ cinquante-cinq ans, allongé sur
120 le dos, les mains croisées sur le pubis; le fond de la tombe, une partie du mobilier funéraire et les ossements eux-mêmes étaient teints d'ocre rouge. Les éléments de parure, extraordinairement nombreux,
125 consistaient en une vingtaine de bracelets et mille cinq cents perles sculptées dans l'ivoire de mammoth. Ces perles formaient des rangées longitudinales et transversales au-dessus
130 des chevilles, au-dessous des genoux, sur la poitrine et autour de la tête.

On trouva aussi des pendeloques en dents de renard bleu le long des bras et au niveau de la nuque. Une grande
135 pendeloque en schiste argileux, un contour découpé dans un os de cheval et décoré d'ocre rouge et deux outils de silex complétaient le dépôt mortuaire. Les traces de plis révélées par l'ocre rouge
140 permettent d'imaginer des vêtements de fourrure sur lesquels les perles et pendeloques auraient été cousues. L'existence de traces de feu sur les phalanges des pieds et sur les perles
145 voisines ainsi qu'au niveau du bras droit est considérée par O. Baderg comme la preuve du fait que le mort était déposé sur une couche de charbons ardents provenant des foyers. C. Perlès, qui a
150 étudié le lien entre le feu et les sépultures, montre combien ces interprétations, bien que fréquentes, sont difficiles et critiquables. Le feu peut avoir eu trois significations très différentes
155 lorsqu'il est associé à des vestiges humains : il peut d'abord constituer un argument supplémentaire en faveur de l'anthropophagie mais, dans ce cas, les restes humains sont fragmentaires et
160 sans connexions anatomiques. En second lieu, un foyer a pu être intentionnellement allumé dans ou sur la tombe, en vue d'une offrande alimentaire, ou avec une signification rituelle
165 inconnue. La difficulté, dans ce cas, consiste à distinguer les foyers réellement liés aux inhumations de ceux qui y ont été associés accidentellement par les

hasards de la stratigraphie ou le manque
 170 de précision dans les observations du
 fouilleur. Enfin, le feu peut avoir été
 allumé en vue d'incinérer le mort : c'est ce
 qui semble bien s'être produit dans la
 sépulture de Barma Grande (Italie),
 175 découverte par M. Abbo et qui contenait
 le squelette presque entièrement
 carbonisé d'un homme du Paléolithique
 supérieur inhumé en position fléchie et
 dont les os avaient gardé leurs
 180 connexions anatomiques. Un autre cas,
 un peu différent, est celui du squelette
 appelé Mungo I découvert en Australie
 dans un niveau daté d'environ moins
 28000 ans. Le mort aurait été incinéré
 185 puis les restes, comprenant de la cendre
 et des os écrasés, inhumés dans un trou
 conique de soixante-quinze centimètres
 de diamètre et d'une vingtaine de
 centimètres de profondeur.
 190 Tous ces faits montrent la diversité du
 sort que les chasseurs-collecteurs
 d'autrefois réservaient à leurs morts;
 mais cette variété s'observe surtout
 lorsqu'on étudie l'ensemble du monde
 195 paléolithique.

PERPERE Marie : La dernière demeure de
 l'homme préhistorique in GUIART Jean :
*Les hommes et la mort. Rituels funéraires à
 travers le monde*, le Sycomore, 1979, pp.
 316-319

¹ Le Paléolithique — vieil âge de la pierre —
 désigne une période allant de l'apparition de la pierre
 taillée aux débuts de l'agriculture. Il est divisé en trois
 périodes : le Paléolithique inférieur : de - 2,5 million à -
 150000 ans; le Paléolithique moyen : de -150000 ans à -
 50000 ans; et le Paléolithique supérieur: de - 50000 ans à -
 10000 ans.

² Néandertal : Vallée d'Allemagne occidentale.
 C'est dans une grotte de cette vallée que furent
 découverts les restes d'un crâne humain fossile permettant
 de définir un type humain : l'homme de Néandertal, qui
 vécut de ~ 150000 ans à ~ 30000 ans.

³ Moustier (Le) : site préhistorique de
 Dordogne. Moustérien désigne la période du
 Paléolithique moyen correspondant à la
 diffusion de l'homme de Neandertal.

⁴ Période de temps entre le Paléolithique et le
 Néolithique, de ~ - 12000 ans à ~ - 6000 ans.

Néolithique

Le début du Néolithique¹ en Europe, aux
 environs de — 4000, est appelé
 “Rubané”, en raison du décor en forme de
 ruban de la céramique. Le climat, qui se
 5 réchauffait progressivement depuis le
 début du Mésolithique, est alors stabilisé
 malgré quelques oscillations mineures.
 Les populations deviennent de plus en
 plus sédentaires. Elles se regroupent en
 10 villages. [...] Elles enterrent leurs morts à
 proximité des lieux d'habitation, parfois
 même dans l'habitation, en fosses
 simplement creusées dans le sol, de
 forme variable et renfermant le plus
 15 souvent un seul corps, en position repliée.
 Les tombes au contraire peuvent être
 groupées en cimetière. Les corps sont

accompagnés de matériel funéraire,
 quelques pièces d'outillage familial,
 20 hache, grattoir, quelques vases entiers ou
 des débris de vases typiques de la
 période rubanée, et très couramment,
 d'objets de parure, de perles en
 coquillage, en calcaire ou en os, de
 25 pendeloques...

Parfois, une esquisse d'aménagement de
 ces tombes est signalée : quelques
 pierres encadrent la tête d'un squelette,
 d'autres semblent étayer les parois de la
 30 fosse.

En général, en cette aube des temps
 modernes, rien ne permet de déceler un
 rite particulier concernant les
 enterrements. Pas de forme particulière

35 des fosses, utilisées une seule fois, pas
d'orientation privilégiée, pas de dépôt
symbolique d'une arme, d'un outil ou
d'un vase quelconque. Il est simplement
remarqué, dans quelques cas, la
40 présence d'ocre rouge qui semblerait
perpétuer les "rites" des périodes
précédentes du Paléolithique supérieur et
du Mésolithique.

[...] Mais, à partir d'une civilisation
45 largement représentée en France dite de
Chassey ou chasséenne (du camp de
Chassey en Saône-et-Loire), on voit
apparaître un mode de sépulture qui
sera présent dans tout le monde
50 préhistorique, peut-on dire, et se
prolongera au-delà du premier Age du
Bronze², sous des formes variant dans le
temps et dans l'espace. Ce sont les
sépultures dites mégalithiques, c'est-à-
55 dire constituées de grandes pierres. [...]

L'idée nouvelle, sans doute une déduction
logique se faisant jour dès le
Paléolithique, puisque l'on connaît déjà à
cette époque quelques corps protégés par
60 des pierres, est de construire un caveau
clos et solide, mettant à l'abri les corps
qui y étaient placés, permettant dans la
plupart des cas, un usage continu et une
grande concentration des morts, la
65 population ne cessant d'augmenter.

[...] Les inhumations étaient donc celles
de familles ou de tribus, pêle-mêle,
hommes, femmes, enfants, jeunes et
vieillards. Les corps étaient entassés les
70 uns sur les autres, reposant sur le sol,
dallé ou naturel, séparés parfois par des
lits de plaquettes ou de limon ou de
sable, en position le plus souvent
allongée jambes étendues ou fléchies,
75 bras repliés sur la poitrine (en position
dite fœtale dans ces derniers cas) ou
peut-être assis ou accroupis, ce qui est
difficile à prouver. [...] Les corps étaient
probablement ensevelis avec leurs
80 vêtements, dont il ne reste rien que de
présumés ornements ou boutons, ou d'un
suaire (cas de nombreux poinçons d'os
"déposés" sur la poitrine de squelettes et
qui auraient pu servir de fermeture à un
85 suaire ou linceul). La présence de pointes
de flèche disposées en écharpe sur un
corps aux Mournouards, près d'Epernay,

a fait penser à un carquois disparu.
Couteaux, haches, grattoirs... attestent
90 que les corps pouvaient être déposés
dans le tombeau avec leurs armes ou
leurs outils habituels, mais surtout avec
leurs bijoux, ainsi que cela se pratiquait
dès le Paléolithique supérieur. Pour ces
95 objets, on utilisait des coquillages
fossiles ou actuels, marins ou fluviatiles,
ce qui implique un courant d'échange, de
l'os, des dents de mammifères, des
défenses de sanglier, du bois de cerf, des
100 roches diverses... Certains de ces objets
ont pu être des "offrandes". Les vases,
très typiques, de facture grossière et
ressemblant à nos pots de fleurs actuels
(étaient-ils façonnés juste au moment des
105 cérémonies funèbres ?) ont été sans doute
déposés dans ce sens. [...]

Il y a peu de découvertes d'objets de
métal dans les premières manifestations
du phénomène mégalithique. Mais en
110 Bretagne, dans le Midi de la France, des
coutumes presque semblables à celles
que nous venons d'évoquer sont attestées
à l'Age du Bronze et même plus
tardivement et il faut noter que les
115 hommes ont continué à honorer leurs
défunts à peu près de la même façon
pendant des millénaires.

C'est dire que, dès le début de l'Age du
Bronze, on trouve d'une part des tombes
120 creusées dans le sol, consolidées par des
murs de soutènement, certaines ne
contenant qu'un seul corps, d'autre part
des tombes construites avec des dalles, le
plus souvent sous tumulus, dont un bon
125 nombre subsiste encore. Enfin, et c'est un
cas fréquent dans le sud-ouest de la
France, des grottes naturelles sont
utilisées comme ossuaires. On trouve
également le cas de réutilisation des
130 tombeaux de l'époque précédente.

Il apparaît alors d'une façon nette un
nouveau mode de traitement des corps
après la mort et cet usage prendra une
importance de plus en plus grande,
135 jusqu'à être, en certaine période, le seul
utilisé. C'est l'incinération des corps, dont
il y avait des indices précédemment :
Neuvy-en-Dunois où tous les corps ont été
brûlés dans un feu et mis au tombeau
140 ensuite.

A l'Age du Bronze, on ne retrouve souvent dans les urnes funéraires dans lesquelles on recueillait les restes humains que des cendres mêlées de quelques petits os ou
145 de fragments osseux.

Au Bronze ancien et au Bronze moyen, les modes de sépultures sont à peu près identiques, mais au Bronze final, les incinérations se multiplient. La
150 décarnisation avant l'inhumation est également assez pratiquée au Bronze final.

[...] A la dernière période de la Préhistoire, à l'Age du Fer, [...] les
155 mêmes usages funéraires ont duré et se sont perpétués, peut-on dire, jusqu'à l'époque actuelle. A part les tumulus, qu'il a bien fallu abandonner, l'on pratique encore actuellement
160 l'enterrement simple, la sépulture en caveau construit, le décharnement préalable (en Inde), l'incinération. On trouve des tombes individuelles et des tombes collectives.

165 Les hommes de l'Age du Fer (à partir de — 700 environ) ont utilisé le tumulus fait de pierres, renfermant de petites tombes individuelles, les tombes en dalles.

Après ce rapide coup d'œil sur les modes
170 funéraires aux époques récentes de la Préhistoire, nous pouvons faire quelques remarques. Continuant les coutumes des hommes du Paléolithique supérieur, les Néolithiques et les hommes des Ages des
175 Métaux respectent l'incinération de leurs morts et leur donnent des sépultures soigneusement construites ou les placent dans des lieux naturels mais abrités. [...]

Les défunts sont ensevelis avec leurs
180 vêtements ou un vêtement spécial (suaire, linceul, sac peut-être...); leurs parures, accompagnés de leurs armes ou de leurs outils, de leur animal familier ce qui peut laisser supposer l'idée d'une
185 autre vie, dans laquelle tout ce mobilier pourrait être utile. Il n'y a pas de dépôt

de provisions pour le voyage dans l'au-delà.

[...] Comme auparavant les individus
190 sont enterrés avec armes, outils et bijoux et c'est grâce à ce matériel que l'on a pu déceler des hiérarchies sociales bien marquées, rarement décelées dans les sépultures plus anciennes. [...]

195 Ainsi depuis l'apparition des premières traces de sépultures jusqu'aux inhumations plus élaborées de l'Age du Fer, de nombreux rites funéraires ont laissé des traces dans le sol des pays du
200 monde entier. Ils montrent l'existence probable de l'anthropophagie à une époque très ancienne, la conservation par les vivants de reliques des défunts, la pratique de l'incinération dans les
205 tombes mêmes ou de l'inhumation des cendres après incinération du corps, la construction soigneuse de sépultures individuelles ou collectives, puis leur regroupement en cimetières ou sous
210 tumulus. La signification des dépôts d'objets dans les tombes sollicite l'imagination... Il manque

malheureusement tout ce qui ne laisse aucune trace : musique, chant, gestes des
215 participants.

DE THOURY Simone : La dernière demeure de l'homme préhistorique in GUIART Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*, le Sycomore, 1979, pp. 320-328

¹ Nouvel âge de la pierre, généralement associé aux débuts de l'agriculture.

² Ages du Bronze et Ages du fer correspondent à peu près aux deux millénaires avant notre ère. Ils se subdivisent en premiers et deuxièmes Ages du Bronze et du Fer. Le premier Age du Fer se situant aux environs du VIII^e siècle av. J.-C., le second, aux environs du Ve siècle av. J.-C.

L'Antiquité

La Grèce

La conception de l'âme chez les Grecs

A l'origine, on rencontre chez les Grecs, comme chez presque tous les peuples, l'idée que la mort ne met pas fin à l'existence de l'homme et que les
5 trépassés vivent dans le royaume des ombres. Mais cette survie ténébreuse ne vaut pas la vie présente, qui comporte ses misères, mais qui se déroule sous la lumière du soleil. A Ulysse qui célèbre la
10 gloire de gouverner l'empire des ombres, Achille répond: « Ne me vante pas la mort, divin Ulysse; je préférerais travailler durement comme mercenaire chez un pauvre paysan, que de régner sur
15 tous les morts ».

Une véritable eschatologie n'apparaît que plus tard dans l'hellénisme. Elle naîtra au moment où la théologie mystique que la tradition attribue à Orphée s'associera
20 aux idées philosophiques que Platon a érigées en système.

La conception du monde et de l'homme, chez Platon, est dualiste. Au monde

supérieur et divin des idées s'oppose le
25 monde inférieur des réalités terrestres. L'homme, qui est matière et esprit, corps et âme, participe des deux mondes. Essence purement spirituelle, l'âme humaine appartient au monde supérieur.
30 Par suite d'une nécessité ou d'une chute, elle est entrée dans un corps terrestre qu'elle habite en hôte étranger; aussi aspire-t-elle à retourner dans le monde supérieur. Elle doit résister aux
35 séductions de la matière et se libérer de son emprise, en luttant par la « vertu » contre « les désirs » et « les passions ». Attentive à l'enseignement des sages, elle doit saisir dès ici-bas le vrai et le bien.
40 Les âmes des vrais philosophes accèdent dès la vie terrestre au royaume des idées éternelles et, par l'enthousiasme mystique, goûtent déjà aux félicités du monde divin. Après la mort, l'âme
45 « s'envole joyeusement, délivrée conformément à sa nature ». Elle va

s'installer pour toujours dans les régions les plus élevées du ciel, sans doute dans les astres.

50 Mais les âmes restées attachées à la matière doivent d'abord expier leurs fautes, puis « reprendre une vie terrestre ». Au cours de ses incarnations successives, l'âme monte ou descend
55 selon ses mérites: elle peut animer le corps d'un philosophe ou au contraire choir jusque dans le corps d'un animal. [...]

Par contre, ce qu'il importe de souligner,
60 c'est ceci: sous quelque forme que ce soit, cette représentation de l'âme suppose que la rédemption a pour but d'arracher l'homme à la matière, parce que la

matière elle-même est le principe du mal.

65 La pensée grecque a logiquement abouti, avec Plotin, à l'identification de la matière et du mal.

Il s'ensuit que l'idée d'une résurrection de la personne humaine ne pouvait pas
70 naître sur le terrain de l'hellénisme. En effet, le Grec affirme qu'il n'y a pas de résurrection après la mort.

[...] Ainsi donc, l'espérance des Grecs en la vie future se ramène à la théorie de
75 l'immortalité de l'âme.

MENOUD Philippe H. : *Le sort des trépassés*, Ed. Delachaux et Niestlé, 1966, pp. 17-22

Antigone face à Créon

Créon, ayant interdit d'enlever le corps de Polynice, Antigone, par pitié envers son frère, a répandu de la poussière sur le cadavre.

5 CRÉON : Et malgré cela tu as eu l'audace de transgresser ces lois ?

ANTIGONE : Oui, car ce n'est pas Zeus qui a promulgué pour moi cette défense, et Diké, celle qui habite avec les dieux
10 souterrains, n'a pas établi de telles lois parmi les hommes; je ne croyais pas non plus que ton édit eût assez de force pour donner à un être mortel le pouvoir d'enfreindre les décrets divins, qui n'ont
15 jamais été écrits et qui sont immuables: ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier qu'ils existent: ils sont éternels et personne ne sait à quel passé ils remontent. Ces décrets, ne craignant la volonté d'aucun
20 homme, je ne devais pas, moi, être punie par les dieux pour les avoir violés; je savais bien, en effet, que je dois mourir, c'est inévitable, même sans ta proclamation. Si je meurs avant le
25 temps, je déclare que c'est pour moi un avantage — quiconque vit comme je le fais, au milieu de maux sans nombre, comment n'y gagne-t-il pas en mourant ? Ainsi pour moi le sort que tu me réserves

30 est un mal qui ne compte pas: ce qui en aurait été un, c'eût été de souffrir que le fils de ma mère restât après sa mort sans sépulture : le reste m'est indifférent. Si je te semble accomplir un acte insensé, peut-être est-ce un fou qui me taxe de folie.

[...] CRÉON : Sache bien que les esprits trop rigides sont ceux surtout qui se laissent abattre, et que le fer qui est si
40 solide, quand il est chauffé et durci au feu, est le métal que l'on voit le plus souvent se rompre et se briser. Je connais des chevaux qui s'emportaient, qu'un faible mors a disciplinés. Il ne
45 convient pas, en effet, d'avoir un caractère altier à qui est à la discrétion d'autrui. Celle-ci a bien su être téméraire, quand elle a transgressé les lois établies, et, seconde insulte qui s'ajoute à la
50 première, c'est de se glorifier de sa désobéissance et d'exulter de son acte. Non, je ne suis pas un homme, c'est elle qui me remplace, si cette supériorité qu'elle a prise doit rester impunie pour
55 elle. Mais qu'elle soit ou non fille de ma sœur, qu'elle me soit plus apparentée que tous ceux qui adorent Zeus à mon foyer, elle et sa sœur n'échapperont pas

au sort le plus funeste, car j'accuse également l'autre d'avoir comploté l'ensevelissement du mort. Appelez-la — dans le palais je l'ai vue tout à l'heure; elle était éperdue, hors d'elle-même. Souvent l'esprit qui dans l'ombre ne machine rien de bon, se trahit avant l'exécution de son acte. Mais je hais aussi celui qui, convaincu d'une faute, veut ensuite donner à son crime des noms glorieux.

ANTIGONE : Tu m'as prise, veux-tu plus que ma mort ?

CRÉON : Moi, non; avec elle je suis satisfait.

ANTIGONE : Pourquoi tardes-tu alors ?

Dans tes paroles tout me déplaît ! puisse-t-il en être ainsi toujours ! De même tous mes actes te sont odieux. Pourtant quelle gloire plus grande aurais-je pu acquérir qu'en mettant au tombeau mon propre frère ? [...] Ceux-ci avoueraient tous qu'ils approuvent mon acte, si la crainte n'enchaînait pas leur langue. Mais c'est un des privilèges de la tyrannie de faire et de dire ce qu'elle veut.

CRÉON : Tu es seule de ces Thébains à voir ainsi les choses.

ANTIGONE : Ils les voient comme moi, mais pour te plaire, ils tiennent close leur bouche.

CRÉON : Tu ne rougis pas d'être seule de ton opinion ?

ANTIGONE : Il n'y a pas de honte à honorer les êtres nés des mêmes

entrailles que nous.

CRÉON : N'était-il pas du même sang que toi celui qui est mort en face de l'autre ?

ANTIGONE : Du même sang; il était né de la même mère et du même père.

CRÉON : Comment alors accordes-tu à l'un un honneur impie pour l'autre ?

ANTIGONE : Cet autre, dans la mort, ne rendra pas ce témoignage.

CRÉON : Si, du moment que tu ne l'honores pas plus que l'impie.

ANTIGONE : Il est mort non son esclave, mais son frère.

CRÉON : Pourtant il ravageait ce pays; l'autre le défendait.

ANTIGONE : Malgré cela Hadès veut pour tous des lois égales.

CRÉON : Mais l'homme de bien ne doit pas avoir même lot que le criminel.

ANTIGONE : Qui sait si ces règles sont saintes chez les morts ?

CRÉON : Non, jamais un ennemi, pas même après sa mort, ne me sera cher.

ANTIGONE : Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour.

CRÉON : Sous terre descends donc, et, puisqu'il faut que tu aimes, aime ceux qui s'y trouvent: tant que je vivrai, une femme ne commandera pas.

SOPHOCLE : *Antigone*, vers 449-525, cité in CHEVALIER E. J. et BADY R. : *L'Âme grecque*, éd. Amitiés gréco-suisse, 1941, pp. 194-197

Rites funéraires en Grèce

Cérémonies

Les peuples de l'Antiquité ont presque tous donné aux cérémonies des funérailles plus de développement et de solennité que les modernes. Chez les Grecs en particulier, elles formaient une sorte de drame en trois actes, dont les mœurs et les lois réglaient avec précision les plus menus détails.

Le premier de ces actes était l'exposition

du corps. A peine le cadavre était-il refroidi, que les femmes de la famille s'en emparaient, le lavaient, l'oignaient d'huile parfumée, le revêtaient de vêtements blancs, et le couchaient sur un lit de parade dressé dans la première pièce de la maison mortuaire et visible de la rue. Une couronne de feuillage était placée sur le front des hommes; une stéphanè¹ en or chez les riches, en cire

peinte chez les pauvres, ornait la tête des femmes. Parfois aussi, semble-t-il, un masque posé sur le visage cachait l'altération des traits. Des lécythes² remplis de parfums étaient disposés çà et là, sur la couche pour combattre la mauvaise odeur.

L'exposition durait un jour entier, afin que la réalité de la mort fût bien établie et que tout le monde pût constater qu'elle n'était point due à la violence. Pendant cette journée, les parents et les amis venaient joindre leurs lamentations à celles des gens de la maison. On ne faisait pas silence autour du mort, en effet; au contraire cris et sanglots ne cessaient pas et l'on frappait même les mains au-dessus de sa tête en signe de douleur.

Un vase rempli d'eau de source et placé près de la porte de la rue permettait de se purifier en sortant, car l'entrée dans une maison touchée par la mort constituait une souillure. Avant de l'avoir effacée, on n'eût pu sans impiété ni prendre part à une cérémonie religieuse, ni pénétrer dans un sanctuaire, ni même mettre le pied sur l'agora.

C'est le lendemain de l'exposition que se faisait le transport du mort à l'endroit de la sépulture. Le départ avait lieu de très grand matin, soit à la nuit noire, soit aux premières lueurs de l'aube, de manière que l'ensevelissement fût terminé avant le lever du soleil et que cet astre n'aperçût point un spectacle impur. Avant de quitter la maison mortuaire, on faisait un sacrifice, nous ne savons à quelles divinités. A Athènes, une loi de Solon interdisait de sacrifier un bœuf. Puis le cortège se formait. Parfois, et vraisemblablement lorsque le défunt était d'une famille aisée, le corps était placé sur une charrette attelée de chevaux et de mulets. D'autres fois, et plus souvent sans doute, il était mis sur un brancard porté par des hommes à gages. Le corps avait la tête en avant, le visage découvert, le corps revêtu des mêmes vêtements que pendant l'exposition. A Athènes, à Céos, et probablement aussi dans beaucoup de villes, la loi limitait à trois au maximum

le nombre de vêtements laissés au mort: la couverture placée sous lui, la tunique dont il était vêtu, le manteau qui l'enveloppait. Chez les Lacédémoniens, une loi attribuée à Lycurgue ordonnait de répandre sur le cadavre du guerrier mort des feuilles d'olivier, et d'étendre sur lui son manteau de guerre et une chlamyde³ rouge.

A Athènes, l'ordre du cortège était fixé par la loi. En avant du mort marchait une femme portant le vase destiné aux libations à faire sur la tombe. Puis venaient les parents du mort, revêtus de costumes sobres, jusqu'au degré de cousinage inclusivement. Il était interdit aux parentes plus éloignées et aux étrangères de se mêler à la cérémonie, à moins qu'elles n'eussent plus de soixante ans; cette exception autorisait la présence de pleureuses à gages. Les hommes marchaient d'abord. Si le mort avait été assassiné, l'un d'eux, le plus proche parent, portait une lance, en signe de menace contre le meurtrier. Derrière venaient les femmes; une loi de Gambréon, en Mysie, leur interdisait d'avoir des vêtements en haillons. Enfin la marche était fermée par les joueurs de flûte, chargés d'accompagner des sons plaintifs de leurs instruments le thrène⁴ psalmodié par la famille.

C'est dans cet ordre que toute la troupe s'acheminait par les rues étroites, les femmes pleurant, gémissant, se frappant la poitrine (la loi de Solon leur interdisait de se déchirer les joues avec les ongles), les hommes se lamentant avec plus de réserve, les joueurs de flûte s'évertuant de leur mieux, si bien que le vacarme réveillait en passant les habitants du quartier.

Importance des rites

[...] Toute l'Antiquité a été persuadée que, sans la sépulture, l'âme était misérable, et que, par la sépulture, elle devenait à jamais heureuse. Ce n'était pas pour l'étalage de la douleur qu'on accomplissait la cérémonie funèbre, c'était pour le repos et le bonheur du mort.

[...] On craignait moins la mort que la

privation de sépulture. C'est qu'il y allait du repos et du bonheur éternels. Nous ne devons pas être trop surpris de voir les Athéniens faire périr des généraux qui, après une victoire sur mer, avaient négligé d'enterrer les morts. Par leur victoire ils avaient sauvé Athènes; mais par leur négligence, ils avaient perdu des milliers d'âmes. Les parents des morts, pensant au long supplice que ces âmes allaient souffrir, étaient venus au tribunal en vêtements de deuil et avaient réclamé vengeance.

Dans les cités anciennes, la loi frappait les grands coupables d'un châtement réputé terrible, la privation de sépulture. On punissait l'âme elle-même.

Sépultures

Dès l'époque homérique, en Grèce et dans les colonies, l'inhumation et l'incinération des morts ont été pratiquées en même temps. On trouve dans la nécropole de Myrina ces deux modes de sépulture employés simultanément. L'inhumation y est d'un usage plus fréquent; ce qui est naturel, puisque c'est le moyen le moins dispendieux. On constate, surtout dans les sarcophages, la présence d'ossements calcinés. L'incinération a dû être faite généralement en dehors du tombeau, plus rarement dans le tombeau même, dont les parois portent alors la trace du feu. Les restes calcinés reposent au fond de la caisse de tuf ou du sarcophage; ils sont parfois placés dans un vase de terre ou de métal; les menus objets qu'on ensevelit avec le mort se trouvent mêlés à ces ossements.

La position du corps inhumé est à peu près uniforme; il est couché sur le dos, dans le fond de la caisse, les bras allongés le long du corps. Cette position varie, quand plusieurs morts sont ensevelis ensemble, ce qui est un fait assez commun. Beaucoup de tombeaux contenaient deux et trois corps, couchés en sens inverse, parfois superposés et comme enchevêtrés. En plusieurs endroits, c'étaient de véritables ossuaires, sortes de fosses communes, où les ossements étaient confondus, à peine

recouverts de terre et mêlés de poteries grossières en morceaux. Cette communauté de sépulture pour les membres d'une même famille enfermés dans un seul caveau ou pour les pauvres jetés dans la même fosse nous autorise à croire que les rites religieux des Grecs n'interdisaient pas de rouvrir le tombeau pour y enterrer successivement plusieurs personnes, car on ne peut imaginer que tous ces morts aient été déposés en même temps à cette place.

On avait l'habitude de déposer dans les tombeaux des objets destinés aux besoins du mort; car on pensait que le mort continuait de vivre dans la tombe. Ces objets sont, en général, de quatre sortes:

1° Ceux qui ont dû appartenir au mort et lui servir dans les usages journaliers de la vie. [...]

2° Les objets qui sont destinés à recevoir la boisson ou la nourriture du mort, coupes et soucoupes, plats de terre cuite et de bronze, etc., sont parfois de simples simulacres. [...]

3° Les monnaies qu'on trouve en assez grand nombre [...] représentent l'obole de Charon: le mort donne cette obole à Charon pour passer le Styx dans sa barque et arriver ainsi aux enfers. [...]

4° Les figurines de terre cuite forment une catégorie toute spéciale d'objets, dont la destination est encore actuellement discutée. Il est difficile de ne pas voir quelque relation entre les terres cuites trouvées dans le tombeau et le sexe ou l'âge du mort. Dans une tombe de femme, on ne trouvera guère que des statuettes de femme.

Dans un tombeau d'homme, on trouvera, dans des proportions à peu près égales, des statuettes d'hommes et de femmes.

Repas funèbre

Quand la cérémonie des obsèques était terminée, la famille se réunissait dans un festin funèbre qui avait toujours lieu dans la maison du plus proche parent. Le second jour après les funérailles, on offrait au mort un sacrifice, qui se renouvelait pendant neuf jours consécutifs. Pendant le deuil qui durait

230 trente jours, les parents s'abstenaient de paraître en public et portaient des vêtements noirs; anciennement on se coupait les cheveux. Le deuil se terminait par un nouveau sacrifice, et des fêtes
 235 funèbres se donnaient en l'honneur du défunt à l'anniversaire de sa naissance et à celui de sa mort.
 Lucien raille l'usage des repas funèbres. « Pour couronner la cérémonie, dit-il, vient enfin le festin des funérailles. Les
 240 parents y assistent, pour consoler le père et la mère de celui qui n'est plus. Ils les engagent à manger un peu, et ils n'ont pas grand mal, ma foi, à les y
 245 contraindre: fatigués de leur jeûne de trois jours, ils ne pourraient pas souffrir la faim davantage. "Jusques à quand, mon ami, leur dit-on, vous abandonnerez-vous aux larmes ? Laissez reposer en
 250 paix les mânes de votre malheureux fils. Si vous avez résolu de pleurer sans cesse, c'est une raison de plus pour prendre de la nourriture, afin d'avoir les forces

nécessaires pour soutenir la violence de
 255 votre affliction." Les parents touchent donc aux mets, quoique avec un peu de réserve, et en craignant de paraître soumis aux nécessités de la vie humaine, après la perte de ceux qui leur étaient si
 260 chers. Voilà, avec quelques autres plus ridicules encore, les coutumes de deuil qui frapperont l'œil de l'observateur, et qui viennent toutes de ce que le vulgaire regarde la mort comme le plus grand des
 265 maux. »

WERNER Paul : *La vie grecque aux temps antiques*, Minerva, 1986, pp. 137-142

1 Diadème de femme.

2 Vase grec à anse, en forme de cylindre allongé, à col étroit, à embouchure évasée.

3 Manteau court et fendu, agrafé sur l'épaule.

4 Lamentation funèbre chantée lors des funérailles, particulièrement à l'époque homérique

Rome

Ne pas mourir seul

Diagoras se trouvant un jour dans un temple de Neptune, on lui montra plusieurs tableaux offerts par des
 5 personnes échappées du naufrage. « Doutez-vous après cela, lui disait-on, de la puissance de ce Dieu ? — Je ne vois point ici, reprit-il, les tableaux de ceux qui ont péri, malgré toutes leurs
 10 promesses. » Diagoras avait raison. Mais les temples d'Isis, d'Esculape et de Neptune ne continuèrent pas moins à se remplir d'*ex-voto*. Aucun acte de piété n'était accompli plus religieusement,
 15 aucune dette plus scrupuleusement payée. C'est qu'aucun genre de mort ne paraissait plus redoutable aux anciens que le naufrage, persuadés comme ils

20 l'étaient que les âmes dont les corps demeuraient sans sépulture n'étaient point admises dans le séjour des bienheureux ou, du moins, devaient errer mille années sur les rivages du Styx.
 25 Aussi, pendant leur vie même, la plupart des Romains avaient-ils soin de désigner le lieu de leur sépulture; souvent ils réglaient d'avance et ordonnaient leurs propres funérailles. Voyez Néron: il va
 30 mourir dans une chaumière isolée, proscrit, errant, fugitif; une chose le préoccupe: que deviendra son corps ? Avant de se frapper, il faut apporter de l'eau, du bois, des morceaux de marbre
 35 pour qu'on rende tout à l'heure les derniers devoirs à son cadavre, *curando mox cadaveri*, dit énergiquement Suétone. Ceux qui ne craignaient pas le rivage du

Styx souhaitaient du moins mourir au
40 sein de leur famille, avoir une main amie
qui leur fermât les yeux; ils voulaient
qu'on recueillît leur dernier soupir. C'était
encore un sujet d'orgueil au sein de la
mort même, qu'une famille nombreuse
45 pleurant autour du lit de douleur et
rendant les derniers devoirs. On mettait
sur les tombeaux des inscriptions
semblables à celle-ci: « J'ai eu cinq fils et
cinq filles, tous m'ont fermé les yeux. »

50 C'était en effet la coutume à Rome que
les proches parents se réunissent autour
du mourant, comme autour d'un homme
qui part pour un long voyage. Aux
derniers instants, on lui fermait les yeux,
55 sans doute pour lui rendre les approches
de la mort moins effrayantes; puis son
fils, ou à défaut d'un fils quelque parent,
collant ses lèvres sur les siennes,
recueillait pieusement son dernier soupir.

60 On appelait par trois fois le mort à voix
haute et par intervalles. Cela se
nommait *conclamare*, d'où est venue
l'expression *conclamatum est* pour
marquer qu'une chose n'existe plus.

65 Aussitôt on va au temple de Libitine
annoncer le décès et prévenir les
libitinaires, les entrepreneurs des
pompes funèbres. Ce temple, fondé par
Numa, contient tout ce qui est nécessaire
70 aux funérailles.

Le plus souvent on traite à forfait avec
les libitinaires; et pour un prix convenu
ils se chargent de toute la cérémonie.
D'abord arrivent du temple les esclaves
75 pollincteurs, ainsi appelés, dit Servius,
parce qu'ils frottaient la figure du mort
avec du pollen, sorte de fleur de farine.
Ils embaumaient aussi le corps et
l'enduisaient d'aromates, après que les
80 femmes l'avaient lavé avec de l'eau
chaude. Quand le mort était embaumé,
on le couvrait d'un linceul blanc; puis on
le revêtait de l'habit qu'il avait coutume
de porter de son vivant et des insignes
85 honorifiques qu'il avait pu mériter: un
simple citoyen, d'une toge blanche; les
magistrats, de la prétexte; les censeurs,
de la pourpre. Les habitants de la
campagne et des municipes et les
90 plébéiens porteurs de tuniques avaient
rarement les honneurs de la toge, ou bien

c'était une toge déjà usée, passée et pâlie
à force d'être portée; le plus souvent on
les couvrait d'une simple tunique.

95 Le mort ainsi vêtu, on le couronnait et on
l'exposait sur un lit de parade dans le
vestibule, les pieds tournés vers la porte,
comme pour indiquer le départ. Si le
défunt était riche, le lit était d'ivoire et
100 recouvert d'étoffes précieuses, la maison
était tendue de noir et l'on plantait
devant la porte un cyprès consacré à
Pluton, parce que cet arbre ne repousse
jamais une fois coupé. Cette coutume
105 s'observait de peur que le pontife n'entrât
dans quelque maison qui pût le souiller;
de même ceux qui se préparaient à offrir
un sacrifice se trouvaient avertis et
évitait ce contact impur qui ne leur eût
110 plus permis de s'approcher des autels.

Le mort restait ainsi exposé durant sept
jours, afin qu'il eût le temps de revenir,
s'il n'était qu'en léthargie; un esclave de
la maison le gardait. Le huitième jour un
115 crieur public convoquait le peuple pour
célébrer les funérailles. Il s'y rendait
d'ordinaire en assez grand nombre. La
maison ayant été souillée par la présence
d'un mort, on la purifiait en la balayant
120 avec un balai de verveine. Le cadavre
était placé dans un lit ou sur une litière
couverte d'un riche tapis. Cette litière
était soutenue par les plus proches
parents ou par les amis. Quelquefois
125 c'étaient les esclaves affranchis par le
testament qui portaient le lit funèbre,
tous le chapeau en tête, signe de leur
récente liberté. Les personnages d'un
rang illustre étaient portés par les
130 dignitaires ou les fonctionnaires de l'Etat:
c'est ainsi que Jules César fut porté sur
les épaules des magistrats, César
Auguste sur celles des sénateurs et que
l'urne de l'empereur Sévère fut portée par
135 des consuls.

Le convoi funèbre

Lorsque le héraut avait fait sa dernière
conclamation, le convoi se mettait en
marche à la lueur des torches, bien que
140 la cérémonie s'accomplît dans le jour;
c'était un souvenir de l'ancienne coutume
de faire les funérailles pendant la nuit.
Le désignateur (à peu près le maître des

cérémonies modernes), assisté de ses
145 licteurs, mettait en ordre les assistants.

A la tête du convoi marchait un joueur de
flûte, qui chantait un air lugubre à la
louange du mort. Les convois des grands
et des personnes âgées étaient en outre
150 accompagnés de trompettes qui
annonçaient que le défunt n'avait été
enlevé à la vie ni par le fer ni par le
poison. La trompette ne retentissait
jamais aux funérailles où le peuple
155 n'était pas convoqué. Derrière les
musiciens venaient les pleureuses,
proeficae, esclaves du libitinaire, qui,
moyennant salaire, se frappaient la
poitrine, poussaient des cris déchirants
160 et s'arrachaient quelques cheveux. Elles
chantaient aussi les louanges du mort:
« Ce sont elles, dit Festus, qui sont
payées pour louer le mort et qui donnent
le ton au reste du cortège. » Quelquefois
165 elles rapportaient les passages des
poètes les plus célèbres, qui se trouvaient
avoir quelque analogie avec les
circonstances présentes. Coutume
singulière de faire louer ainsi les morts
170 pour de l'argent ! surtout lorsque
personne ne s'abusait sur la valeur de
ces éloges. Le mot *naenia*, chant funèbre,
est devenu le synonyme de *nugae*,
bagatelle. *Tu récites une chanson funèbre*
175 se disait dans le sens de peine perdue.

Suivaient les parents du mort : les fils
allaient la tête couverte et les filles la
tête nue ; la femme, les filles et la mère
étaient vêtues de brun, les autres
180 parents et les amis étaient en noir, les
cheveux épars et sans aucun ornement.
Les femmes surtout montraient une vive
douleur, frappant leur poitrine, se
déchirant le visage et s'arrachant les
185 cheveux.

Arrivé près du bûcher de bois résineux,
orné de guirlandes, de rameaux funèbres
et entouré de cyprès, le convoi s'arrêtait.
Le corps, enveloppé d'un linceul
190 d'amianté et arrosé de liqueurs
précieuses, était déposé au son
lamentable des trompettes sur le bûcher
funéraire. Les plus proches parents y
mettaient le feu avec une torche, en
195 détournant les yeux et la tête. Mais
avant on avait eu soin d'ouvrir les yeux

du mort, afin de ne pas le priver de la
lumière ; on lui avait remis son anneau et
un proche avait déposé un dernier baiser
200 sur ses lèvres glacées.

L'incinération

Tandis que le bûcher brûlait, chacun y
jetait ses présents, qui de l'encens, qui
des parfums, qui des cheveux. On
205 adressait des prières aux vents pour
qu'ils animent la flamme dévorante. On
jetait aussi dans les flammes les armes
et les habits précieux du mort, les objets,
les animaux même qu'il avait aimés.
210 « Cet enfant, écrit Pline en parlant de la
mort d'un jeune homme, avait plusieurs
chevaux de main et plusieurs attelages ;
des chiens de toute taille, des rossignols,
des perroquets et des merles ; le père a
215 tout fait sacrifier sur le bûcher. » Des
esclaves se précipitaient parfois dans les
flammes, comme pour accompagner le
mort dans l'autre vie.

Pendant que le corps brûlait, on faisait
220 des libations de lait, de vin et de sang.
Le sang avait la réputation d'apaiser les
mânes des morts. C'était celui des
victimes immolées ou bien celui de
prisonniers et d'esclaves, ou bien celui
225 des gladiateurs qui s'égorgeaient devant
le bûcher et étaient pour cela même
nommés *bustuarii*.

Lorsque le corps était consumé, on
éteignait les flammes avec du vin (dans
230 la suite ce fut avec de l'eau). Le plus
proche parent recueillait les os encore
brûlants, les lavait « dans un vin vieux,
dans du lait blanc comme de la neige ; un
voile de lin séchait ces restes humides ; »
235 puis on les déposait dans une urne
d'airain avec des roses et des plantes
aromatiques. Un prêtre jetait par trois
fois de l'eau sur l'assemblée pour la
purifier, à moins qu'elle ne traversât les
240 restes du bûcher, autre genre de
purification ; et tout le cortège étant sur le
point de se retirer, un dernier adieu était
adressé au mort : « Adieu pour toujours,
nous te suivrons tous dans l'ordre que la
245 nature voudra. » Enfin une des
pleureuses, ou quelque autre, congédiait
la foule par cette formule : « *I, licet* ; » on
peut s'en aller. L'urne était renfermée

dans un tombeau sur lequel on gravait
 250 une inscription avec une prière, afin que
 les os du mort reposassent paisiblement.
 « L'usage de brûler les morts, dit Pline,
 n'est pas fort ancien dans la ville; il doit
 son origine aux guerres que nous avons
 255 faites dans les contrées éloignées.
 Comme on y déterrait les morts, nous
 primes le parti de les brûler. » Cette
 coutume dura jusqu'au temps de
 Théodose. Les Romains croyant en outre
 260 que l'âme est de la nature du feu,
 pensaient peut-être que, par une sorte
 d'alliance mystérieuse, la flamme du
 bûcher lui faciliterait la sortie du corps.
 Aussi n'accordent-ils l'honneur du bûcher
 265 qu'aux créatures qui peuvent avoir un
 certain degré de raison ou au moins de
 sentiment. « Il n'est pas d'usage, dit
 Pline, de brûler les enfants à qui il n'a
 point encore percé de dents » et il ajoute:
 270 « C'est une impiété qui souillerait une
 maison. On les inhume la nuit à la lueur
 des flambeaux. » [...]

Le lendemain les parents et les amis du
 mort étaient invités à un repas qu'on
 275 appelait festin funèbre. Avant de se
 mettre à table, ils se lavaient pour se
 purifier. Quand le mort était un homme
 riche, on donnait un festin au peuple, ou
 bien on lui distribuait de la viande crue.
 280 Le neuvième jour était célébrée la fête
 des *Novemdiala*; un festin réunissait
 encore toute la famille. Enfin, le dixième

jour, qu'on appelait *denicales feriae*, on
 purifiait la maison que la présence du
 285 mort avait souillée.

La mort du pauvre

L'honneur de semblables funérailles était
 réservé aux citoyens qui jouissaient d'une
 certaine fortune. Le pauvre meurt,
 290 personne ne le sait. [...] Trois jours après
 la mort, quatre nécrophores l'emportent,
 à la tombée de la nuit, dans un coffre de
 louage nommé *sandapila* ou *arca*. Ils vont
 dehors la ville le jeter dans une sorte de
 295 fosse commune où sont entassés les
 cadavres plébéiens.
 Ceux qui ont laissé quelque argent pour
 leurs funérailles sont au moins brûlés.
 On dresse un bûcher rempli de papier
 300 prompt à s'enflammer et les vespillons y
 entassent les cadavres, en mettant
 toujours un corps de femme pour dix
 corps d'homme. « Nous apprenons, dit
 Macrobe, que c'était une coutume
 305 fréquente, comme si grâce à ce corps plus
 chaud par sa nature, la combustion des
 autres dût s'accélérer. »
 On conçoit que dans de si pauvres
 funérailles il n'y a ni repas pour les
 310 parents, ni festin pour le peuple.
 Personne ne se déchire la poitrine au
 convoi du pauvre.

WERNER Paul : *La vie à Rome aux temps
 antiques*, Minerva, 1986, pp. 135-141

Le monothéisme juif et chrétien

L'Ancien Testament

La conception de la mort chez les juifs

MORT. Dès les temps les plus reculés tout Israélite savait par la tradition ou l'Écriture que l'homme est fait de « la poussière du sol »: Dieu l'a doté de son souffle (*rouah*) pour faire de lui un vivant, et l'haleine (*néphèch*) qui depuis l'âme est en lui, comme en tout être animé, une sorte de « substance » vitale. Sa puissance donne la mesure de la vie. Que Dieu retire son souffle, le vivant meurt et retourne à la poussière dont il est façonné. Le *néphèch* s'exhale; quitte celui qu'il habitait, s'échappe comme une vapeur contenue dans le sang. L'homme « rend l'âme ». Expression dont les termes trahissent d'ailleurs la pensée des anciens pour qui, mort ou vif, l'homme est un tout et le reste.

Tout entier, il a mal ou bien utilisé sa vie. Tout entier le mauvais sera puni par une mort prématurée, ou pire: par une privation de sépulture. Alors que le juste

pourra attendre de Dieu une longue vie en récompense de ses vertus et de ses œuvres.

Au terme cependant, que le Psalmiste de l'Exil estime raisonnablement vers soixante dix ans, ou quatre-vingts « pour les plus vigoureux », le juste, comme le mauvais, privé d'« haleine », sera déposé dans la tombe: si possible le jour même de sa mort et, dans les circonstances normales, sans cercueil ni embaumement proprement dit, ni incinération. Suivra, pour les proches, une période de deuil: exceptionnellement de trente jours, comme il en fut pour Moïse, mais en général de sept. Ceux qui y participent déchireront leurs vêtements, s'habilleront de toiles grossières (le sac), négligeront les soins de toilette pour se couvrir de cendre et de poussière, pratiqueront le jeûne et entameront peut-être leur chevelure et leur barbe.

45 Quant au défunt lui-même, qu'on
laissera se désagréger selon les lois de la
nature, il n'est pourtant pas tenu, même
aux très hautes époques, pour
complètement anéanti: il est une
50 « ombre » parmi les *rephaim* (« faibles »)
qui résident au Chéol [...]; séjour si peu
séduisant que le Psalmiste supplie Dieu
de lui épargner la survie amoindrie que
l'on croit la seule permise dans cette
55 « fosse ».

Pourtant l'assurance donnée au juste
d'être, une fois « rassasié de jours »,
« réuni aux siens », met une première
note de lumière dans cette sombre
60 perspective. Et, dans les derniers siècles
de l'ère ancienne, va progressivement
s'ouvrir un large lucernaire vers la grande
espérance d'une vie nouvelle dans le
Royaume de Dieu. On ne sait pas
65 exactement ce que demandent encore les
psalmistes pour échapper au Chéol:
prolongation indéfinie d'une vie heureuse
en ce monde sous le regard divin, ou déjà
bonheur éternel dans l'au-delà par la
70 contemplation de Dieu? Dans leur
langage en effet « voir la Face de Dieu »
ne signifie sans doute que « jouir de sa
protection ». Et lorsque l'un d'eux prie
Yahvé de « le prendre dans sa gloire », il
75 n'ambitionne probablement pas le sort
d'Henoch ou celui d'Élie « emportés tout
vifs au ciel »: sa prière semble seulement
viser à n'être point privé, sur la terre, de
l'amitié divine... Mais il est évident que
80 pour l'auteur du second livre des
MACCABÉES par exemple, la vraie
récompense des justes et le vrai
châtiment des mauvais les attendent au-
delà de la mort: « Le Roi du monde, lance
85 un martyr à ses bourreaux, nous
ressuscitera pour nous rendre une vie
éternelle. » [...] Voilà qui marque un
singulier progrès de la Révélation dans
l'esprit et le cœur des yahvistes.

90 La réflexion des sages d'Israël mûrie
dans l'Exil, puis frottée à l'hellénisme, ira
jusqu'à entrevoir avec l'auteur de la
SAGESSE (première moitié du 1er s. av.
J.-C.) la distinction bien nette entre l'âme
95 (*psyché*) et le corps (*sôma*). Et l'on sait
désormais que cette âme, qui vient
« habiter le corps » est elle-même dotée

de l'immortalité : « Les justes vivront à
jamais, coiffés de la splendide couronne
100 royale... » Ni l'auteur de DANIEL (vers
165 av. J.-C.) qui proclame déjà sans
équivoque: « Beaucoup de ceux qui
dorment dans la poussière se
réveilleront, ceux-ci pour la vie nouvelle,
105 et ceux-là pour la déchéance éternelle »,
ni celui du second livre des MACCABÉES
(vers 125 av. J.-C.) qui relate les
professions de foi d'un Razis ou des sept
frères martyrs et de leur mère, ne
110 doutent plus d'une seconde vie dont « la
mort » ou en tout cas la résurrection qui
suivra, est en réalité « le jour natal ».
L'institution des prières sacrificielles
pour les défunts, aussi bien que la foi
115 dans l'intervention, en faveur des
vivants, de morts illustres tel le grand
prêtre Onias, et jusqu'au prophète
Jérémie, suppose en même temps une
ferme conviction sur la réalité d'une
120 existence active, nullement « amoindrie »,
et sur la présence de Dieu dans cette
« seconde vie-là ».

La méditation de l'Écriture a en outre
amené la certitude que l'homme « créé à
125 l'image de Dieu », ne l'a pas été pour être
abandonné à la corruption. « Dieu n'a
pas fait la mort. » Elle n'est qu'une
conséquence du péché des hommes.
Entrée dans le monde avec la faute
130 d'Adam, elle en sortira par le Christ
Rédempteur en qui surabonde la vie. En
prenant sur lui le péché le nouvel Adam
s'est fait solidaire de l'humanité
pécheresse... que son sacrifice a
135 réconciliée avec Dieu, et échappe ainsi
comme lui et avec lui, à l'empire de la
mort qu'il a « vaincue » par sa
résurrection.

Pour le chrétien, que son baptême a fait
140 passer de « l'état de péché » à « l'état de
justice », il meurt avec le Christ, et
ressuscite avec lui. Il n'est de véritable
« mort » que dans « le refus du repentir »
et la persévérance dans le mal, qui
145 conduisent à la « seconde mort » à
laquelle le visionnaire de l'APOCALYPSE
lie l'image de « l'étang de feu ».

GERARD André-Marie : *Dictionnaire de la Bible*, Ed. Laffont, 1989, pp. 960-961

Le livre de la Sagesse (environ 50 av J.-C.)

Mort prématurée du juste et longue vie des impies.

Un juste, au contraire, même s'il meurt avant l'âge, connaîtra le repos. Car la
5 vieillesse estimée n'est pas celle du grand âge, elle ne se mesure pas au nombre des années. La sagesse tient lieu de cheveux blancs pour l'homme, l'âge de la vieillesse, c'est une vie sans tache.
10 Devenu agréable à Dieu, il a été aimé et, comme il vivait parmi les pécheurs, il a été emporté ailleurs. Il a été enlevé de peur que le mal n'altère son jugement ou que la ruse ne séduise son âme. Car la
15 fascination de la frivolité obscurcit les vraies valeurs et le tournoiement du désir ébranle un esprit sans malice. Parvenu à la perfection en peu de temps, il a atteint la plénitude d'une longue vie. Son âme a
20 plu au Seigneur et c'est pourquoi elle s'est hâtée de sortir d'un milieu pervers. Les gens ont vu et n'ont pas compris, ils ne se sont pas mis dans l'esprit ce mystère qu'il y a grâce et miséricorde

25 pour ses élus, et qu'il interviendra en faveur de ses saints. La mort du juste condamne la survie des impies, et la jeunesse tôt parachevée, la longue vieillesse de l'injuste. Ils verront donc la
30 mort du sage, sans comprendre ce qu'a voulu pour lui le Seigneur et pourquoi il l'a mis en sûreté. Ils verront et n'auront que mépris mais le Seigneur se rira d'eux. Ensuite ils deviendront un cadavre
35 infâme, un perpétuel objet de honte parmi les morts; il les précipitera, sans qu'ils puissent dire mot, la tête la première, il les ébranlera jusqu'en leurs fondements et ils resteront en friche
40 jusqu'à la fin, ils seront dans la douleur et leur souvenir périra.

La Bible, traduction œcuménique, édition intégrale TOB, Ed. du Cerf et de la Société biblique française, 1989, pp. 2107-2108

Le Nouveau Testament

Saint Paul

Mort et vie avec Jésus Christ

Qu'est-ce à dire ? Nous faut-il demeurer dans le péché afin que la grâce abonde ? Certes non ! Puisque nous sommes morts
5 au péché, comment vivre encore dans le péché ? Ou bien ignorez-vous que nous

tous, baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Par le baptême, en sa mort, nous avons
10 donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous

aussi une vie nouvelle. Car si nous avons
été totalement unis, assimilés à sa mort
15 nous le serons aussi à sa Résurrection.
Comprenons bien ceci: notre vieil homme
a été crucifié avec lui pour que soit
détruit ce corps de péché et qu'ainsi nous
ne soyons plus esclaves du péché. Car
20 celui qui est mort est libéré du péché.
Mais si nous sommes morts avec Christ,
nous croyons que nous vivrons aussi avec
lui. Nous le savons en effet: ressuscité
des morts, Christ ne meurt plus; la mort

25 sur lui n'a plus d'empire. Car en
mourant, c'est au péché qu'il est mort
une fois pour toutes, vivant, c'est pour
Dieu qu'il vit. De même vous aussi:
considérez que vous êtes morts au péché
30 et vivants pour Dieu en Jésus Christ.

Saint PAUL : *Épître aux Romains 6*, in *La Bible, traduction œcuménique*, édition intégrale TOB, Ed. du Cerf et de la Société biblique française, 1989, pp. 2712-2713

Le Catéchisme

La mort

« C'est en face de la mort que l'énigme de
la condition humaine atteint son
sommet. » En un sens, la mort corporelle
5 est naturelle, mais pour la foi elle est en
fait « salaire du péché » (Rm 6, 23). Et
pour ceux qui meurent dans la grâce du
Christ, elle est une participation à la
mort du Seigneur, afin de pouvoir
10 participer aussi à sa Résurrection.

La mort est le terme de la vie terrestre. [...] Cet aspect de la mort donne une urgence à nos vies: le souvenir de notre mortalité sert aussi à nous rappeler que nous
15 n'avons qu'un temps limité pour réaliser notre vie [...].

La mort est conséquence du péché. [...] Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu le destinait à ne pas
20 mourir. La mort fut donc contraire aux desseins de Dieu Créateur, et elle entra dans le monde comme conséquence du péché. « La mort corporelle, à laquelle l'homme aurait été soustrait s'il n'avait
25 pas péché », est ainsi « le dernier ennemi » de l'homme à devoir être vaincu.

La mort est transformée par le Christ. Jésus, le Fils de Dieu, a souffert Lui aussi la mort, propre de la condition
30 humaine. Mais, malgré son effroi face à elle, Il l'assuma dans un acte de soumission totale et libre à la volonté de

son Père. L'obéissance de Jésus a transformé la malédiction de la mort en
35 bénédiction.

Le sens de la mort chrétienne

Grâce au Christ, la mort chrétienne a un sens positif. [...] La nouveauté essentielle de la mort chrétienne est là: par le
40 Baptême, le chrétien est déjà sacramentellement « mort avec le Christ », pour vivre d'une vie nouvelle; et si nous mourons dans la grâce du Christ, la mort physique consomme ce « mourir
45 avec le Christ » et achève ainsi notre incorporation à Lui dans son acte rédempteur. [...]

La vision chrétienne de la mort est exprimée de façon privilégiée dans la
50 liturgie de l'Eglise:

Pour tous ceux qui croient en toi, Seigneur, la vie n'est pas détruite, elle est transformée; et lorsque prend fin leur séjour sur la terre, ils ont déjà une
55 demeure éternelle dans les cieux.

La mort est la fin du pèlerinage terrestre de l'homme, du temps de grâce et de miséricorde que Dieu lui offre pour réaliser sa vie terrestre selon le dessein
60 divin et pour décider son destin ultime. Quand a pris fin « l'unique cours de notre vie terrestre », nous ne reviendrons plus à d'autres vies terrestres. « Les hommes ne meurent qu'une fois » (He 9, 27). Il n'y a
65 pas de « réincarnation » après la mort. [...] Le Nouveau Testament parle du

jugement principalement dans la perspective de la rencontre finale avec le Christ dans son second avènement, mais
70 il affirme aussi à plusieurs reprises la rétribution immédiate après la mort de chacun en fonction de ses œuvres et de sa foi. [...] Chaque homme reçoit dans son âme immortelle sa rétribution éternelle
75 dès sa mort en un jugement particulier qui réfère sa vie au Christ, soit à travers une purification, soit pour entrer

immédiatement dans la béatitude du ciel, soit pour se damner immédiatement
80 pour toujours.

Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour.

Catéchisme de l'Eglise catholique,
Ed.Mame/Plon, 1992, pp. 215-219

L'Europe préchrétienne

La tradition celte: récit auvergnat

La femme avare

Il y avait une fois une femme qui était si avare qu'elle regrettait le pain qu'elle mangeait et le temps qu'elle passait à
5 dire ses prières. Elle devint veuve, et quelque temps après la mort de son mari eut lieu la cérémonie des Rogations.
La procession se fait la nuit, et elle dure au moins deux heures, car en beaucoup
10 de paroisses elle passe par tous les villages et traverse beaucoup de champs. La femme avare ne voulait pas perdre de temps: au lieu de suivre les autres, elle se rendit tout droit à son champ, pour
15 commencer à y travailler dès que le jour paraîtrait. Comme elle passait près d'un endroit qu'on nomme le pré Labbé, elle rencontra la procession des défunts de la paroisse qui faisaient aussi leurs
20 Rogations. Elle s'agenouilla pour les laisser passer, et les vit défiler devant elle, enveloppés dans leurs suaires blancs, et chantant des litanies. La procession était bien plus belle que celle
25 de la paroisse, car il y a plus de morts que de vivants, mais elle finit tout de même par passer, et la veuve allait se relever quand elle vit un pauvre défunt qui suivait les autres de loin; mais son
30 linceul était tout en loques, et chaque fois

qu'il passait auprès d'une ronce ou d'une épine, il en laissait un morceau.

Quand il arriva devant elle, elle reconnut son mari:

35 — Ah! mon pauvre homme, lui dit-elle, pourquoi marches-tu derrière la procession des défunts? Qui t'empêche de suivre les autres?

— Malheureuse, lui répondit-il, tu m'as
40 enseveli dans un drap tellement usé que la moindre ronce en arrache des lambeaux; les autres défunts qui ont de bons draps passent à travers les buissons sans se déchirer parce que leur
45 toile est solide; mais moi, je suis obligé de passer du temps à me dépêtrer, et c'est pour cela que je suis à la queue de la procession.

La veuve fit dire des messes pour le
50 repos de son mari et l'on assure que depuis ce temps dans le pays on ensevelit les morts dans de bons draps, pour qu'ils puissent faire la procession des Rogations sans laisser aux buissons
55 des lambeaux de leur suaire.

Cité par MARKALE Jean: *Contes de la mort des pays de France*, A. Michel, 1992, pp. 183-184

La mort d'un chef viking

On m'avait maintes fois répété qu'ils entreprennent après la mort de leur chef des choses dont la crémation est la moindre. Je tenais beaucoup à tirer
5 l'affaire au clair. Un jour, j'ai entendu dire que l'un de ceux-ci, parmi les plus considérés, était mort. Ils le déposèrent dans la tombe et le recouvrirent pendant dix jours. [...] Pour les pauvres, ils
10 construisent un petit bateau, les placent dedans et les font brûler. Mais s'il s'agit d'un riche, ils réunissent tous ses biens et en font trois parts: un tiers pour la famille, un tiers pour la confection des
15 vêtements, et un tiers pour le nabid (*boisson alcoolisée, probablement la cervoise*). Ils sont engoués de nabid et en boivent jour et nuit. Il arrive assez souvent qu'ils meurent la coupe à la
20 main. A la mort d'un chef, les membres de la famille demandent aux servantes et aux serviteurs: "Qui de vous veut mourir avec lui?" Alors l'un d'eux dit: "Moi." Et quand il l'a dit, il est lié par sa parole. Il
25 ne peut plus reculer. Même s'il le voulait, on ne le lui permettrait pas. [...] Or donc, quand mourut l'homme dont je viens de parler, on demanda à ses servantes: "Qui veut aller avec lui dans la mort?" Et l'une
30 dit: "Moi." Deux autres esclaves reçurent alors mission de la surveiller et de l'accompagner partout où elle irait. Alors on se mit à préparer les affaires du maître, à coudre ses vêtements et à
35 mettre en état tout ce qu'il fallait. Pendant ce temps, la serve buvait et chantait chaque jour avec un entrain qui témoignait d'un grand bonheur. Quand vint le jour où le mort et sa servante
40 devaient être brûlés, je me rendis jusqu'au fleuve où se trouvait le bateau. Il avait été halé au sec. Quatre poteaux de bouleau et autres bois furent taillés et tout autour se dressaient de grandes

45 statues de bois à forme humaine. On tira alors le bateau entre les poteaux. [...] Puis ils [les hommes] placèrent un banc sur le bateau, le couvrirent de coussins rembourrés, de brocarts grecs et
50 d'oreillers du même tissu. Ensuite vint une vieille femme qu'ils appelaient l'ange de la mort, une géante, énorme et sombre d'aspect, qui avait pour tâche d'habiller le défunt et de tuer l'esclave choisie. Ils
55 sortirent le corps de la tombe et lui retirèrent les vêtements dans lesquels il était mort. [...] Ils lui mirent alors deux pantalons l'un sur l'autre, des bottes, une robe et un manteau en soie brochée
60 d'or avec des boutons dorés, un bonnet de soie garni de martre, et ils le portèrent dans la tente sur le bateau. Là, ils le déposèrent sur le banc rembourré et le calèrent avec des coussins. Puis ils
65 vinrent avec du nabid, des fruits et des herbes odorantes qu'ils placèrent auprès de lui. Et aussi du pain, de la viande et des oignons. Puis ils prirent un chien, le coupèrent en deux et le portèrent sur le
70 bateau. Puis ils mirent les armes du mort à côté de lui, amenèrent deux chevaux qu'ils firent galoper jusqu'à ce qu'ils ruissellent de sueur, les découpèrent en morceaux avec leurs
75 épées et les jetèrent dans le bateau. Ils firent de même pour deux boeufs. Enfin, ils vinrent avec un coq et une poule, les tuèrent et les jetèrent aussi dans le bateau. [...] L'esclave qui allait être tuée
80 allait d'une tente à une autre et se donnait dans chacune d'elles au possesseur, qui lui disait: "Va annoncer à ton maître que j'ai fait cela par amour pour toi." L'après-midi venu, ils tirèrent
85 l'esclave vers un tréteau qui ressemblait à un encadrement de porte et la soulevèrent si haut qu'elle dépassait le bâti et parlèrent avec elle dans leur

langue. La manœuvre se répéta trois fois.
 90 [...] L'esclave [...] coupa la tête d'une
 poule, prit la bête et la lança dans le
 bateau. Je demandai à l'interprète ce
 que tout cela signifiait. Il répondit:
 "Quand ils ont soulevé la servante la
 95 première fois, elle a dit: Voyez, je vois
 mon père et ma mère. La deuxième fois,
 elle a dit: Voyez, je vois tous mes parents
 morts. La troisième fois, elle a dit: Voyez,
 je vois mon maître dans l'au-delà. Tout
 100 est beau et vert et auprès de lui il y a des
 hommes et de jeunes serviteurs. Laissez-
 moi aller à lui." Alors ils allèrent avec elle
 jusqu'au bateau. Elle retira les deux
 bracelets qu'elle portait et les donna à la
 105 vieille femme qu'ils appelaient l'ange de
 la mort et qui devait la tuer. Elle retira
 aussi les deux anneaux qu'elle avait aux
 chevilles et les donna aux filles de la
 femme. Ils la hissèrent sur le bateau. [...]
 110 Alors les hommes vinrent avec des
 boucliers, des bâtons de bois et ils lui
 tendirent une coupe de nabid. Elle la
 prit, chanta et la vida. Avec cette coupe,
 dit l'interprète, elle a pris congé de ses
 115 amies. Alors ils lui tendirent une autre
 coupe. Elle la prit et chanta une longue
 mélopée. Mais la vieille lui dit de se
 hâter de vider la coupe et d'entrer dans
 la tente de son maître mort. Je la
 120 regardai et vis qu'elle avait très peur. [...]
 Alors la vieille lui prit la tête, la poussa
 dans la tente et entra avec elle. Les
 hommes se mirent à frapper les boucliers
 avec leurs bâtons de bois pour qu'on
 125 n'entende pas ses cris qui auraient pu
 effrayer les autres femmes, après quoi
 elles n'auraient plus voulu mourir avec
 leur maître. Ensuite, six hommes
 entrèrent dans la tente et tous
 130 possédèrent l'esclave. Puis elle fut

étendue à côté du mort. Deux hommes lui
 prirent les pieds, deux autres les mains
 et la vieille femme qu'ils appelaient
 l'ange de la mort lui passa autour du cou
 135 un lacet aux extrémités nouées. [...] Elle
 s'approcha avec un grand et large
 couteau, le plongea entre les côtes de la
 jeune fille et le retira. [...] Deux hommes
 l'étranglèrent avec le lacet jusqu'à ce
 140 qu'elle meure. Alors le plus proche parent
 du défunt s'approcha, prit un morceau de
 bois et y mit le feu. Puis il marcha à
 reculons jusqu'au bateau, le visage
 tourné vers le peuple, le morceau de bois
 145 à la main; il était nu et mit le feu au bois
 qu'ils avaient empilé dans le navire. Puis
 les autres s'approchèrent aussi avec des
 morceaux de bois enflammés qu'ils
 jetèrent sur le bûcher. Bientôt, il
 150 s'embrasa, puis le bateau, puis la tente,
 puis l'homme et la jeune serve et tout ce
 qu'il y avait à bord. Un vent violent
 s'éleva, si bien que les flammes prirent
 encore de la force et le feu monta plus
 155 haut... Une heure ne s'était pas écoulée
 que le bateau et le bois et la jeune serve
 et le mort étaient en cendres. Alors ils
 élevèrent un tertre rond à l'endroit où il y
 avait eu le bateau. Tout en haut, ils
 160 plantèrent un grand poteau en bois de
 bouleau sur lequel ils écrivirent le nom de
 l'homme et le nom du roi des Rous¹. Et ils
 allèrent leur chemin.

Témoignage d'un voyageur arabe, Ibn
 Fadlan (bord de la Volga, début du Xe s.) in
 BIANU Zeno: *Les religions et la mort*, Ed.
 Ramsay, 1981, pp. 60-63

¹ Nom des Vikings chez les Slaves.

La mort dans la société européenne traditionnelle

Une mort familière

La mort des notables

C'étoit un personnage intrépide et ferme en toutes ses actions. J'en rapporterai une seule. C'étoit un fort bon mariage entre lui et madame sa femme et qui
5 s'entr'aimoient cordialement, ce qui ne se rencontre que rarement entre personnes de cette condition. Cette bonne dame étant au lit de la mort, monsieur son mari la quitta pour aller au Conseil; on
10 lui rapporta qu'elle étoit décédée. Pour cela, il ne délaissa de traiter la matière encommencée sans aucun témoignage de douleur. A son retour, en son hôtel, il alla

donner de l'eau bénite au corps de sa
15 femme, pria Dieu près d'elle, passa dans sa chambre; on le servit au dîner; après son service, il retourna quietly au Conseil.

Extrait des Mémoires de M. de CHIZAY (env. milieu du XVIIe s.) cité par VOVELLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, p. 40

La mort des paysans

Ma mère étoit une femme courageuse et virile mais rude; quand mourut son

troisième mari, alors elle resta veuve; elle fit tout le travail comme un homme pour

5 pouvoir d'autant mieux élever les
derniers enfants qu'elle avait eus de son
mari. Elle faisait les foin, elle battait le
blé et faisait d'autres travaux qui
incombent plutôt aux hommes qu'aux
10 femmes. Elle enterra aussi elle-même
trois de ses enfants, quand ils moururent
dans une grande épidémie de peste, car
faire enterrer par le fossoyeur pendant
l'épidémie de peste coûtait trop cher. Elle
15 était aussi très rude à l'égard de tous les
aînés, c'est pourquoi nous allions
rarement chez elle, à la maison... Un
matin, une grande gelée blanche était
tombée sur les raisins alors qu'on faisait
20 les vendanges; je l'aidai alors à

vendanger et je mangeai des raisins
gelés; j'en eus une colique à en étirer les
quatre pattes raides et je crus en crever.
Alors debout devant moi, elle rit et dit:
25 "Si cela te fait plaisir, crève! Pourquoi les
as-tu mangés?" A part cela elle était une
femme honnête, droite, pieuse; ceci tous
le disaient d'elle et ils faisaient son éloge.

Témoignage de Thomas PLATTER (1499-
1582), humaniste de Bâle, fils d'une
paysanne valaisanne, cité par DELUMEAU
Jean: *La civilisation de la Renaissance*,
Arthaud (Les grandes civilisations), 1967,
p. 405

Une mort omniprésente

Vint alors le grand hiver [1771-1772], le
plus terrible que j'aie jamais vécu.
J'avais à présent cinq enfants et aucun
gagne-pain, sauf les quelques sous que
5 me procurait le tissage. Mon commerce
accusait des pertes de plus en plus
lourdes à mesure que les semaines
s'écoulaient. [...] Le reste de mes affaires
n'allait pas mieux. Ma petite provision de
10 pommes de terre et de légumes du jardin,
enfin ce que les voleurs m'en avaient
laissé, était tout entière mangée. Il fallut
aller chaque jour s'approvisionner au
moulin, ce qui me coûtait, au bout de la
15 semaine, une jolie poignée d'argent rien
que pour une méchante farine pleine de
son et pour du pain noir. J'étais pourtant
encore plein d'espoir; je n'avais pas
d'insomnies, et ne cessais de répéter:
20 « Le Ciel pourvoira et fera en sorte que
tout aille pour le mieux! » [...] La misère
s'aggrava tellement à ce moment-là, que
beaucoup de gens vraiment misérables
attendaient avec impatience le printemps
25 où ils pourraient enfin trouver à manger
des racines et des herbes. J'en apprêtais
d'ailleurs moi aussi et j'eusse préféré
nourrir mes pauvres oisillons de feuilles
fraîches, plutôt que d'imiter ce
30 malheureux voisin que je vis, avec ses

enfants, détacher à coups de hache un
plein sac de viande sur un cheval crevé
dont s'étaient déjà repus les chiens et les
oiseaux pendant plusieurs jours.
35 [...] Entre-temps, ma femme se trouva
enceinte, et durant tout l'été 1772 elle
souffrit de son état, pleine de honte à la
pensée qu'en des temps de pareille
misère elle allait avoir un enfant. Peu
40 s'en fallut qu'elle ne me fit partager ses
propres sentiments. En septembre éclata
une violente épidémie de dysenterie. Elle
s'installa aussi à mon foyer, et frappa
d'abord mon fils premier-né. Dès l'instant
45 où il s'alita, il ne voulut plus rien avaler
de solide ni de liquide sauf l'eau de la
fontaine, et en huit jours c'était devenu
un cadavre. Dieu seul sait ce que j'ai
ressenti devant ce malheur: un si doux
50 enfant, que j'aimais comme mon âme, le
voir souffrir avec une patience d'agneau,
jour et nuit, car la douleur ne lui laissait
pas une minute de répit. — Dans l'heure
qui précéda sa mort, il m'attira de ses
55 menottes déjà froides tout près de son
visage, m'embrassa de sa bouche sans
vie, puis dans un faible gémissement il
balbutia: « Cher papa, c'est fini. Viens
vite me rejoindre. Je vais devenir un petit
60 ange dans le ciel. » Il lutta un moment

contre la mort, et rendit l'âme. Je crus que mon cœur allait se briser. La plainte amère que j'exhalai contre cette première intrusion de la camarade à mon foyer est
65 consignée dans mon journal. Mon petit garçon n'était pas encore dans la tombe, que le fléau foudroyant s'abattit sur l'aînée de mes petites filles avec plus de violence encore. [...] Ma petite fille à
70 peine morte, j'étais comme hébété par les veilles, les soucis et la douleur, lorsque je ressentis dans mon corps les premières atteintes du mal; en ces jours, j'eusse souhaité mille fois mourir et rejoindre là-
75 haut mes chers petits. Pourtant, sur les instances de ma femme, j'allai consulter le docteur Wirth. Il me prescrivit de la rhubarbe et je ne sais quoi d'autre. [...] Ma petite fille fut enterrée et, quelques
80 jours plus tard, mes trois derniers étaient eux aussi atteints de la même maladie que moi. Seule ma bonne épouse y avait jusqu'alors échappé. Comme elle

ne pouvait suffire seule à la tâche, sa
85 sœur célibataire vint l'aider. Ma femme me surpassa de beaucoup en courage et en fermeté.

[...] La désolation, la faim et la misère régnaient sur tout le pays. Chaque jour
90 on portait quelqu'un en terre, quelquefois trois, quatre, et jusqu'à onze à la fois. Je rendis grâce au Seigneur de m'avoir aidé et d'avoir pourvu à mes deux chers petits puisque je n'étais pas en état de le faire.
95 [...] Les chances de payer mes débiteurs s'amenuisaient de jour en jour. Mettre dans un sac ce que je tirais d'un autre, et me défendre de mon mieux aussi longtemps que possible, tel était
100 désormais le seul but vers lequel tendaient tous mes efforts.

BRÄKER Uli: *Le pauvre homme du Toggenbourg*, Ed. de l'Aire, 1978, pp. 193-200

Une mort attendue

Un médecin de Lavaux raconte:

Dans ma famille c'est bien simple, mon grand-père est mort en 17 [1917], il avait 76 ans. Il a annoncé sa mort, il souffrait
5 du cœur. Un jour il a dit à ma mère, qui était en vacances là-bas (moi j'étais tout gamin, j'avais 11 ans): "Fais-moi une bonne goutte de soupe parce que cet après-midi je vais mourir" et l'après-midi
10 il a fait venir le notaire et deux amis, parce qu'il voulait ajouter un codicille à son testament. Je l'ai encore chez moi. Il s'est mis au lit, il a éteint sa pipe, il a dit: "Au revoir mes amis. Je vais mourir",
15 il s'est endormi et il ne s'est pas réveillé. Ma grand-mère qui était une Ormonanche a été alitée dix ans. Elle a dit un jour: "Demain je serai morte à 11 heures". Et moi: "Écoute grand-maman, il
20 y a longtemps que tu m'as dit que tu voulais mourir, ça marche pas". J'avais 17 ans. Elle m'a dit: "Tu iras m'acheter 50 bouteilles d'Étoiles de Lavaux chez

Contesse, 20 douzaines de navettes
25 (petits pains ronds soupoudrés [sic!] de sucre) parce que quand je serai morte, tu avertiras la famille. J'ai beaucoup de parents dans les Ormonts, ils viendront de loin, il faut le repas du mort." Elle m'a dit: "Ta mère est tellement idiote, elle pleure tout de suite, on ne peut rien lui dire." Je suis parti commander la caisse de vin et j'ai acheté les petits pains, elle m'a donné l'argent, je lui ai apporté les
35 quittances, elle m'a dit encore: "Tu m'habilleras comme ça, tu feras venir la mère Bordon (c'était une dame qui faisait son ménage) qui m'habillera comme ci, un corsage" et elle m'a dit encore: "Tu
40 sais que j'ai un bijou (c'était des fils en argent avec des hirondelles dessus). Je ne veux pas que mes filles ramassent ça, tu me le mettras." Vous vous rendez compte de cette présence d'esprit. Eh bien, à 11 heures le lendemain matin elle
45 était morte, tout s'est passé comme elle

avait dit.

Mon père m'a annoncé sa mort, mon père est mort à 56 ans il n'était pas encore à la retraite. Il a annoncé sa mort, il était en pleine forme, il est mort en 36. [...] "Je vais mourir d'accident, je me sens tellement bien que je vais sûrement avoir un accident, mais je sais que je vais mourir." [...] Il avait mis ses affaires en ordre jusqu'au dernier paragraphe et quand il a été très gravement malade, il a pris sa retraite le 1er novembre 36. Le 2 il s'est mis au lit, le 9 il était mort. On m'a appelé à Genève, ça allait mal, je suis arrivé, j'ai constaté qu'on s'était un peu trompé dans le corps médical, mais enfin c'était trop tard. Il allait un peu

mieux au bout de trois jours, je lui ai dit: "Écoute, ça va mieux." Il m'a dit: "Appelle-moi mes amis (des amis instituteurs), je veux leur parler." Il leur a parlé, il s'est assoupi, tout à coup il s'est levé dans son lit, il m'a dit: "Adieu, c'est fini". Il se recoucha, c'était fini. Je connais des morts annoncées surtout par des gens de la campagne. "A telle date je ne serai plus de ce monde." Dans ma famille, il y a trois exemples, c'est une prémonition absolument comme les animaux, ils se sentent mourir.

Témoignage cité par HUGGER Paul: *Les Suisses. Modes de vie, traditions, mentalités*, Payot -Lausanne, vol 1, p. 197

Une mort entourée

Si par la bouche de ses catéchistes et de ses prédicateurs, l'Église romaine met l'accent, en temps ordinaire, sur les raisons qu'a le chrétien de trembler, elle s'efforce, au chevet des mourants, d'insister sur les raisons qu'il a d'espérer. Pour quitter ce monde dans la paix et l'espérance, il convient tout d'abord de rédiger son testament. C'est là, selon les auteurs spirituels, une des dispositions nécessaires pour bien mourir. La rédaction du testament s'inscrit directement dans la perspective toute chrétienne d'une bonne mort, dans la mesure où le but du testateur n'est pas tant de régler au mieux ses affaires temporelles, que de prévoir les conditions de sa sépulture, s'assurer par des legs appropriés les prières des vivants aussi longtemps que possible après sa mort et réparer autant qu'il le peut le mauvais usage qu'il a pu faire de ses biens pendant sa vie. [...] Ces legs et notamment les fondations de messes — annuels ou trentains — présentent non seulement un aspect financier, mais d'abord et surtout une signification religieuse. C'est pourquoi leur brutale diminution dans les actes testamentaires

de la seconde moitié du XVIII^e siècle témoigne non seulement de la laïcisation progressive de la société, mais aussi d'un affaiblissement certain du sentiment religieux.

Bien que les auteurs ecclésiastiques recommandent de faire son testament alors qu'on est encore en pleine santé, de très nombreux testateurs attendent d'être gravement malades pour faire venir le notaire. Il s'agit bien alors de dernières volontés et de préparation à la mort, et la visite du notaire est comme le prélude de celle du prêtre, curé ou vicaire de la paroisse, venant apporter les derniers sacrements. [...] La confession la communion, l'extrême-onction, tel est dans le diocèse d'Angers, l'ordre dans lequel le prêtre donne aux malades ces ultimes secours de la religion. [...] On peut ensuite lui lire quelques pages de la Passion du Christ, puis lui faire dire ou dire à sa place des actes de patience, de résignation, d'espérance. Enfin, lorsque les derniers moments approchent, prêtre et assistants récitent les prières des agonisants. Ainsi cette célébration du mystère de la mort tend constamment à aider le mourant à faire une « bonne

mort » en le fortifiant contre les ultimes
60 assauts du démon par les grâces
sacramentelles et en lui rappelant tous
les motifs qu'il a d'espérer en la
miséricorde de Dieu.

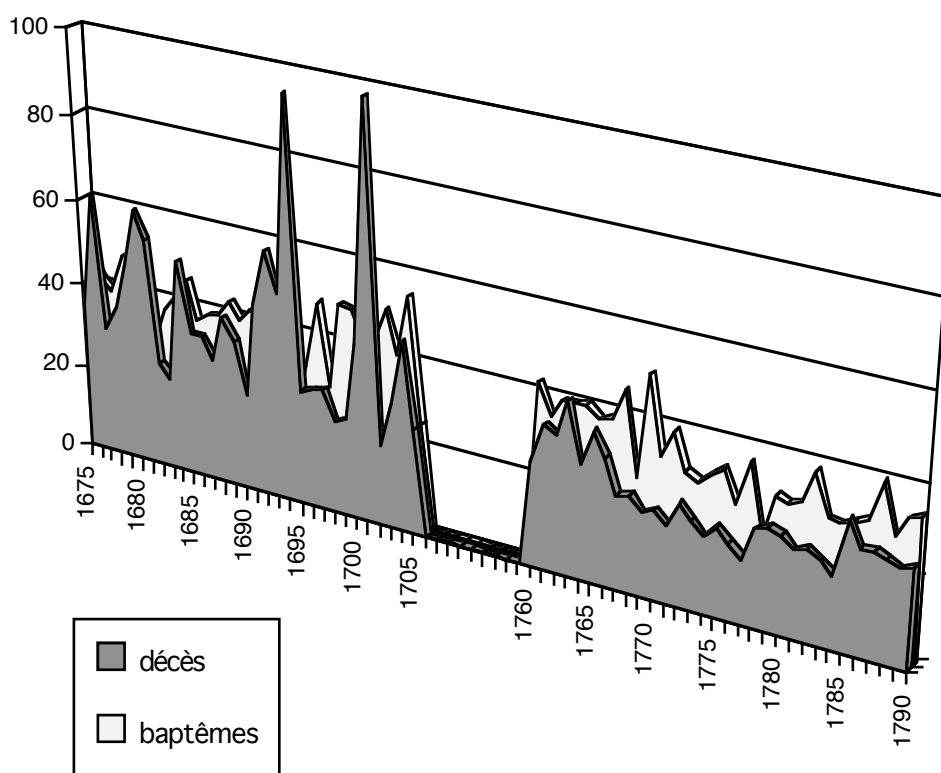
On comprend que le recours aux derniers
65 sacrements soit, de toutes les pratiques
religieuses, celle qui revête aux yeux des
populations le plus d'importance et de
signification, la seule peut-être qui soit
ressentie non comme un devoir, mais à la
70 fois comme une nécessité et une grâce.
Mourir sans le secours d'un prêtre
apparaît comme la pire déréliction.

[...] Dès que le malade a rendu le dernier
sourir, parents, amis et voisins
75 s'affairent. L'un d'eux court prévenir le
sacristain afin qu'il sonne le glas qui
annoncera à toute la paroisse la triste
nouvelle. Les autres pendant ce temps
allument des chandelles, arrêtent le
80 balancier de l'horloge, tournent les
miroirs, jettent l'eau des seaux et des

écuelles, attachent un crêpe ou un
morceau de drap noir aux ruches, s'il y en
a dans le jardin de la maison; quand la
85 mort a frappé chez un meunier, ils
dépouillent le moulin de ses toiles et
disposent les ailes en croix. Puis, une
femme procède à la toilette du mort, se
contentant le plus souvent de l'habiller
90 d'une chemise et d'un bonnet propres.
Commence ensuite la veillée funèbre:
tous les voisins y sont invités et un prêtre
peut, contre rétribution, se joindre aux
« veilleux ». Le soir même ou le
95 lendemain matin, le défunt est enseveli
dans un linceul, puis mis en bière. A vrai
dire, le cercueil personnel est encore loin
d'être généralisé aux XVIIe et XVIIIe
siècles.

LEBRUN François: *Les hommes et la mort
en Anjou, aux XVIIe et XVIIIe siècles*,
Flammarion (science), 1975, pp. 329-337

Une mort qui s'éloigne



Sépultures et baptêmes à Auneuil (près de Beauvais, nord de Paris), vers 1700 et vers 1800.

Source: VOVELLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, p. 184 (pour la série complète, cf. GOUBERT Pierre: *100'000 Provinciaux...*)

Constitution du costume de deuil en Suède (18e au 20e siècle)

En général, le costume de deuil n'était pas composé de pièces qui lui soient propres. Trois techniques étaient couramment utilisées pour le constituer :

- 5 a) On portait le costume de tous les jours, c'est-à-dire un vêtement de travail, mais d'une manière particulière : on le portait usé, ou même déchiré, à Tjorn et à Frillesas. On pouvait aussi le porter
- 10 retourné, tel un fichu qui à Bjursas était plus sombre à l'envers qu'à l'endroit, ou encore ôter les boucles en argent du chapeau et des souliers, comme à Mockfjard; à Unnaryd, ces boucles

- 15 n'étaient pas enlevées mais seulement recouvertes de papier blanc. Parfois, mais rarement, on portait une pièce qui, tout en étant proche d'une pièce du costume ordinaire, en différait quelque
- 20 peu : dans le Södermanland, on utilisait un fichu ressemblant à celui que l'on mettait ordinairement, mais il était d'une couleur différente, et plus raide.

- 25 Cette technique, qui consiste à modifier le costume, pouvait être utilisée non seulement pour différencier le costume de deuil du vêtement ordinaire, mais aussi pour différencier entre eux les différents

degrés du deuil : à Orsa, les femmes
30 portaient un tablier noir en signe de
deuil, mais si le défunt était un proche
parent, on devait dissimuler les pompons
qui ornaient la ceinture, ainsi que les
ailes de la coiffe.

35 b) On employait des pièces qui pouvaient
être également portées en certaines
occasions solennelles. Dans le Jämtland,
la pièce de tissu portée sous la coiffe et
utilisée pour le deuil était ainsi portée
40 lors des jours de pénitence par toute la
population. A Ingelstad, un fichu blanc
était porté pour le deuil, mais aussi pour
aller à l'église et en revenir, pour partir
en voyage, et enfin par le parrain et la
45 marraine lors d'un baptême. A Lit, un
fichu noir était porté pour le deuil, les
jours de carême, les rogations, la
communion. Mais ceci seulement aux
saisons autres que l'été : en été, on ne
50 l'utilisait que pour le deuil et les jours de
carême. Le costume de deuil pouvait
aussi être un vêtement utilisé plus
fréquemment, comme celui que l'on
mettait dans l'Österbotten chaque
55 dimanche pour aller à l'église.

Tous ces exemples correspondent au cas
où un costume a plusieurs utilisations au
sein d'une même communauté. [...]

60 c) On employait des pièces qui tout en
étant très proches de pièces portées en
d'autres grandes occasions, en différaient
sur certains points (matériau, couleur,
ornementation ou manière de les porter).
A Ovansjö, une pièce portée sous la coiffe
65 était utilisée pour tous les temps forts de
la vie sociale; mais pour les funérailles,
on la cousait dans un matériau
particulier. A Appelbo, une jupe noire
avec un bord rouge était portée à la place
70 d'une jupe comportant diverses couleurs.
A Alfta, on portait pour le grand deuil un
foulard de soie bleue, caractéristique de
la communion et d'autres fêtes, mais en
le dissimulant sous la veste.

75 [...] A Österaker, on reconnaissait trois
degrés de deuil, auxquels correspondait
le port de trois costumes différents. Mais
à Pâques, à Noël et lors des jours de
pénitence, la signification de deux de ces
80 trois costumes se trouvait modifiée. A
Pâques et à Noël, toute la population

portait le costume de petit deuil
ordinairement réservé aux proches
parents. Pendant les jours de pénitence,
85 toutes les personnes endeuillées, quel
que soit leur degré de parenté avec le
défunt, portaient le costume de grand
deuil.

[...] A Runo, il existait ainsi un costume
90 spécial pour rentrer les foin quand on
était en grand deuil : jupe noire, veste
sans col ni broderies; le tablier blanc, une
pièce du vêtement de travail, était
normalement supprimé dans le costume
95 de deuil, mais on le mettait pour
transporter le foin. A Rattvik et Leksand,
le costume de deuil d'une femme mariée
était différent de celui d'une célibataire,
dont la coiffe n'avait pas de dentelle. A
100 Alfta, les femmes portaient un foulard
propre aux jours de fête, qu'elles
dissimulaient si elles étaient en grand
deuil. [...]

Conclusion

105 Le rôle du costume comme manifestation
visible du deuil est fondamental. C'est à
travers lui qu'apparaissent les degrés du
deuil, et l'existence de divisions à
l'intérieur de la parentèle : au point, nous
110 l'avons vu, d'être utilisé pour nommer le
deuil lui-même et ses différents degrés.
Cette importance prise par le costume de
deuil dans la société paysanne suédoise
ne semble pas pouvoir être mise en
115 relation avec les autres manifestations
sociales qui accompagnent la mort, mais
bien davantage avec l'ensemble des faits
vestimentaires dans cette société. Le fait
que le costume de deuil dérive de
120 costumes portés quotidiennement ou lors
des fêtes, qu'il soit fréquemment destiné
à d'autres usages, et qu'enfin il lui arrive
souvent d'être simultanément
l'expression d'autres signifiés sociaux,
125 montre qu'il est intimement lié aux
autres costumes portés dans la même
communauté. L'utilisation du costume
pour manifester le deuil était d'ailleurs
beaucoup moins développée autrefois
130 [...]; si le costume de deuil a pris de
l'importance avec le temps, c'est en
liaison avec le développement général des
modes locales, qui a lui-même entraîné

un foisonnement du signe vestimentaire.

DELAPORTE Yves : Le deuil dans les costumes populaires suédois, in GUIART

Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*, le Sycomore, 1979, pp. 30-32

Une mort chrétienne

Pascal

Il est sans doute que Sénèque et Socrate n'ont rien de persuasif en cette occasion. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier: ils ont
5 tous pris la mort comme naturelle à l'homme; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si futiles, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est
10 faible, puisque les hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puériles.

Il n'en est pas de même de Jésus-Christ: il n'en est pas ainsi des livres
15 canoniques. La vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit
20 nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime,
25 nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie, et
30 la vie des Chrétiens, est un sacrifice perpétuel qui ne peut être achevé que par la mort; nous savons que Jésus-Christ, entrant au monde, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une
35 véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, et sa présence dans l'Eucharistie, sa séance éternelle à la dextre n'est qu'un seul et unique

40 sacrifice: nous savons que ce qui est arrivé en Jésus-Christ doit arriver en tous ses membres.

[...] Considérons donc la mort en Jésus-Christ, et non pas sans Jésus-Christ.
45 Sans Jésus-Christ elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre: elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en Jésus-Christ, jusqu'à la
50 mort; et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et que comme Dieu et comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de
55 sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être le modèle de toutes les conditions.

[...] Ne nous affligeons donc pas comme les Païens qui n'ont point d'espérance.
60 Nous n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort. Nous l'avions perdu pour ainsi dire dès qu'il entra dans l'Eglise par le baptême. Dès lors il était à Dieu. Sa vie était vouée à Dieu: ses
65 actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans sa mort il s'est entièrement détaché des péchés; et c'est en ce moment qu'il a été reçu de Dieu, et que son sacrifice a reçu son accomplissement et
70 son couronnement. Il a donc fait ce qu'il avait voué: il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donnée à faire: il a accompli la seule chose pour laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et
75 sa volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments

de la nature corrompue et déçue qui n'a
80 que les fausses images, et qui trouble
par ses illusions la sainteté des
sentiments que la vérité et l'Évangile
nous doit donner.

Ne considérons donc plus la mort comme
85 des Païens mais comme des Chrétiens,
c'est à dire avec l'espérance comme saint
Paul l'ordonne [I Thess. IV, 12], puisque
c'est le privilège spécial des Chrétiens. Ne
considérons plus un corps comme une
90 charogne infecte, car la nature trompeuse
se le figure de la sorte; mais comme le
temple inviolable et éternel du Saint-
Esprit comme la foi l'apprend. Car nous
savons que les corps des saints sont
95 habités par le Saint-Esprit jusqu'à la
résurrection, qui se fera par la vertu de
cet Esprit qui réside en eux pour cet effet.
C'est le sentiment des Pères. C'est pour
cette raison que nous honorons les
100 reliques des morts.

[...] L'horreur de la mort était naturelle à
Adam innocent, parce que sa vie étant
très agréable à Dieu, elle devait être
agréable à l'homme: et la mort était
105 horrible, lorsqu'elle finissait une vie
conforme à la volonté de Dieu. Depuis,
l'homme ayant péché, sa vie est devenue
corrompue, son corps et son âme ennemis
l'un de l'autre, et tous deux de Dieu.
110 Cet horrible changement ayant infecté
une si sainte vie, l'amour de la vie est
néanmoins demeuré: et l'horreur de la
mort étant restée pareille, ce qui était
juste en Adam est injuste et criminel en
115 nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et
la cause de sa défectuosité.

Lettre de Pascal du 17.10.1651 à sa soeur
après le décès de leur père (24.9.1651) in
PASCAL : *Oeuvres complètes*, Gallimard (La
Pléiade), 1954, pp. 492-497

Le discours des clercs sur la mort

"Quotidie morior"

Par une sage prévoyance, prévenez la
mort, de peur qu'elle ne vous surprenne:
mourez par avance à vous-mêmes,
mourez au monde, mourez à toutes les
5 créatures, mettez-vous en état de pouvoir
dire comme St-Paul *quotidie morior*: je
meurs tous les jours. L'art de mourir
saintement est si important, que pour y
réussir une fois, il faut l'apprendre toute
10 la vie, parce que les fautes que l'on y
commet sont sans ressource. [NOUET,
1684]

La pensée de la mort et de la vanité de
toutes les choses de la terre, qui avaient
15 été la cause de sa conversion, luy
demeura tellement gravée dans l'esprit,

Bossuet: "Je ne suis rien"

Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que
mille ans, puisqu'un seul moment les
efface? Multipliez vos jours comme les
cerfs, que la Fable ou l'Histoire de la
5 nature fait vivre durant tant de siècles;
durez autant que ces grands chênes sous

qu'il avait coutume de dire, qu'on doit se
mettre vingt-quatre fois par jour en état
de mourir, par un généreux mépris du
20 monde, et qu'on n'est jamais plus
heureux que lorsqu'on peut dire avec St-
Paul: Je meurs tous les jours.

Pouvez-vous dire la même chose? C'est
l'état dans lequel il faut absolument que
25 vous vous mettiez si vous voulez bien
mourir.

Pensez-y bien. [Manuel populaire, 1737]

Textes cités par VOVELLE Michel: *Mourir
autrefois; attitudes collectives devant la mort
aux XVIIe et XVIIIe siècles*,
Gallimard/Julliard (Archives), 1974, p. 58

lesquels nos ancêtres se sont reposés et
qui donneront encore de l'ombre à notre
postérité; entassez dans cet espace qui
10 paraît immense, honneurs, richesses,
plaisirs: que vous profitera cet amas,
puisque le dernier souffle de la mort, tout

faible, tout languissant, abattra tout
 d'un coup cette vaine pompe avec la
 15 même facilité qu'un château de cartes,
 vain amusement des enfants? Que vous
 servira d'avoir tant écrit dans ce livre,
 d'en avoir rempli toutes les pages de
 beaux caractères, puisqu'enfin une seule
 20 rature doit tout effacer? [...] O Dieu!
 encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si
 je jette la vue devant moi, quel espace
 infini où je ne vis pas! si je la retourne en
 arrière, quelle suite effroyable où je ne
 25 suis plus! et que j'occupe peu de place
 dans ce(t) abîme immense du temps! Je

ne suis rien: un si petit intervalle n'est
 pas capable de me distinguer du néant;
 on ne m'a envoyé que pour faire nombre;
 30 encore n'avait-on que faire de moi, et la
 pièce n'en aurait pas été moins jouée,
 quand je serais demeuré derrière le
 théâtre.

Sermon sur la mort de BOSSUET (prononcé
 au Carême du Louvre de 1662) cité par
 VOVELLE Michel: *Mourir autrefois;
 attitudes collectives devant la mort aux XVIIe
 et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard
 (Archives), 1974, p. 63

Le Père Bridaine: "Les vers nous attendent..."

Enfin, mes frères, éludez tant qu'il vous
 plaira l'affligeante pensée de la mort, la
 divine justice a tellement ordonné et
 disposé toutes choses ici-bas, qu'il n'est
 5 rien qui ne vous l'annonce, pour ainsi
 dire, cent fois le jour, et qui ne vous forme
 et ne vous exerce à tout moment à
 mourir. Tous les jours ne jouissez-vous
 pas des biens, des honneurs, des plaisirs
 10 de la vie, que la mort doit bientôt vous
 ravir? Eh! que dis-je? tout cela n'a-t-il pas
 déjà commencé de vous quitter, de se
 séparer de vous? Car à combien de choses
 ne pouvez-vous pas dire que vous êtes
 15 déjà morts et que vous mourrez sans
 cesse? Ne marchez-vous pas sur la terre
 où vous devez être réduits en poudre?
 Tous les jours ne logez-vous pas dans ces
 mêmes maisons que vos pères ont bâties,
 20 et d'où la mort doit dans peu de temps
 vous arracher comme elle les en a
 arrachés eux-mêmes? Ne dormez-vous
 pas dans le lit où vous devez expirer? Ne
 couchez-vous pas dans les draps où vous
 25 devez être ensevelis? N'entendez-vous

pas le son effrayant de ces cloches qui
 doivent avertir toute la ville de votre
 trépas? Ne passez-vous pas devant ces
 tristes et lugubres cimetières où la
 30 corruption et les vers nous y attendent
 comme leurs plus chères compagnes?
 Enfin, tous les jours, ne venez-vous pas
 dans cette église où vous devez être
 portés un jour dans un cercueil? Vous-
 35 même, n'y occupez-vous pas, à l'heure
 même où je vous parle, des places que
 d'autres occuperont bientôt au lieu de
 vous, pendant que la mort me forcera
 moi-même de céder la mienne au
 40 Prédicateur qui sera chargé de les
 instruire? Alors nouveau Prélat, nouveau
 Chapitre, nouveaux magistrats, nouveau
 peuple. Oui, dans un peu de temps.

Sermon (première moitié du XVIIIe s.) cité
 par VOVELLE Michel: *Mourir autrefois;
 attitudes collectives devant la mort aux XVIIe
 et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard
 (Archives), 1974, p. 64

L'obsession de la mort

La mort baroque

Mortel, pense quel est dessous la
 couverture

D'un charnier mortuaire un cors mangé
 de vers,

5 Descharné, desnervé, où les os
descouverts,
Depoulpez, desnouez, delaissent leur
jointure

Icy l'une des mains tombe de pourriture,
10 Les yeux d'autre costé destournez à
l'envers
Se distillent en glaire, et les muscles
divers
Servent aux vers goulus d'ordinaire
15 pasture;

Mme de Sévigné

Vous me demandez, ma chère enfant, si
j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue
que j'y trouve des chagrins cuisants: mais
je suis encore plus dégoûtée de la mort: je
5 me trouve si malheureuse d'avoir à finir
tout ceci par elle que si je pouvois
retourner en arrière, je ne demanderois
pas mieux. Je me trouve dans un
engagement qui m'embarrasse: je suis
10 embarquée dans la vie sans mon
consentement; il faut que j'en sorte, cela
m'assomme, et comment en sortirai-je?
par où? par quelle porte? quand sera-ce?
quelle disposition? souffrirai-je mille et
15 mille douleurs, qui me feront mourir
désespérée? Aurai-je un transport au
cerveau? mourrai-je d'un accident?
comment serai-je avec Dieu? Qu'aurai-je
à lui présenter? La crainte, la nécessité
20 feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je
aucun autre sentiment que celui de la
peur? que puis-je espérer? suis-je digne
du paradis? suis-je digne de l'enfer?

Le ventre deschiré cornant de puanteur
Infecte l'air voisin de mauvaise senteur,
Et le né my-rongé difforme le visage [...]

Extrait de CHASSIGNET Jean-Baptiste: *Le
mespris de la vie et consolation contre la
mort* (1594) cité par VOVELLE Michel:
*Mourir autrefois; attitudes collectives devant
la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*,
Gallimard/Julliard (Archives), 1974, p. 15

Quelle alternative! quel embarras! Il
25 n'est si fou que de mettre son salut dans
l'incertitude, mais rien n'est si naturel, et
la sottise que je mène est la chose du
monde la plus aisée à comprendre. Je
m'abîme dans ces pensées, et je trouve la
30 mort si terrible, que je hais plus la vie
parce qu'elle m'y mène, que par les
épines qui s'y rencontrent. Vous me direz
que je veux vivre éternellement. Point du
tout, mais si on m'avoit demandé mon
35 avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les
bras de ma nourrice: cela m'auroit ôté
bien des ennuis, et m'auroit donné ce ciel
bien sûrement et bien aisément.

Lettre de Mme de Sévigné à sa fille, Mme
de Grignan, 16 mars 1672, citée par
VOVELLE Michel: *Mourir autrefois;
attitudes collectives devant la mort aux XVIIe
et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard
(Archives), 1974, pp. 41-42

La mort au XVIIIe s.

Oublier les morts

Au sortir du dîner ordinaire, c'est-à-dire
un peu après deux heures, et vingt-six
heures après la mort de Monsieur,
monseigneur le duc de Bourgogne

5 demanda au duc de Montfort s'il voulait
jouer au brelan. «Au brelan! s'écria
Montfort dans un étonnement extrême,
vous n'y songez donc pas, monsieur:

Monsieur est encore tout chaud. —
 10 Pardonnez-moi, répondit le prince, j'y
 songe fort bien, mais le roi ne veut pas
 qu'on s'ennuie à Marly, m'a ordonné de
 faire jouer tout le monde; et de peur que
 personne ne l'osât faire le premier, d'en
 15 donner moi l'exemple. De sorte qu'ils se
 mirent à faire un brelan, et que le salon

Rousseau: la mort de Julie

Après avoir épanché son cœur sur ses
 enfants; après les avoir pris chacun à
 part, sur tout Henriette qu'elle tint fort
 longtemps, et qu'on entendoit plaindre et
 5 sangloter recevant ses baisers, elle les
 appella tous trois, leur donna sa
 bénédiction, et leur dit en leur montrant
 Madame d'Orbe: allez mes enfants, allez
 vous jeter aux pieds de votre mere: voila
 10 celle que Dieu vous donne, il ne vous a
 rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se
 mettent à ses genoux, lui prennent les
 mains, l'appellent leur bonne maman,
 leur seconde mere.
 15 [...] Ce moment d'attendrissement passé,
 l'on se remit à causer autour du lit, et
 quoique la vivacité de Julie fut un peu
 éteinte avec le redoublement, on voyoit le
 même air de contentement sur son
 20 visage; elle parloit de tout avec une
 attention et un intérêt qui montraient un
 esprit très libre de soins; rien ne lui
 échappoit, elle étoit à la conversation
 comme si elle n'avoit eu autre chose à
 25 faire. Elle nous proposa de diner dans sa
 chambre, pour nous quitter le moins qu'il
 se pourroit; vous pouvez penser que cela
 ne fut pas refusé. [...] Enfin une
 maitresse de maison, attentive à faire
 30 ses honneurs, n'auroit pas en pleine
 santé pour des étrangers des soins plus
 marqués, plus obligeants, plus aimables
 que ceux que Julie mourante avoit pour
 sa famille.

Le discours philosophique

Affronter la mort

Trembler aux approches de la mort, c'est
 ressembler aux enfants qui ont peur des

fut bientôt rempli de tables de jeu.

Témoignage du duc de Saint-Simon
 (première moitié du XVIIIe s.) cité par
 VOVELLE Michel: *Mourir autrefois;
 attitudes collectives devant la mort aux XVIIe
 et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard
 (Archives), 1974, p. 160

35 [Réponse de Julie au pasteur: ...] "A
 quels tourmens Dieu pourroit-il
 condamner mon ame? Les réprouvés, dit-
 on, le haïssent! Il faudroit donc qu'il
 m'empêchât de l'aimer? Je ne crains pas
 40 d'augmenter leur nombre. O grand Etre!
 Etre éternel, suprême intelligence, source
 de vie et de félicité, créateur,
 conservateur, pere de l'homme et Roi de
 la nature, Dieu très puissant, très bon,
 45 dont je ne doutai jamais un moment, et
 sous les yeux duquel j'aimai toujours à
 vivre! Je le sais, je m'en réjouis, je vais
 paroître devant ton trône. Dans peu de
 jours mon ame libre de sa dépouille
 50 commencera de t'offrir plus dignement cet
 immortel hommage qui doit faire mon
 bonheur durant l'éternité. Je compte pour
 rien tout ce que je serai jusqu'à ce
 moment. Mon corps vit encore, mais ma
 55 vie morale est finie. Je suis au bout de
 ma carriere et déjà jugée sur le passé.
 Souffrir et mourir est tout ce qui me reste
 à faire; c'est l'affaire de la nature: Mais
 moi j'ai taché de vivre de maniere à
 60 n'avoir pas besoin de songer à la mort, et
 maintenant qu'elle approche, je la vois
 venir sans effroi. Qui s'endort dans le
 sein d'un pere n'est pas en souci du
 réveil. »

ROUSSEAU Jean-Jacques: *La Nouvelle
 Héloïse*, in *Oeuvres complètes*, NRF (La
 Pléiade), 1964, vol. 2, pp. 711-716

spectres et des esprits. Le pâle fantôme
 peut frapper à ma porte quand il voudra,

5 je n'en serai pas épouvanté. Le philosophe seul est brave où la plupart des braves ne le sont pas. (LA METTRIE, 1775)

Renonce à l'idée d'un autre monde, il n'y
10 en a point, mais ne renonce pas au plaisir d'être heureux et d'en faire en celui-ci. Voilà la seule façon que la nature t'offre de doubler ton existence ou de l'étendre. (SADE)

15 Il est certain, que nous ne sommes chacun de nous personnellement que de simples petites modifications d'être, et par conséquent nous ne sommes plus rien au moment que nous avons cessé
20 d'être. Nous retournerons tous, dans l'état où nous étions auparavant que de

Buffon

Toutes les causes de dépérissement que nous venons d'indiquer agissent continuellement sur notre être matériel et le conduisent peu à peu à sa dissolution;
5 la mort, ce changement d'état si marqué, si redouté, n'est donc dans la nature que la dernière nuance d'un état précédent; la succession nécessaire du dépérissement de notre corps amène ce degré, comme
10 tous les autres qui ont précédé; la vie commence à s'éteindre longtemps avant qu'elle s'éteigne entièrement, et dans le réel il y a peut-être plus loin de la caducité à la jeunesse, que de la
15 décrépitude à la mort, car on ne doit pas ici considérer la vie comme une chose absolue, mais comme une quantité susceptible d'augmentation et de diminution. Dans l'instant de la
20 formation du fœtus, cette vie corporelle n'est encore rien ou presque rien; peu à peu elle augmente, elle s'étend, elle acquiert de la consistance à mesure que le corps croît, se développe et se fortifie;
25 dès qu'il commence à dépérir, la quantité de vie diminue; enfin lorsqu'il se courbe, se dessèche, et s'affaisse, elle décroît, elle se resserre, elle se réduit à rien; nous commençons de vivre par degrés, et nous
30 finissons de mourir comme nous

naître ou auparavant que d'être, et comme il est sûr que pour lors nous ne pensions à rien, que nous ne sentions
25 rien et que nous n'imaginions rien, de même aussi il est sûr qu'après la mort nous ne penserons plus à rien, nous ne sentirons plus rien et nous n'imaginerons plus rien. [...] Je finirai donc ceci par le
30 rien, aussi ne suis-je guère plus que rien, et bientôt je ne serai rien. (Testament du Curé Meslier)

Textes cités par VOVELLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, pp. 166, 172, 173

commençons de vivre.

[...] La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons, nous la jugeons mal de loin. [...] Lorsque
35 l'âme vient s'unir à notre corps avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse? non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions, la désunion
40 doit s'en faire de même sans exciter aucun sentiment; quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? Quelle cause peut
45 produire cette douleur ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée, celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à
50 sa faiblesse; dans l'instant de la mort naturelle le corps est plus faible que jamais, il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

Texte cité par VOVELLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, p. 177

Les nouveaux regrets...

Quoique je sache que la mort est le terme fatal et nécessaire de tous les êtres, mon âme n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie, d'un
5 enfant propre à consoler ma vieillesse, d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. (D'HOLBACH)

Je n'ai pas su comment mon père supporta cette perte, mais je sais qu'il ne
10 s'en consola jamais. Il croyait la revoir en moi, sans pouvoir oublier que je la lui avais ôtée; jamais il ne m'embrassa que je ne sentisse à ses soupirs, à ses convulsives étreintes, qu'un regret amer
15 se mêlait à ses caresses; elles n'en étaient que plus tendres. Quand il me disait: « Jean-Jacques, parlons de ta

mère » je lui disais: « Hé bien! mon père, nous allons donc pleurer », et ce mot seul
20 lui tirait déjà des larmes. « Ah! disait-il en gémissant, rends-la-moi, console-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laissé dans mon âme. T'aimerais-tu ainsi si tu n'étais que mon fils? » Quarante ans
25 après l'avoir perdue, il est mort dans les bras d'une seconde femme, mais le nom de la première à la bouche, et son image au fond du cœur. (ROUSSEAU)

Textes cités par VOVILLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, pp. 166 et 196

... et les nouveaux comportements

Il y avait, aux Champs-Élysées, l'Allée des Veuves, allée sombre et solitaire, où il ne leur était permis de se promener qu'après dîner, pour prendre l'air et puis
5 rentrer chez elles. Mais l'on voit aujourd'hui des femmes en crêpes paraître à nos spectacles. D'autres font de leurs deuils un sujet de parures; elles donnent au deuil d'un mari l'air d'un
10 deuil de cour. Le défunt n'en obtient pas davantage: ce reste de décence n'est pas observé par des femmes qui, plus jalouses de leurs attraits que de respect pour l'honnêteté publique, bravent, après
15 le décès de leurs époux, des lois qu'elles ont méconnues pendant leur mariage. Cette conduite des femmes achève de leur faire perdre la considération dont elles jouissaient; le mariage, qui était une
20 règle, est à la veille de devenir une exception.

On a profané le deuil; cet emblème de la

douleur n'est plus qu'une mode, un faste, un changement d'habit, tel qu'on le
25 pratique lorsqu'on joue une comédie.

[...] Une marquise disait, ce matin, à sa femme de chambre: « Voilà un deuil qui, depuis quinze jours, m'ennuie bien; mais, dis-moi donc, Rosette, de qui suis-je en
30 deuil? » Et Rosette le lui apprit. Enfin, la bizarrerie se mêle à ces témoignages de la douleur, respectés chez toutes les autres nations de la terre. M. de Brunoy, ayant perdu sa mère, fit venir des
35 tonneaux d'encre et mit en deuil les jets d'eau de son parc, en la teignant de cette couleur lugubre.

Témoignage de Sébastien MERCIER cité par VOVILLE Michel: *Mourir autrefois; attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, pp. 198-99

Le nouveau discours des clercs

On exhorte beaucoup le commun des chrétiens à penser à la mort, à l'incertitude de son moment et à ses

suites; et l'on a raison, parce que c'est un
5 des moyens les plus efficaces pour les engager à bien vivre. Mais cette pratique,

si salulaire pour le reste des fidèles, n'est pas faite pour les âmes intérieures, qui ne doivent par elles-mêmes s'astreindre à aucune pratique, mais s'abandonner à l'esprit de Dieu. Or l'esprit de Dieu ne les porte pas à s'occuper de la pensée de la mort, mais il les porte à mourir sans cesse à elles-mêmes de la mort mystique; à purifier leurs sens, à renoncer à leur propre esprit, à leur propre volonté: à se perdre, à s'oublier elles-mêmes, pour ne vivre plus qu'en Dieu. Cette mort mystique est leur grand objet; elles y travaillent de leur côté, tandis que Dieu y travaille aussi du sien, et quand elles sont arrivées à cette bienheureuse mort,

la mort naturelle n'est plus pour elles qu'un passage de la vie présente au bonheur éternel...

Pour conclusion, l'âme intérieure n'a d'autre pratique à suivre par rapport à la mort, que de n'y point penser d'elle-même, et de s'abandonner absolument à Dieu, soit pour le genre de sa mort, soit pour le temps, soit pour les suites.

Texte de Jean Nicolas GROU de 1847 cité par VOVELLE Michel: *Mourir autrefois: attitudes collectives devant la mort aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Gallimard/Julliard (Archives), 1974, pp. 164-65

La mort romantique

Werther ou le suicide romantique

Charlotte, c'est un sentiment qui n'a point de pareil, et qui ne peut guère se comparer qu'au sentiment confus d'un songe, que de se dire: "Ce matin est le dernier!" Le dernier, Charlotte! Je n'ai aucune idée de ce mot: le dernier! Ne suis-je pas là dans toute ma force? Et demain, couché, étendu sans vie sous la terre! Mourir! Qu'est-ce que cela signifie? Vois-tu, nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu mourir plusieurs personnes; mais l'homme est si borné qu'il n'a aucune idée du commencement et de la fin de son existence. Actuellement encore à moi, à toi! A toi!

ma chère! Et un moment de plus... Séparés... Désunis... Peut-être pour toujours! Non, Charlotte, non... Comment puis-je être anéanti? Comment peux-tu être anéantie? Nous sommes, oui... S'anéantir! Qu'est-ce que cela signifie? C'est encore un mot, un son vide que mon coeur ne comprend pas... Mort, Charlotte! Enseveli dans un coin de la terre froide, si étroit, si obscur!

GOETHE: Les souffrances du jeune Werther, in *L'Histoire*, no 189, juin 1995, p. 28

Lamartine: un être vous manque...

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

10 Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
15 Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
20 Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

25 Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

LAMARTINE: *L'isolement*, extrait cité in LAGARDE André et MICHARD Laurent, *XIXe siècle*, Bordas, 1965, p. 95

¹ Poème écrit en août 1818, quelques mois après la mort d'Elvire, "la personne [que Lamartine] aimait le plus au monde." (Lagarde et Michard)

Philosophie et romantisme

L'existence individuelle n'est pas indispensable à la vie spirituelle car elle n'est qu'une apparence. Nous ignorons de quelle façon elle se renouvelle; nous ne
5 pouvons faire confiance qu'à notre imagination poétique sur ce point. Dans notre douleur, nous ne devons pas opposer nos sentiments religieux et notre coeur. Et lorsque votre heure dernière
10 s'approchera, ne vous laissez pas envahir

par l'amertume. N'y pensez pas comme à la mort, mais comme à l'accession à la vie la plus élevée. C'est, en réalité, ce à quoi nous aspirons tous, cette réunion au
15 sein du Non-Moi, que nous n'atteignons jamais dans cette vie.

SCHLEIERMACHER cité in CHORON Jacques: *La mort et la pensée occidentale*, Payot, 1969, p. 137

Autres approches...

La mort tzigane

En vocabulaire tzigane, la mort n'existe pas. Du moins pas comme concept. [...] Jusqu'au dernier soupir du moribond, on aura fait comme s'il était inconcevable
5 qu'il meure, aussi malade soit-il. Au dernier moment pourtant, les manouches le portent hors de sa roulotte et le couchent sur la terre. Soudain, il est mort. « Hi mulo! » Cris, hurlements,
10 lamentations des femmes... Les hommes s'assemblent silencieux autour du feu. Les enfants disparaissent, hébergés ailleurs. Dès ce moment, le grand tabou tzigane fait déjà force de loi: le nom du
15 défunt ne doit plus être prononcé, ni son souvenir évoqué... Si le Tzigane est mort à l'hôpital, la première démarche sera pour obtenir qu'aucune autopsie ne soit pratiquée: « Le corps d'un Tzigane doit
20 être couché dans la terre dans le même état que lorsqu'il était debout. »
L'enregistrement du décès, le permis d'inhumer et autres tâches administratives déjà rebutantes pour le
25 commun des mortels le seront d'autant plus pour eux, car il leur faut à chaque fois transgresser le tabou, en mentionnant la mémoire du disparu. Pendant trois jours et trois nuits, les
30 Tziganes veillent. Les hommes ne se rasant pas. Les femmes endeuillées ne doivent pas faire la cuisine. [...] Avant l'enterrement, les Tziganes s'empressent de brûler tous les effets personnels du
35 défunt: couvertures, papiers, lit, objets favoris. Ce que le feu ne détruit pas sera vendu à des « *gadjo* », des non Tziganes. Il ne doit rien rester dans la tribu qui puisse témoigner du passé du mort, ou
40 faire qu'on se souvienne de lui. Il est perdu, corps et biens, lui et les témoins

gênants qui risqueraient de cerner le vide laissé. Parfois, la bijouterie d'une femme est enfermée dans un sac
45 attache une petite gerbe de fleurs coupées, que l'on dépose dans le cercueil, avec elle. Les Roms avaient l'habitude de jeter des objets en or dans la fosse, coutume contre laquelle se sont élevés les
50 prêtres, jugeant sans doute qu'elle rappelait fâcheusement les rites païens.

Au cimetière, tandis que les manouches jouent du violon près de la tombe, les
55 femmes se livrent à des manifestations de chagrin violentes et passionnées. Manquer de pleurs passerait pour un signe de sorcellerie, aussi même les familles ennemies font-elles grand
60 étalage de leurs émotions.

[...] Pendant un an, la famille portera le deuil, qui consiste à supprimer la musique, la télévision et la radio. Mais ceci ne fait que témoigner de l'affection
65 que l'on portait au défunt de son vivant. Ce n'est pas en gage de souvenir. Car le tabou est formel: plus rien ne doit parler du mort! [...] En retirant son nom de la circulation, la société nomade gomme le
70 défunt de la mémoire sociale de la tribu. Il disparaît vraiment. La mort l'engloutit plus efficacement que des sables mouvants, ne laissant de lui aucune trace: ni objets, ni souvenir, ni nom... et
75 le tissu tzigane se reconstitue lisse, élastique, sans maille filée.

GEORGES Eliane (1982) citée par
VOVELLE Michel: *L'heure du grand passage, chronique de la mort*, Gallimard (découverte), 1993, pp. 146-147

Le judaïsme

La loi juive rappelle à la famille et à la communauté qui font face à la mort d'un des leurs qu'« on considère un mourant de la même façon qu'un vivant, à tous points de vue. »

[...] Il faut traiter le mourant comme on l'a toujours traité, comme une personne complète capable de diriger ses propres affaires et capable jusqu'à la mort d'entrer dans des relations humaines complètes. La tradition juive de ne jamais quitter le chevet des mourants a de plus une immense valeur non seulement pour le mourant, mais aussi pour ceux qui resteront endeuillés. Comme on doit se sentir impuissant et coupable en apprenant la mort d'un proche, surtout s'il n'y avait personne pour soulager la peur de l'inconnu et la souffrance de la séparation. Du fond de la culpabilité, toutes sortes de questions remontent à l'esprit: « A-t-on fait tout ce qui était possible? » « Pourquoi le médecin ou l'infirmière ne sont-ils pas arrivés plus vite? » « Y a-t-il quelque chose que j'aurais pu faire? » « A-t-il souffert? » « Pourquoi est-il resté seul? » Et ces questions recouvrent une autre série de questions: « Est-ce que je souffrirai? » « Est-ce que je serai seul? » « Y aura-t-il quelqu'un pour s'occuper de moi même si je ne me suis pas occupé de lui? » Le judaïsme protège ceux qui restent de cette culpabilité, car la communauté participe au soin des mourants, si bien qu'ils ne sont jamais laissés seuls. La communauté fournit l'assurance que tout ce qu'il fallait faire a été fait.

Dans la mesure même où je fais partie de la communauté, j'étais bel et bien là

quand il est mort et je n'ai donc rien à craindre.

La veille au chevet des mourants a un autre but. Quand la mort approche et que le cycle de la vie tire à sa fin, il se produit une crise de foi. On pousse le mourant à faire une confession personnelle comme rite de passage vers une autre phase de l'existence. Ce type de confession se produit tout au long de la vie juive, à chaque nouveau stade. Ainsi nous confessons-nous le jour des propitiations, alors qu'une année de vie se termine et qu'une autre commence. Ainsi traditionnellement, les époux se confessaient et jeûnaient le jour de leur mariage, sentant que ce jour marquait la fin d'une étape de leur vie et le commencement d'une autre. La confession sur le lit de mort marque la reconnaissance de la fin d'un cycle et du début d'un autre. Cet acte et la récitation de la *Shema* dans les derniers moments aident à affirmer la foi en Dieu au moment précis où elle est le plus éprouvée, et aident le mourant à se concentrer sur les rituels les plus familiers de sa vie au moment où il aborde l'expérience la plus mystérieuse et la plus insondable de celle-ci. C'est un réconfort pour lui comme pour ceux qui partagent sa veille.

S'il est sage d'observer ainsi réellement la mort, c'est qu'on ne peut plus ensuite en nier la réalité. Les psychiatres savent que ce sont les parents de ceux qui disparaissent ou meurent au combat et dont on ne retrouve pas les corps qui ont le plus de mal à se remettre de leur deuil et qui sont le plus vulnérables à la tentation de nier la réalité de la mort. Le

judaïsme ne permet pas à celui qui est dans le deuil de fuir la réalité de la mort et lui enjoint donc d'y assister, puis le conduit à travers tout un réseau de procédures d'enterrement et de deuil pour l'aider à assumer la mort. Il se trouve en harmonie avec la littérature psychiatrique où abondent les exemples des effets désastreux de la dénégaration de la mort et de la répression du deuil. Les sages talmudiques semblent avoir senti, il y a des siècles, la vérité qu'expriment aujourd'hui les psychiatres, à savoir que « la reconnaissance de la mort est nécessaire à la poursuite de la vie, et le deuil est un processus nécessaire à un fonctionnement psychologique normal. »

Quand la mort arrive, la loi juive exige qu'on fasse immédiatement des plans pour l'enterrement. Elle reste ainsi en accord avec l'ancienne croyance qu'il serait gravement irrespectueux et déshonorant de ne pas enterrer les morts. La planification des funérailles est une activité nécessaire pour l'*onen*, celui qui porte le deuil. Il réaffirme ainsi au début du processus de deuil son affection pour le mort par des actions qui servent en même temps à dépasser son désir d'identification et d'incorporation à l'être aimé perdu. Par ces actions, l'*onen* prend conscience qu'il n'est pas mort, ni immobile ni sans vie, comme il pourrait le désirer ou avoir l'impression de l'être, consciemment ou inconsciemment.

Durant la première période du deuil, le survivant éprouve le désir intense de faire tout ce qu'il peut pour le mort. La tradition juive répond à ce besoin en lui donnant la responsabilité de prendre toutes les dispositions pour les funérailles, plutôt que de lui éviter ou lui épargner ces tâches. Elle dispense même l'*onen* de l'obligation d'accomplir les actes religieux qui sont obligatoires tous les autres jours de sa vie, afin qu'il puisse se consacrer entièrement à ces préparatifs et dispositions des funérailles.

Des funérailles selon la *hallacha* rappellent que la mort est bien la mort. L'enterrement juif se distingue par son réalisme et sa simplicité.

[...] La religion prescrit un simple cercueil

sans ornement et des funérailles sans ostentation, ce qui évite à la famille des dépenses excessives pour des motifs irrationnels. De telles dépenses servent souvent à la famille à réprimer sa culpabilité au sujet de la façon dont le mort a été traité ou à se défendre contre sa colère à l'égard de l'être aimé qui les a abandonnés. Il faut vivre ces sentiments comme une étape normale du processus de deuil pour pouvoir plus tard se rappeler le défunt sans réaction de fuite ou de douleur. Il est extrêmement important que les membres de la famille résolvent leurs sentiments ambivalents envers le mort s'ils veulent éviter des dommages psychosomatiques ultérieurs. [...] Le geste de deuil juif le plus frappant est celui par lequel la personne en deuil déchire ses vêtements avant le service funèbre. C'est une occasion de soulagement psychologique. Ce geste de destruction contrôlé et sanctionné par la religion permet à la personne en deuil de ventiler sa colère et son angoisse accumulées.

La *kriyah*, le déchirement des vêtements, est un symbole visible et dramatique du déchirement intérieur que la personne en deuil vit dans sa relation avec le défunt. Même après la *shivah*, on ne raccommode pas complètement les vêtements pour que l'extérieur laisse voir la cicatrice de la blessure intérieure qui se guérit. Des rappels comme celui-là provoquent constamment des réactions de deuil alors même que la personne reprend lentement le rythme ordinaire de la vie.

[...] L'enterrement terminé, l'intérêt de la communauté se reporte sur le survivant et le deuil s'intensifie. « Le deuil est essentiellement un processus par lequel on désapprend à s'attendre à la présence du défunt. » En rentrant du cimetière, la personne en deuil trouve un « repas de récupération » qui l'attend. Ce repas a plusieurs buts. C'est d'abord un signe de solidarité communautaire par lequel les autres assurent au survivant qu'il n'est pas seul et qu'ils sont là pour le soutenir maintenant qu'il a perdu qui était son soutien dans la vie. Et puis c'est une réaffirmation de la vie, qui force le

survivant à reconnaître que sa vie à lui
190 continue, même s'il peut avoir pour
l'instant l'impression qu'elle a fini avec la
perte de l'aimé. Ce premier repas
obligatoire est une expérience de
resocialisation et de désapprentissage.
195 Jusqu'ici, on permettait à la personne en
deuil de se retirer dans sa peine, sa
souffrance et son identification avec le
défunt, mais maintenant la communauté
revient le chercher pour le remettre sur le
200 chemin de la vie pleinement vécue.
[...] Le judaïsme distingue des niveaux et
des stades de deuil et divise l'année de
deuil en trois jours de deuil profond, sept

jours de deuil, trente jours de
205 réadaptation graduelle et onze mois de
souvenir et de guérison. Ainsi la personne
en deuil est tirée de son isolation [sic!]
temporaire et amenée à assumer de plus
en plus de responsabilités et de tâches
210 personnelles et communautaires, si bien
qu'à la fin de l'année, elle s'est réinsérée
dans la communauté et a accepté sa
perte, même si elle n'a pas oublié.

Témoignage cité in KUBLER-ROSS
Elisabeth: *La mort, dernière étape de la*
croissance, Ed. du Rocher, 1985, pp. 74-81

L'islam

Tout musulman établi dans la dépendance de son Dieu, s'abandonne à la mort avec la certitude qu'il ne s'agit pour lui que d'un seuil ouvrant sur la vie
5 véritable, une éternité de bien-être, acquise aux prix de ses mérites de croyant, confiant et soumis. Gagner une belle mort a toujours été le souci primordial du fidèle : celui qui tombe au
10 cours d'une *jihad* (guerre sainte) est assuré de cette apothéose, dont l'espérance sinon l'attente le libère de toute angoisse.

La seule chance pour une femme de
15 connaître une fin aussi heureuse est de mourir sur le seul champ de bataille qui lui est imparti : en couches.

Néanmoins la conscience de la mort elle-même, l'appréhension de ses inconnues :
20 formes, lieu, moment, sont porteurs d'inquiétudes. [...]

L'habitant du village ou du désert concilie aisément l'attitude du croyant soumis et de l'homme qui se sait
25 vulnérable. La maladie et son issue fatale ne sont possibles que si Dieu, suspendant sa *baraka* le laisse à découvert, privé de l'égide invisible dont l'influx bienfaisant le recouvre. Alors le
30 "mal" introduit par les mauvais esprits, le mauvais œil, ou tout autre maléfice, s'installe avec plus ou moins de gravité. Il faudra pour le vaincre le localiser par telle ou telle pratique divinatoire et
35 l'expulser par une thérapeutique appropriée, conjuguant rituel conjuratoire, prière, pharmacopée, etc.. Mais l'homme ne saurait toujours triompher : inévitablement la mort
40 survient.

Certains points du rituel funéraire

varient sensiblement de la corne orientale de l'Arabie au désert atlantique, mais l'essentiel en est régi
45 strictement par la loi coranique.

Au moment de l'agonie, le mourant sera orienté, s'il est nécessaire, vers la *qibla* (direction de la Mecque). Le plus souvent les croyants s'endorment en respectant la
50 direction sainte, afin d'être prêts en cas de mort subite. La profession de foi : "Il n'y a de Divinité qu'Allah" ("Mohamed est le prophète d'Allah"), lui sera dictée, et il la prononcera l'index levé en témoin,
55 à moins que trop affaibli pour parler, il ne soit remplacé dans cette affirmation par un des proches. Ce geste est non seulement un signe de reconnaissance et d'alliance entre la créature et son Dieu,
60 mais aussi une manifestation valable pour le milieu social.

Le lavage du mort doit lui restituer la pureté sans laquelle il ne peut aborder l'au-delà. Avant l'issue fatale, les parents
65 ont le souci de veiller autant que possible à éliminer toute cause de souillure, notamment au contact des femmes menstruées. Le lavage est superflu pour les morts en guerre sainte : leur qualité de soldats de Dieu constitue un viatique
70 suffisant.

Les modalités du lavage et de l'ensevelissement diffèrent d'une région à l'autre, mais partout l'on veille à suivre
75 les prescriptions élémentaires de pudeur, et les prohibitions de l'inceste face à la nudité du corps.

De même l'intervention du nombre impair dans la répétition des lavages, les
80 vêtements dont on couvre le mort avant de l'envelopper dans son linceul, sera partout respectée.

L'obturation des orifices naturels, en certaines régions du Maghreb
85 notamment, obéit à un protocole minutieux : plantes odoriférantes, épices, longuement pilées et amalgamées par les femmes, ont pour mission de sceller le corps pour que le mal ne puisse s'y
90 introduire, jusqu'au moment imprécis où, l'âme s'en étant exhalée, il ne sera qu'une écorce abandonnée.

A un mort célibataire ou vierge, le henné¹ du mariage est posé symboliquement,
95 pendant quelques minutes, puis lavé, afin de lui assurer en Paradis un mariage immédiat.

La toilette funéraire est faite sur un brancard ordinairement conservé dans
100 une annexe de la mosquée ou dans une *zawiya*² de même que tous les ustensiles nécessaires à l'ensevelissement et au transport du cadavre.

Tunique et turban (ou bandeau) sont les
105 pièces de base dont on revêt les morts des deux sexes, avant de les envelopper dans le linceul. Viennent s'y adjoindre selon les pays, un drapé, *uzra*, un pantalon, *serwal*, ou des sandales. La
110 cotonnade blanche, neuve, en est le matériau le plus courant. L'interdiction de tout nœud serré qui nuirait à la libération de l'âme, entraîne le plus souvent de lâches coutures en fibres
115 végétales ou en ruban de toile. Dans les zones sahariennes, des épines de palmier dont la pointe est fractionnée après pénétration, afin que le corps n'en soit pas blessé, maintiennent en place le
120 linceul sans l'assujettir exactement, afin que le mort, selon la prière constamment répétée lors de la cérémonie funèbre, puisse être "libéré". Il est recommandé en outre de pratiquer des onctions
125 d'aromates au moins sur les parties du corps ayant servi à la prosternation, cependant que certains puristes en soulignent toutes les articulations car dans chacune d'entre elles est censée
130 reposer une graine de résurrection.

Aucun enterrement ne peut être pratiqué entre le coucher du soleil et le matin suivant. La nuit appartient aux
135 puissances des ténèbres et l'on ne saurait risquer de provoquer l'agression

des *jiin*³ en ouvrant la terre si la mort survient avant le *Maghreb*⁴. Les rituels d'ensevelissement s'opèrent dans la plus grande hâte et mobilisent les bonnes
140 volontés nécessaires en un temps record : *imam* pour les prières, femmes pour la préparation des aromates et les chants funèbres, laveurs, couturiers du vêtement du mort, fossoyeur, porteurs.

145 Pour pallier toute éventualité, des pierres plates utilisées pour plafonner la fosse ou pour la consolider, selon la nature du sol, sont stockées à l'initiative d'hommes pieux qui ont ainsi la possibilité de
150 s'acquérir des mérites, du moins dans les zones où la tombe est plus ou moins construite. En effet, bien que la tradition coranique considère comme blâmable de construire des tombeaux, et de les
155 blanchir avec du plâtre ou de la chaux, en de nombreux points du monde arabe musulman, des sépultures parfois très élaborées s'écartent délibérément de la simplicité de la tombe bédouine.

160 Au moment de quitter sa demeure temporelle le cadavre emballé dans son linceul, placé sur une civière ou dans une natte-couffin, recouvert de tissus opaques pour que la silhouette du corps soit
165 gommée, à moins que l'on utilise une structure de bois, pourra être l'objet d'une véritable danse macabre. Les porteurs le feront avancer, reculer, avancer, reculer encore, comme si le mort
170 hésitait à quitter définitivement sa maison. C'est le moment où les proches pourront dans une limite décente exprimer leur chagrin par des lamentations que la tradition coranique
175 souhaite mesurées, de même qu'elle proscriit les larmes dont la coulée saumâtre risque de brûler le mort.

Les femmes restent au logis, en principe pendant trois jours, alors qu'il revient
180 aux hommes d'assurer le transport jusqu'à la tombe et l'ensevelissement. Dans l'espoir d'acquérir des mérites, nombreux sont les volontaires qui se proposent, malgré la crainte de la
185 contagion possible d'un esprit de mort aussi diffus qu'imprécis. L'imam, ou à défaut tout homme mieux instruit que d'autres, priera sur le corps avant qu'il

ne soit descendu dans la tombe, reposant
190 sur le côté droit, le “regard” éteint dirigé
vers la Mecque. La fosse sera comblée
d'abord par des pierres plates, puis de la
terre. La palme verte qui a servi à
adapter sa dimension à celle du cadavre,
195 sera abandonnée sur le tertre, ou plantée
près du témoin, et chacun rentrera chez
soi, par un chemin identique à celui suivi
à l'aller.

Les femmes auront le soin de purifier la
place du mort en raclant la terre sur
200 laquelle il reposait et en la dispersant,
soit dans l'étable, soit aux quatre points
cardinaux. Encens consumé, bougies
allumées, sel, rue [...] auront pour
205 fonction de rendre au lieu sa qualité
première, débarrassée de toute influence
morbide.

Pendant trois jours une lumière sera
entretenu, à la fois pour interdire sa
210 maison au mort, et en même temps pour
lui manifester l'encouragement du
souvenir.

La croyance populaire admet
généralement que pendant un laps de
215 temps difficile à déterminer, l'âme du
mort oscille entre le regret d'un habitat
terrestre et le désir de sa demeure
éternelle. Tout dans la conduite des
vivants doit lui faciliter le passage vers
220 l'infini, au prix même d'interdictions
brutales.

Dans les familles relativement aisées, la
pratique du repas mortuaire, dite *sadaqa*
de la tombe, est en grand honneur. On
225 l'explique par le fait qu'un repas
communiel, qui requiert la communauté
villageoise ou tribale, enlève de la bouche
du cadavre la terre qui aurait pu s'y
introduire malgré les précautions de
230 l'ensevelissement, et restitue au mort la
pureté sans laquelle il ne peut aborder
l'au-delà.

Pour des raisons diverses, le plus
souvent économiques chez les
235 sédentaires, de proximité chez les
nomades, ce repas ne peut parfois être
organisé, mais par contre en de
nombreux points du monde musulman,
on prépare du moins avec beaucoup de
240 soin la nourriture du mort, au soir de son
décès, et symboliquement, le plus proche

par le sang, appellera l'absent afin que,
où qu'il se trouve, il lui soit intimé la
connaissance du lieu où sa nourriture est
245 réservée.

C'est le plus souvent le troisième jour
après l'enterrement que les femmes
rendent visite à la tombe.

Elles se réunissent entre proches
250 (parenté et voisinage) et portent des
offrandes : pain, fruits secs, menue
monnaie... qui abandonnées sur place,
seront récupérées par les pauvres, ou les
enfants.

En témoignage de leur passage, dans les
régions sahariennes en particulier, elles
entassent au pied de la tombe quelques
cailloux, manifestation durable et
tangible de leur attachement au disparu.

260 Elles disposent près du témoin marquant
la tête, un récipient où pendant quelque
temps elles entretiendront la présence
d'eau pure, afin que dans sa recherche du
lieu qui lui est attribué pour l'éternité,
265 l'âme désorientée puisse venir se
désaltérer.

Au logis mortuaire, lamentations et
pleurs féminins sont tolérés environ une
semaine. On ne peut attendre de faibles
270 femmes la maîtrise de soi et la maturité
qui sont innées chez l'homme. Dans les
villes de l'Islam, certaines pleureuses de
profession sont conviées moyennant
finances à orchestrer le deuil du harem.

275 Il nous faut noter ici que toutes les morts
ne sont pas “bonnes”. La bonne mort est
celle qui achemine le vivant dans l'autre
monde, en accord avec Dieu, ou tout au
moins réconcilié avec lui. La seule vertu
280 du témoignage de la *sahada* confère le
“laissez-passer”. En sont privés — sans
que cela préjuge de l'issue du jugement
dernier — tous ceux qui frappés
subitement, n'ont pas eu le temps de se
285 ranger parmi les soumis : les accidentés,
les suicidés...

Toutefois la prière pourra être dite sur
les corps des victimes de mort soudaine
et même sur ceux qui se la sont donnée à
290 eux-mêmes, ou qui l'ont reçue en
sanction.

[...] Le deuil lui-même connaît toutes les
nuances, et ses astreintes, minimales
lorsqu'elles concernent la perte d'une

295 femme, peuvent mobiliser toutes les
rigueurs quand il s'agit de la disparition
de l'époux. [...]

Le deuil passé, la présence de la mort
dans la communauté restera discrète.
300 Les plus attachés au disparu, ceux dont
la peine demeure le plus longtemps vive,
honoreront la tombe de visites
mensuelles puis anniversaires.

Ces notes ne devraient pas faire oublier
305 que l'idée de la fin et du passage de
l'éternité ne s'attache pas seulement à
l'homme.

Tout au monde est mû par un souffle
subtil dont la perte signifie la mort :
310 sources qui tarissent, femelles stériles,
arbres qui ne fructifient plus, terres qui
se refusent à porter des récoltes, autant
de maux qui ne s'expliquent que par la
diffusion, la contagion d'un esprit de
315 mort.

Dans l'incertitude où l'homme se trouve,
de la nature, de l'étendue et du moment
du danger, toutes les conduites
euphorisantes sont bonnes : on aura
320 recours à la divination (plomb, alun,
géomancie) pour localiser le mal, puis les
prières seront adressées de manière
assez anarchique à toutes les puissances
reconnues, sans que le fidèle soit troublé
325 par des associations "contre nature", en
tout cas à contre-courant de l'orthodoxie.

L'eschatologie musulmane ne s'écarte
guère des sentiers battus par les
religions monothéistes : interrogation de
330 l'âme, pesée des bonnes et des
mauvaises actions et admission selon ses
mérites au jardin des délices ou en enfer.
La géhenne profonde est réservée aux
croyants ayant commis de grandes fautes
335 et qui sont morts sans avoir eu le temps
ou la chance de se repentir. Mais les
supplices infernaux ne sont pas éternels
et quand tous les coupables auront

accompli leur temps de relégation, la
340 géhenne cessera d'exister. Au fidèle
irréprochable est réservée l'apothéose :
toutes les merveilles dont un croyant
formé dans une religion née du désert
peut rêver : lui sont réservés : ombrages,
345 sources, fraîcheur, nourritures
délectables, boissons en abondance,
bonne compagnie.

Dans ce devenir en Paradis, l'on
découvrirait, s'il en était besoin, que
350 l'Islam est loin d'être une religion
égalitaire sur tous les plans.

S'il est formellement promis à l'homme
des épouses supérieures en nombre, en
beauté et en vertus à celles dont il
355 disposait, il n'y a aucune possibilité pour
la femme de compenser dans l'Éternité la
monotonie ou les malheurs de la
condition terrestre : "Les femmes au
Paradis sont spécialement affectées à
360 leurs époux, et ne veulent point en
changer. Pour l'homme, il se peut qu'il ait
de nombreuses épouses, mais la femme
n'y aura pas plusieurs époux".

CHAMPAULT Dominique : Le voyage
nocturne, notes sur la mort au Proche-
Orient et au Maghreb, in GUIART Jean :
*Les hommes et la mort. Rituels funéraires à
travers le monde*, le Sycomore, 1979, pp.
264-267, 270

¹ Poudre colorante jaune ou rouge servant à la
teinture des lèvres, des cheveux, des paupières et des
doigts.

² En Afrique du Nord, édifice à caractère
religieux [...] relié au souvenir d'un saint personnage
enterré là. (MIQUEL André : *L'Islam et sa civilisation*, A.
Colin, 1977, p. 550)

³ Esprit, démon.(ibid., p. 545)

⁴ L'Occident, par opposition au *Machrek*, l'Orient.

La mort en Afrique

De la mort au mythe

Si, en effet, la mort physique est un phénomène à peu près instantané, la mort sociale est un processus qui peut s'étaler sur une longue durée. On n'est pas complètement mort parce qu'on a cessé de respirer ou même parce qu'on est tombé en putréfaction. Encore faut-il que la société assume le décès et assure l'intégration du défunt parmi les morts socialement reconnus: c'est là l'objet d'un dernier rite de passage, celui des funérailles, souvent le plus coûteux de tous. Il sera d'autant plus élaboré que le défunt était de rang social plus élevé: les vivants puissants font les morts dangereux, difficiles à satisfaire. Ainsi les funérailles d'un enfant en bas âge auront lieu presque aussitôt après sa mort, et ne rassembleront guère que sa famille immédiate. Celles d'un notable, au contraire, nécessiteront des préparatifs très longs et la participation, outre son propre lignage, des lignages apparentés ou alliés, de tout le clan, voire de tout le peuple s'il s'agit d'un chef important. Malgré de considérables différences de détail, les rituels funéraires présentent un caractère commun quasi panafricain: ils constituent un moment de consommation sociale paroxystique, marqué, à l'extrême, par des sacrifices

humains. On enterre souvent avec le cadavre, ou on détruit sur sa tombe, des objets coûteux et rares, notamment des pagnes; on consomme et on distribue des quantités énormes de boissons et de nourritures de luxe, en particulier de viande provenant des animaux sacrifiés; on brûle, en quelques heures ou quelques jours, plus de poudre qu'il ne s'en dépense dans un raid militaire ou dans plusieurs expéditions de chasse. L'entourage du défunt, responsable de l'organisation de la fête, en sort généralement appauvri et endetté vis-à-vis des groupes alliés dont il a dû demander l'aide, à charge de réciprocité. Le rôle des funérailles paraît être essentiellement de mettre un terme à ce que les analystes nomment le travail de deuil, cela aussi bien au niveau des individus qu'à celui du groupe. Depuis le décès, par exemple, les veuves, les enfants, les frères, souvent les alliés du défunt sont soumis à tout un ensemble d'obligations vestimentaires, alimentaires et autres (les veuves sont souvent recluses) dont ils sont relevés par les funérailles. Si le mort était un chef, un prêtre, ou plus généralement un notable assumant une fonction sociale importante, le groupe dans son ensemble

peut être contraint à des manifestations de deuil analogues; en outre, il y a
65 souvent interrègne, vacance de la fonction assumée jusqu'à la clôture du deuil. Celle-ci consacre ainsi un retour à la normale, à l'ordinaire quotidien, après un délai qui a permis de régler les affaires
70 laissées pendantes au moment du décès ou suscitées par ce décès même. Les funérailles se présentent ainsi comme un apurement solennel des comptes familiaux et sociaux, dont le premier
75 bénéficiaire est le *de cuius* en personne. Jusque-là, en effet, il n'était pas un mort satisfait, ni même un mort complet. Les fantômes directement perceptibles par les vivants, et généralement mal
80 disposés à leur égard, sont presque toujours des morts qui n'ont pas bénéficié de funérailles satisfaisantes. Inversement, les ancêtres invisibles et bienveillants sont ceux qui ont, si j'ose
85 dire, été dûment achevés par les funérailles, qui apparaissent ici comme un rite propitiatoire. Là où elles existent, les cérémonies, périodiques ou occasionnelles, en l'honneur des ancêtres,
90 se présentent souvent comme un rappel,

sous une forme condensée, des rites de funérailles: les morts restent membres de la société, avec des obligations dont ces cérémonies sont la contrepartie.
95 L'accession au statut d'ancêtre termine le cycle biosocial de l'individu. Encore n'est-il pas ouvert à tous — on y accède, en somme, à l'ancienneté — et n'est-il pas, en un sens, éternel. Même, en effet, dans
100 les sociétés qui connaissent des généalogies profondes, celles-ci décollent de la réalité historique à mesure qu'on remonte dans le temps, s'usent, en quelque sorte, par la base. L'ancêtre
105 nouvellement promu sera, après quelques générations, oublié, ou confondu avec ses prédécesseurs devenus plus ou moins mythiques. Il arrive, certes, que son nom, et donc une part de sa
110 personnalité, soit attribué à un de ses descendants. Mais comme, dans ce cas, il avait généralement lui-même repris ce nom d'un de ses ascendants, la survie ainsi conférée est d'ordre lignager plus
115 qu'individuel.

ALEXANDRE Pierre: *Les Africains*, Lidis, 1981, pp. 108-109

Poème de Birago DIOP, Sénégal

Écoute plus souvent
Les choses que les êtres,
La voix du feu s'entend,
Entends la voix de l'eau.
5 Écoute dans le vent
Le buisson en sanglot:
C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
10 Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit,
Les morts ne sont pas sous la terre

Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit,
15 Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort,
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule
Les morts ne sont pas morts.

DIOP Birago (1969), in MÉRAND Patrick: *La vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine*, L'Harmattan, s. d. [1989], p. 207

La mort symbolique

Les *nquiti* [*nkita*, initié après sa résurrection symbolique] composent une secte des plus infâmes. Ils choisissent pour les lieux de leurs assemblées les
5 endroits les plus écartés, les vallons les plus profonds. Les infâmes ministres de cette secte vont la tête levée et ne prennent pas la peine de se cacher. On reconnaît leurs demeures, au grand
10 nombre de troncs d'arbres plantés en demi-cercle devant leurs maisons; les troncs travaillés grossièrement représentent leurs idoles, et sont peints avec aussi peu d'art, qu'ils sont taillés.
15 C'est devant ces simulacres infâmes, qu'ils font pendant la nuit leurs danses impudiques, qu'ils chantent leurs chansons abominables et qu'ils font des actions encore plus horribles. Mais tout
20 cela est enveloppé d'un secret aussi inviolable que les matières de la confession chez les catholiques. Il n'est permis à qui que ce soit de mettre le pied dans l'enceinte de ces lieux, à moins qu'il
25 ne soit initié à ces mystères, et même, afin qu'on lui porte plus de respect, ils ont donné à cet enclos le nom fastueux de « Muraille du roi de Congo¹ ».
Dès que le candidat paraît, accompagné
30 de ses parrains, on jette devant lui une corde préparée selon les rites magiques. On lui commande de passer et de repasser plusieurs fois sur cette corde enchantée. Il doit s'exécuter; aussitôt, et
35 par la vertu du chanvre qu'on lui a fait absorber, il tombe par terre sans connaissance. Les *nquiti* l'enlèvent et le portent dans la *chimpanasso* [*kimpasi*,

enclos des épreuves]. Quand il a repris
40 ses sens, ils le contraignent de promettre d'être, jusqu'à la mort, un fidèle disciple de leur secte.

Le père Jérôme de Montesarchio, s'étant une fois introduit secrètement dans une
45 de ces assemblées, pour en découvrir les usages et les mystères, y entendit des blasphèmes exécrables, proférés par ces ministres et par des apostats de notre Sainte Religion.

50 On appelle *ndundu* [albinos] ceux qui, étant nés d'un père noir, ne laissent pas d'être fort blancs, avec les cheveux blonds et crépus. Ces *ndundu* tiennent le second rang parmi les *nquiti*. Les ministres se
55 servent des cheveux de ces misérables pour leurs sortilèges.

Ceux qui naissent avec les pieds crochus et qu'on appelle pour cela *ndembola* [*ndembo*, autre nom de l'initiation dans
60 la province de Mpemba], tiennent un rang considérable parmi les *nquiti*, aussi bien que les pygmées ou nains, qu'on appelle *mbaka ou ngudi ambaka*.

Il y a un ministre, fameux enchanteur,
65 qui se vante de pouvoir ressusciter les morts. Il se fait appeler *nganga matombola* [*tombula*, faire monter, restaurer dans sa force, initier].

CAVAZZI, fin XVIIe s., trad. en français par le père LABAT au XVIIIe s., in BALANDIER, pp. 216-7

¹ Le terme *kongo* est l'un de ceux qui désignent l'initiation et le lieu où elle s'accomplit.

Le bouddhisme

La mort

La plus populaire des histoires bouddhistes, la Parabole du grain de moutarde, exprime de façon touchante cette doctrine de l'inévitabilité de la mort
5 de toutes les créatures vivantes. C'est l'histoire d'une femme qui pleurait inconsolablement la mort de son fils bien-aimé dont elle transportait le cadavre. Elle ne semblait pas savoir que la mort
10 est un événement terminal, au moins en cette vie. Dans l'espoir de trouver à la « maladie » de son fils un antidote qui le rendrait à lui-même, elle approche le Bouddha dont les pouvoirs de guérison
15 miraculeux sont renommés. Le Bouddha lui fournit un antidote, mais pas du genre qu'elle demandait. Il lui dit de passer de maison en maison pour trouver quelques grains de moutarde. Ces grains
20 de moutarde, dit-il, seront l'antidote à la maladie de son enfant (la mort). Mais

elle ne doit accepter son grain de moutarde que d'une maison où personne n'est jamais mort, ni père ni mère, ni
25 frère ni sœur, ni serviteur ni animal. Elle passe de maison en maison et découvre qu'il n'y a pas une seule maisonnée qui n'ait jamais vécu la mort d'un de ses membres. Elle en vient à découvrir la
30 vérité qui est la panacée contre la mort et la peine: que la mort est l'inévitable destin de toutes les créatures et qu'étant donné cette inévitabilité, elle n'a pas de raison de s'affliger. Soulagée des douleurs
35 du faux espoir et du deuil inutile, elle trouve la paix de l'esprit et se rend au terrain funéraire où elle soumet son fils aux flammes de la crémation.

KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 100-101

La réincarnation

A quoi sert le désir? A quoi sert la peur?

C'est considérer le non-existant. Ce ne

sont que des projections de mon esprit et, puisque ce dernier est lui-même illusoire
5 et non-existant depuis le commencement, de quel lieu extérieur peuvent-elles surgir de la sorte? Auparavant, je ne comprenais pas et je croyais que le non-existant existait, que le faux était vrai, et
10 que l'illusion était réelle. Voilà pourquoi j'ai erré si longtemps dans le *samsâra* [cycle des morts et des naissances]. Si je ne réalise pas que ce sont des illusions, je continuerai à errer longtemps encore et
15 tomberai certainement dans le marais boueux de la souffrance.
[... Ton désir de réincarnation] te poussera à entrer sur le chemin conduisant à la matrice. Tu connaîtras la
20 béatitude existant par elle-même dans la rencontre du sperme et de l'ovule. Dans cet état bienheureux, tu perdras conscience, l'embryon se développera, rond et oblong, jusqu'à ce que le corps
25 arrive à maturité et sorte de la matrice de la mère. Tu ouvriras les yeux et tu auras été transformé en petit chien.

Après avoir été un homme, te voilà maintenant un chien. Tu devras
30 supporter les misères de la niche, ou de la même façon celles de la porcherie, d'une fourmilière ou d'un trou de vers. Ou bien tu naîtras en jeune bœuf, en chèvre, en agneau ou de mille autres façons, et
35 cela sans retour. Tu endureras toutes sortes de souffrances, fruits d'un état de grande stupidité et d'ignorance. Faisant ainsi le tour des six mondes¹ de l'existence, celui des êtres de l'enfer, celui
40 des esprits affamés, et les autres, tu seras tourmenté par des souffrances sans limites.

Bardo Thödol, Traité des morts tibétain (texte lu aux morts) cité par BIANU Zeno: *Les religions et la mort*, Ed. Ramsay, 1981, pp. 60-63

¹ Mondes des dieux, des génies, des hommes, des fantômes, des animaux, des êtres de l'enfer.

Le sens de la mort, dialogue entre un maître zen et ses disciples

Q.—Ne pouvons-nous donner un sens à notre mort?
R.—La mort, c'est la fin. Quand on doit mourir, on meurt. C'est « ici et
5 maintenant » qui est important. Si quelqu'un me tient en joue, ma mort est ici et maintenant, sans peur. Lorsque l'on a un cancer, c'est la même chose. On peut se dire: « Je dois mourir ». Ce qui
10 est important, c'est de prendre la « décision » de mourir.
Q.—Est-ce que cette décision a un sens?
R.—Elle n'a pas de sens particulier. On doit mourir, c'est tout. Comment mourir?
15 Pourquoi mourir? Dans un combat au sabre, on ne se dit pas: « Je ne veux pas mourir! » et si je perds comment vais-je

faire? » Dans le combat, c'est le corps et l'esprit ensemble qui agissent et
20 acceptent la mort. Mourir uniquement par la pensée est impossible, il faut que le corps lui aussi prenne cette décision. Quand nous devons mourir, nous mourons, sans bouger, sans rien. Mais
25 lorsque le moment n'est pas arrivé, ce n'est pas la peine de mourir, il faut se sauver. C'est clair.
Q.—Est-ce seulement la « décision » du corps qui est valable, et pourquoi pas celle de la pensée?
30 R.—Même un grand Maître qui dit: « Je veux mourir maintenant! », tout au fond de lui-même n'a pas envie de mourir. Le Christ lui-même s'est révolté au moment

35 de sa mort. Il reste toujours une petite
pensée de refus dans le cerveau. Dans les
religions traditionnelles, il est question
d'un paradis ou d'une autre vie après la
mort. C'est là une méthode pour préparer
40 les gens à bien mourir. Sinon, ils vivent
dans la peur du moment où ils entreront
dans leur cercueil. Si, lorsqu'ici et
maintenant je dois mourir, mon corps
accepte la mort, ma conscience demeure
45 paisible. Ce corps est matière, ce n'est
pas le vrai Moi, la conscience non plus,
toujours changeante, n'est pas le vrai
Moi. Il nous faut comprendre que rien
n'est important. Si on comprend cela, ce
50 n'est même pas la peine de vouloir
abandonner l'Ego. Quel est l'Ego qui

comprend cela? Il existe, c'est Bouddha,
c'est Dieu, c'est la vérité la plus haute.

Q.—Comment est mort Bouddha?

55 R.—Bouddha est mort de maladie après
avoir mangé du sanglier. Et je pense qu'il
ne voulait pas mourir, parce que c'était
un homme. Quand il est mort, il était
paisible, sans angoisse. Quand on doit
60 mourir, on meurt, on retourne au cosmos.
Quand notre activité s'achève, que notre
vie est finie, vient le moment de la
décision « ici et maintenant, je dois
mourir ».

Texte cité par BIANU Zeno: *Les religions et
la mort*, Ed. Ramsay, 1981, pp. 266-67

Le nirvana

Il serait incorrect de penser que le
nirvana est le résultat naturel de
l'extinction du désir. Le nirvana n'est pas
le résultat de quoi que ce soit. S'il était
5 un résultat, il serait le produit d'une
cause. [...] Le nirvana n'est ni cause ni
effet. Il est au-delà des causes et des
effets. La vérité n'est ni un résultat, ni
un effet. Elle n'est pas produite comme
10 un état mental mystique, spirituel. [...] LA VÉRITÉ EST. LE NIRVANA EST. La
seule chose que vous puissiez faire est de
le voir, de le comprendre. Il y a un sentier
qui y conduit, mais le nirvana n'est pas
15 le résultat du sentier. Vous pouvez gravir
la montagne en suivant un sentier, mais
on ne peut pas dire que la montagne est
un résultat, un effet du sentier. Vous
pouvez voir une lumière, mais celle-ci
20 n'est pas un résultat de votre vision.
Beaucoup de personnes demandent: qu'y
a-t-il après le nirvana? Cette question ne

peut pas se poser, parce que le nirvana
est la vérité ultime. Puisqu'elle est
25 ultime, il ne peut rien y avoir après. S'il
existait quelque chose au-delà du
nirvana, ce serait alors la vérité ultime et
non le nirvana. En fait, un moine nommé
Radha avait posé, en d'autres mots, cette
30 question au Bouddha: "Dans quel but le
nirvana?" Cela suppose donc qu'il y a
autre chose après le nirvana puisqu'on
postule qu'il comporte un but, une fin. Le
Bouddha répondit donc: « O Radha, cette
35 question ne peut pas prendre sa limite
(c'est-à-dire cette question est hors de
propos). On mène la vie sainte ayant le
nirvana comme plongeon final, l'ayant
pour but, pour fin ultime ».

Texte de Walpola Rahula, moine sri-
lankais, cité par BIANU Zeno: *Les religions
et la mort*, Ed. Ramsay, 1981, p. 271

La mort selon Bouddha

Au cours même de sa prédication sur les chemins du Magadha, [Bouddha] présente avant tout la mort comme l'une des "conditions" dues à l'ignorance et au
5 désir : "Je mettrai fin à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Au monde enveloppé dans les ténèbres de l'ignorance, je donnerai le beau rayon de la meilleure science. Je le délivrerai de la
10 vieillesse, de la mort et de toute douleur". Ainsi, mort et naissance sont-elles, sur le même plan, deux épisodes se conditionnant l'un l'autre, marqués par la douleur, et inscrits dans la roue sans
15 fin des transmigrations, le *samsâra*. Tout ce qui naît, vieillit, meurt et renaît. Et la grande loi du bouddhisme est de sortir de cet engrenage, de nier aussi bien la naissance que la mort et la renaissance,
20 en un mot de s'évader du système de l'ignorance et de la douleur.

Il est clair que, d'une part, la mort n'est que le résultat de la soif de vivre et de l'imperfection qui engendrent les
25 renaissances, et que, d'autre part, il existe dans la pensée bouddhique une autre "mort", celle-là délivrance, extinction définitive des existences successives. "Retiré dans la solitude,
30 assis au pied du banyan¹, le Bouddha songeait : j'ai découvert une vérité profonde, difficile à percevoir. Elle emplit le cœur de paix, elle est sublime et surpasse toute pensée, mais elle est
35 obscure et le sage peut seul la saisir. Dans le tourbillon du monde s'agite l'humanité, dans le tourbillon du monde elle a son séjour et trouve son plaisir. Pour l'humanité, ce sera une chose
40 difficile à saisir que l'enchaînement des

causes et des effets, et ce sera une chose encore plus difficile à comprendre que l'entrée dans le repos de tous les
45 *samskhâra*², le détachement des choses de la terre, l'extinction de la passion, le *nirvâna*".

La mort, étape de la transmigration dans la condition ordinaire, doit être supprimée, éteinte par la pratique de la
50 Loi bouddhique, la connaissance des saintes vérités, la poursuite de l'"octuple chemin"³ de la perfection. La mort, qui déjà n'existait pas en tant que "fin", puisqu'elle était immédiatement suivie
55 d'une nouvelle existence déterminée par les actes bons ou mauvais, ne doit plus exister du tout, puisqu'aussi bien le *nirvâna* est l'extinction de tout le système, l'arrêt du mouvement de
60 l'"impermanence".

THIERRY Solange : *L'autre rive*, in GUIART Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*, le Sycomore, 1979, p. 233

¹ Figuier de l'Inde.

² Les agrégats, les formations (Solange Thierry, op. cit.). Il s'agit de l'ensemble "des constructions psychiques complexes de toutes sortes qui constituent les éléments du psychisme conscient et inconscient." (Encyclopaedia Universalis, t 3, p. 863)

³ Il s'agit d'un moyen pour se libérer de la "douleur" qu'occasionne la vie. Les huit points qui composent ce chemin sont : opinion correcte, intention correcte, parole correcte, activité corporelle correcte, moyens d'existence corrects, effort correct, attention correcte et concentration mentale correcte. (Encyclopaedia Universalis, t 3. p. 854)

Cérémonies funéraires au Bangladesh

“Tous les Marma¹ [...] sont bouddhistes, tous expliquent ou tentent de répondre aux questions qu'on leur pose sur la mort en l'expliquant comme une fraction de passage d'une existence à une autre : ces existences successives sont des étapes, l'étape ultime étant la délivrance, l'éternelle félicité”. Mais l'auteur ajoute un peu plus loin que ces mêmes Marma, pourtant assurés de renaître, “tentent de faire reculer l'issue fatale, essaient de dialoguer avec l'inconnu”, prennent des libertés avec la doctrine enseignée par les bonzes, car, “la crainte qu'ils éprouvent est à peine compensée par le détachement dû à leurs convictions bouddhiques”.

Une fois annoncé dans le village, le décès d'un habitant entraîne une série d'activités. On lave le corps à l'eau chaude. Le pot utilisé est neuf et ne servira qu'à cette occasion, puis il sera brisé. L'auteur note que la position du pot, et les gestes accomplis pour le faire chauffer sont à l'envers, par rapport aux mêmes gestes exécutés dans la vie quotidienne. [...] En outre, dans certains contes populaires, le monde des morts, fantômes ou revenants, est décrit comme un monde à l'envers, où les proportions mêmes sont perçues comme inversées par rapport au monde des vivants : ce qui est grand là est minuscule ici, et vice versa .

Le mort marma est veillé par un bonze qui récite les stances en pâli², il est habillé de vêtements neufs, tandis que les villageois s'affairent à construire une plate-forme de bambou, ou à préparer une simple natte s'il s'agit d'une femme. Près du corps posé dessus, dans une pièce de la maison, une petite table porte “la nourriture du mort”.

Pendant les quelque vingt-quatre heures d'exposition du cadavre, des hommes vont chercher dans la forêt les bambous nécessaires à la confection du cercueil, de son couvercle à étages, et des brancards de transport. Ils façonnent en outre, à l'aide de quelques lamelles, l'oiseau qui surmontera le cercueil, et qui “montrera son chemin à l'âme-papillon”.

Les préparatifs de cette “période intermédiaire”, [...] ne s'arrêtent pas là. En effet, il faut constituer le bûcher, le rite majeur étant la crémation. De forme rectangulaire, parallèle à la rivière, le tas de bois s'élève, composé de branches non écorcées et de bambous non fendus, contrairement à la pratique du feu domestique. Sa composition est différente selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Pendant ce temps, les femmes font cuire un repas pour le mort, riz et ragoûts bouillis et frits, “remués également dans le sens inverse du sens normal”. Construction, cuisine, récitation de textes, et aussi sons du gong et du tambour, jeux de cartes, ponctuent l'attente de la crémation. Il est clair que pendant cette attente, le mort est encore là : les femmes le nourrissent, lui proposent eau et chique de bétel, cigare et pipe.

Bientôt, tout ce qui a servi à cet entretien ultime du mort charnel sera détruit, au lieu même du bûcher.

Le cortège est plus ou moins solennel, plus ou moins orné d'oriflammes, de perches de bambou ornementées. Le mort a été placé dans son cercueil, avec quelques cigares et chiques de bétel, et après une joute oratoire qui oppose jeunes hommes et vieux du village pour

85 savoir qui des deux groupes portera la
dépouille au bûcher, le cercueil s'ébranle,
porté par les jeunes, précédé par un vieil
homme et par les bonzes.

La crémation est le temps fort du rituel.

90 Divers préparatifs se déroulent au pied
du bûcher, puis officiants et proches
introduisent les torches entre les
morceaux de bois tandis qu'un texte est
récité. Les membres de la famille

95 tiennent un fil de coton qui les relie au
mort, passant par-dessus un tube de
bambou rempli d'eau qui symbolise "la
Rivière". Quand les flammes s'élèvent,
que tout s'embrase et que le fil de coton

100 tenu par les vivants est brûlé, alors la
rupture est consommée : "Cet instant
précis marque le départ du mort".

Au retour, les assistants se lavent,
prennent des bains, et le lendemain, "les
105 proches retournent au lieu de crémation
pour ramasser les restes d'os calcinés et

les jeter dans la rivière....".

Enfin, sept jours plus tard, un repas est
offert par la famille du défunt à
110 l'ensemble des villageois réunis au
monastère. D'après L. Bernot, les Marma
ne considèrent pas ce repas comme une
fin de deuil ou une fête en l'honneur du
mort, mais seulement comme un acte de
115 remerciement pour l'aide apportée lors
des funérailles.

THIERRY Solange : *L'autre rive*, in
GUIART Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*, le
Sycomore, 1979, pp. 234-235

¹ Groupe ethnique situé entre le Bangladesh et la
Birmanie.

² Ancienne langue religieuse de l'Inde
méridionale et de Ceylan. (Petit Robert I)

Entre bouddhisme et taoïsme, la fête des morts au Japon

Au Japon, les morts sont, dit-on, bien
plus nombreux que les vivants. Car les
âmes défuntes ne partent pas pour un
monde lointain, mais résident juste au-

5 delà de la terre, du ciel ou de la mer, et
demeurant ainsi à proximité des vivants,
veillent sur leur descendance. Quatre fois
par an, chacune retournant dans son
village natal, elles se rassemblent afin de
10 recevoir les prières et les offrandes de
leur progéniture et leur apportent en
échange richesses, bonheur et longue vie.

La plus grande fête des morts est
célébrée à la pleine lune du septième
15 mois. [...]

*Les morts soulèvent les couvercles des
marmites*

Les vieux de la campagne affirment que
celui qui colle son oreille contre la terre,

20 une semaine ou deux avant la fête
entend les cris des morts qui soulèvent
les couvercles des marmites de supplices
infernau; le tapage qu'ils font en
cassant la porte de pierre qui clôt le
25 monde du bas et le vacarme effrayant de
leurs pas. Ce sont les morts dangereux,
les morts récents ou oubliés qui, en
avance sur tous les autres, se mettent en
route pour le village afin qu'on les
30 arrache au plus tôt à leur tragique destin
et qu'ils n'entravent pas non plus le
déroulement des réjouissances à venir.

On vénère plus particulièrement les « *mu-
en botoke* » — les « bouddhas sans lien »
35 (avec les vivants) — car, au Japon, tous
les morts sont appelés, non seulement à
devenir dieux, mais aussi à acquérir, un
jour ou l'autre, par leur force ou par celle
des prières et des offrandes, la sagesse

40 bouddhique. [...] Afin de faciliter la venue
des ancêtres, les hommes tracent à
nouveau les sentiers de montagne
envahis par les herbes d'été et nettoient
les chemins du cimetière et les tombes.
45 Les enfants fabriquent, pour les défunts,
des montures — boeufs et chevaux faits
d'une aubergine ou d'un concombre — où
ils plantent quatre pattes de bois et une
queue de paille. Puis, tous allument, au
50 cimetière ou bien sur le seuil des
maisons, des feux d'accueil — « mukae-
bi » de cryptomère, d'écorce de bouleau ou
simplement de pin — dont les lueurs
guident les morts jusque chez les vivants.
55 Et l'on se congratule comme on le fait
aussi au Nouvel An; chacun souhaitant à
l'autre une heureuse fête du « bon »: que
les morts agréent les offrandes des leurs
et se retiennent, dans les mois à venir,
60 d'infliger tout châtement.
Car des morts insatisfaits iraient, dit-on,
jusqu'à tuer leurs enfants.
On leur offre encore de la nourriture (du

poisson surtout) que les vivants
65 consomment en leur compagnie pour
reprendre des forces en cette saison
chaude et humide. Les moines lisent
encore des « sûtra ». [...] Le lendemain,
ou bien le surlendemain, de la pleine
70 lune, les ancêtres s'en vont: on allume
pour eux des « feux de renvoi » — « *okuri-
bi* » — dont la fumée les entraîne
jusqu'au ciel. On lâche sur les rivières qui
coulent vers l'autre monde, des lanternes
75 ou des bateaux de paille chargés
d'offrandes et de figurines en paille (un
couple ou une foule de poupées).
Ceux qui, du rivage, regardent ces
ancêtres voguer vers l'ailleurs
80 murmurent: « Allez, merci d'être venus.
Ne revenez pas trop tôt. »

Témoignage cité par VOVELLE Michel:
*L'heure du grand passage, chronique de la
mort*, Gallimard (découverte), 1993, pp. 144-
145

La mort en Inde

Les rites funéraires, regard européen (1929)

Sur le fleuve sacré, les visions de tristesse, d'honneur [sic! pour horreur] même côtoient les scènes d'harmonie et de grâce. Il n'est pas rare de voir, s'en allant au fil de l'eau, quelque cadavre gonflé sur lequel vautours et corbeaux s'agrippent tour à tour jusqu'à ce que les os dénudés, la sinistre épave coule. Accident? Crime peut-être? Ou bien c'est un mort de la variole qu'il est toujours interdit de brûler pour ne pas en chasser brutalement la déesse de la petite vérole, Sitala, qui a son temple au bord du fleuve et est supposée résider en ses victimes, même après leur décès. Mais, le plus souvent, c'est un furtif et confiant abandon à l'eau sainte par une famille trop pauvre pour acheter le bois nécessaire au bûcher. Le pénible spectacle est assez fréquent pour ne pas émouvoir les indigènes; des enfants le considèrent sans un cri, sans un geste, sans même attirer l'attention de leur mère lavant son linge auprès d'eux. [...]

Ils préparent le bûcher et l'y installent

Au Jalsain Ghat, le spectacle, par son incessante variété, paraît moins lugubre; on y brûle les membres des hautes castes

morts à Bénarès ou aux environs, et ils sont nombreux, car, de toutes parts de l'Inde, beaucoup de *dvidjas*¹, sentant la fin venir, se traînent jusqu'en ces parages pour avoir faveur d'y mourir. Maintes fois, le jour, scandant leurs pas rapides de sons rauques, deux Hindoux [sic!], drapés sans le soin habituel de toiles sans fraîcheur, apportent sur leurs épaules un brancard fait de tiges de bambou et auquel est attachée une forme humaine enveloppée soit de blanc, soit de rose, selon que c'est un homme ou une femme. Le brancard est placé près de l'eau et, de ceux qui l'ont accompagné jusqu'ici, le plus grand nombre se retirent pour aller se doucher et revêtir des toiles pures, tandis que les parents du défunt, père, fils, frères, demeurent. Ils lavent le corps en le trempant dans le fleuve ou en versant sur lui plusieurs jarres du liquide purificateur, préparent son bûcher et l'y installent. Puis le chef des funérailles va se baigner à son tour, se fait raser barbe et cheveux sur les marches mêmes du *ghat*², revient au mort, exécute un triple *pradakshina*³ autour du bûcher en tenant à la main une longue gerbe de paille enflammée, se baisse et met le feu à la

couche funèbre. Suivant la caste, la secte et la fortune, les rites diffèrent quelque
60 peu. Mais lorsqu'il s'agit d'un *grihastha*, maître de maison, c'est toujours son fils aîné qui doit les accomplir. Faute de quoi, est-il dit: « le défunt errerait dans l'espace pendant des siècles, sans aucune
65 satisfaction et à l'état d'esprit privé de corps ». Ceux qui n'ont pas de fils sont considérés comme des condamnés à ce triste sort pour des fautes graves commises en des existences antérieures.
70 Lorsque celui qui alluma le bûcher est venu constater que, de l'édifice funéraire, il ne reste plus que des cendres, des os calcinés et de la braise il verse sur le tout une jarre d'eau. Le résidu de la
75 crémation est alors ramassé à l'aide de

plaques de cuivre et de corbeilles, puis jeté au fleuve.

Témoignage (1929) cité par VOVILLE Michel: *L'heure du grand passage, chronique de la mort*, Gallimard (découverte), 1993, pp. 146-147

¹ Membres des trois plus hautes castes indiennes après leur initiation (littéralement : "qui est né deux fois").

² En Inde : escaliers sur les rives d'un fleuve.

³ Rite hindou et bouddhiste consistant à tourner autour d'un objet sacré, dans le sens de la course du soleil pour donner à ce lieu des vertus bénéfiques, dans le sens contraire de la course du soleil pour une pratique funéraire ou de magie noire.

L'hindouisme

Ayant obtenu les mondes des justes et y étant demeuré des âges infinis, celui qui est tombé du Yoga¹ renaît dans une maison pure et bénie. — Ou mieux encore
5 il peut renaître dans une famille de sages Yogui², mais une telle naissance est très difficile à obtenir en ce monde. — Là il recouvre ce qu'il avait déjà atteint par ses efforts dans son corps précédent et
10 fort de cela, il s'efforce de nouveau d'atteindre la perfection, ô joie des Kurus.³ — Par les efforts de sa vie passée, il est entraîné irrémédiablement. En vérité, même celui qui ne fait que
15 désirer connaître le Yoga, et celui qui le cherche, tous deux vont au-delà des Veda⁴. — Mais le Yogui qui persévère, purifié du péché, se perfectionnant à travers de nombreuses naissances,
20 atteint le but suprême. (*Bhagavad-Gita*⁵, VI, 41-45)

La vie humaine et animale, à cause de sa liaison organique avec le corps et l'environnement physique, est victime de
25 toutes les vicissitudes, les hasards

heureux et malheureux qui sont le sort du corps. Ce soi attaché au corps subit sans *arrêt* ni *repos* tous les passages et transitions du plaisir à la souffrance et
30 de la souffrance au plaisir, auxquels le corps lui-même est soumis. La mort ne peut être rien d'autre qu'une « gare de triage » entre des vies successives. On ne peut échapper à la sentence de mort (litt.
35 « re-mort ») qu'en découvrant son identité avec le soi essentiel profond, libre du mal, de la mort et de tout le reste, l'Un absolu qui est à la fois l'existence et l'inexistence, à la fois la naissance et la
40 mort. Celui qui découvre l'identité du *brahman* (soi cosmique) unique, immuable, immortel et innommable et de l'*atman* (soi humain) immortel et immuable est libéré de la sentence de
45 l'Éternel Retour et quand son âme quittera le monde de la temporalité, de la naissance et de la mort, elle « habitera dans le monde de Brahman ».
[...] "De même que la chenille arrivée à la
50 pointe d'un brin d'herbe fait le pas suivant en s'élevant vers soi-même, de

même ce soi, ayant rejeté le corps et dissipé son ignorance, fait le pas suivant en revenant à soi-même. Comme l'orfèvre
 55 prend une pièce d'or et lui donne une forme nouvelle et plus belle, de même ce soi, rejetant le corps et dissipant son ignorance, se fait une autre forme plus nouvelle et plus belle comme celle des
 60 ancêtres, des musiciens célestes, des dieux de Prajapati⁶, de Brahma⁷ ou d'autres créatures." (*Brhadaranyaka*⁸ IV, 4.3-4)

Textes cités in POIRIER Jean: *Histoire des mœurs*, Gallimard (Encycl. de la Pléiade), 1991, vol. 2, p. 855 et KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 90-91

¹ Terme hindou désignant habituellement une discipline du corps et de l'esprit visant à l'union avec l'Absolu.

² Ascète hindou.

³ Peuple indien dans la région du Gange.

⁴ Textes religieux rédigés entre le XVIIIe et le VIIe siècles avant J.-C.

⁵ "Le chant des bienheureux", poème didactique considéré comme un livre sacré par les Hindous (environ an 0).

⁶ Divinité hindoue.

⁷ Dieu hindou.

⁸ Un des brefs textes didactiques formant les Upanishad, eux-mêmes, écrits les plus récents des Veda (environ VIIe siècle).

La mort chez les Amérindiens

La mort chez les Aztèques

La mort des dieux

Voici comment la lune a commencé à éclairer le monde. On dit qu'avant que le jour existât les dieux se réunirent au lieu appelé Teotihuacan (c'est le village de San-
5 Juan, entre Chiconauhtlan et Otumba), et qu'ils se dirent les uns aux autres: "Qui sera chargé d'éclairer le monde ?" A quoi un dieu appelé Tecuciztecatl répondit: "C'est moi qui me charge de
10 l'éclairer." Les dieux parlèrent pour la seconde fois et dirent: "Quel autre encore?" Ils se regardèrent ensuite les uns les autres en cherchant quel serait celui-là, et aucun d'eux n'osait s'offrir à
15 remplir cet emploi; tous craignaient et s'en excusaient. L'un d'eux, dont on ne tenait pas compte et qui avait des *bubas*, ne parlait pas et écoutait le dire des autres. Ceux-ci lui adressèrent donc la
20 parole en disant: "Que ce soit toi, petit *buboso*." Il obéit volontiers à ce qu'on lui commandait et répondit: "Je reçois votre

ordre comme une grâce; qu'il en soit ainsi." Les deux élus commencèrent
25 aussitôt une pénitence de quatre jours. Ils allumèrent ensuite un feu au foyer pratiqué dans un rocher qui actuellement porte le nom de Teotexcalli. Le dieu nommé Tecuciztecatl n'offrait que des
30 choses précieuses, car au lieu de bouquets il faisait offrande de plumes riches appelées *quelzalli*; à la place de pelotes de foin il offrait des boules d'or, des épines faites avec des pierres
35 précieuses au lieu d'épines de maguey, et des épines de corail rouge au lieu d'épines ensanglantées. Au surplus, le copal qui lui servait à l'offrande était des meilleurs. Le *buboso*, qui s'appelait
40 Nanauatzin, offrait neuf roseaux verts attachés de trois en trois, au lieu de rameaux ordinaires. Il offrait des pelotes de foin et des épines de maguey ensanglantées de son propre sang, et au

45 lieu de copal il faisait offrande des
 croûtes de ses *bubas*. On édifia une tour
 en forme de monticule pour chacun de ces
 deux dieux. C'est là qu'ils firent pénitence
 quatre jours et quatre nuits. Ce sont ces
 50 monticules qu'on appelle actuellement
 Tzaqualli; ils sont situés près du village
 de San-Juan, nommé Teotiuacan. Les
 quatre nuits de pénitence étant finies, on
 jeta tout autour de ce lieu les rameaux,
 55 les bouquets et tous les autres objets
 dont ils avaient fait usage. La nuit
 suivante, un peu après minuit, lorsque
 les offices devaient commencer, on
 apporta les ornements à Tecuciztecatl; ils
 60 consistaient en un plumage et en une
 jaquette d'étoffe légère. Quant à
 Nanauatzin, le *buboso*, ils lui couvrirent
 la tête d'une toque de papier et lui
 mirent une étole et un ceinturon
 65 également en papier. Minuit étant venu,
 tous les dieux se rangèrent autour du
 foyer nommé *teotexcalli*, où le feu brûla
 quatre jours. Ils se partagèrent en deux
 files qui se placèrent séparément aux
 70 deux côtés du feu. Les deux élus vinrent
 prendre place en face du foyer, la figure
 tournée vers le feu, entre les deux
 rangées des dieux qui se tenaient debout
 et qui, s'adressant à Tecuciztecatl, lui
 75 dirent: "Allons, Tecuciztecatl, jette-toi
 dans le feu !" Celui-ci essaya, en effet, de
 s'y lancer, mais, comme le foyer était
 grand et très ardent, il fut pris de peur
 en sentant cette grande chaleur et recula.
 80 Une seconde fois, il prit son courage à
 deux mains et voulut se jeter dans le
 foyer, mais, quand il s'en fut rapproché, il
 s'arrêta et n'osa plus. Il en fit ainsi
 vainement la tentative à quatre reprises.
 85 Or il avait été ordonné que personne ne
 pourrait s'y essayer plus de quatre fois.
 Lors donc que les quatre épreuves furent
 faites, les dieux s'adressèrent à
 Nanauatzin et lui dirent: "Allons,
 90 Nanauatzin, essaie à ton tour." A peine
 lui eut-on dit ces paroles qu'il rassembla
 ses forces, ferma les yeux, s'élança et se
 jeta au feu. Il commença aussitôt à
 crépiter comme le fait un objet qui rôtit.
 95 Tecuciztecatl, voyant qu'il s'était jeté au
 foyer et qu'il y brûlait, prit aussi son élan
 et se précipita dans le brasier. On dit

qu'un aigle qui y entra en même temps
 s'y brûla et que c'est pour cela que cet
 100 oiseau a maintenant les plumes
 noirâtres. Un tigre l'y suivit sans s'y
 brûler et s'y flamba seulement: aussi en
 resta-t-il tacheté de blanc et noir. C'est
 de cette légende qu'est sortie la coutume
 105 d'appeler *quauhtli*, *ocelotl*, les hommes
 adroits dans le métier des armes. On dit
 d'abord *quauhtli*, parce que l'aigle entra
 le premier au feu; *ocelotl* ensuite, parce
 que le tigre s'y jeta après l'aigle. Après
 110 que les deux divinités se furent jetées au
 feu et s'y furent consumées, les autres
 dieux s'assirent, dans la croyance que
 Nanauatzin ne tarderait pas à se lever.
 Ils avaient déjà attendu longtemps,
 115 lorsque le ciel commença à devenir
 rougeâtre, et l'on vit apparaître la
 lumière de l'aube. Les dieux, dit-on,
 tombèrent à genoux pour attendre
 Nanauatzin devenu soleil, sans savoir
 120 par où il sortirait. Ils portèrent leurs
 regards tout à l'entour, mais ils ne
 purent jamais dire par où s'effectuerait
 son lever. Quelques-uns pensaient que ce
 serait du côté du nord et ils tournaient
 125 leurs regards dans ce sens. D'autres
 crurent que ce serait au sud. En réalité
 leurs soupçons se portèrent partout parce
 que l'aube resplendissait de toutes parts.
 Quelques-uns fixèrent surtout leur
 130 attention vers l'orient et assurèrent que
 le soleil sortirait de ce côté-là. Ce fut cette
 opinion qui fut la véritable. Ceux qui s'y
 rangèrent furent, dit-on, Quetzalcoatl,
 appelé aussi Ecatl; Totec, qui porte
 135 également les noms de Anaoatlytecu et
 de Tlatlauc Tezcatlipoca; d'autres qu'on
 appelle Mimizcoa, qui sont
 innombrables, et quatre femmes dont la
 première se nomme Tiacapan, la seconde
 140 Teicu, la troisième Tlacoewa et la
 quatrième Xocoyotl. Quand le soleil vint
 à se lever, il apparut très rouge, se
 dandinant d'un côté et d'autre, et
 personne ne pouvait fixer sur lui ses
 145 regards, parce qu'il aveuglait, tant il
 était resplendissant avec les rayons qui
 s'en échappaient et qui se répandirent de
 toutes parts. La lune sortit en même
 temps que lui également de l'orient:
 150 d'abord le soleil et la lune à sa suite,

dans le même ordre qu'ils étaient entrés auparavant au foyer. Ceux qui se plaisent à conter des fables et des hableries disent que le soleil et la lune
 155 avaient alors une égale lumière et que les dieux, s'étant aperçus de cette égalité de splendeur, s'entretenaient encore une fois et dirent: "O dieux! comment cela pourrat-il se faire? Sera-ce un bien qu'ils soient
 160 égaux et qu'ils éclairent d'une égale façon?" Et alors ils se prononcèrent en disant: "Que ce soit comme il suit." Et aussitôt l'un d'eux se prit à courir et alla frapper avec un lapin la figure de
 165 Tecuciztecatl, qui se rembrunit, perdit son éclat et prit une face semblable à celle que nous lui connaissons aujourd'hui. Lorsque le soleil et la lune se furent levés sur la terre, ils restèrent
 170 tous deux sans mouvement. Les dieux se parlèrent alors de nouveau et dirent: "Comment pourrions-nous vivre ainsi? Le soleil ne bouge pas. Est-ce que nous passerons toute notre existence entre les
 175 indignes mortels? Mourons tous et faisons que notre mort donne la vie à ces astres." Le vent alors se chargea de donner la mort aux dieux et il les tua. Le nommé Xolotl refusait, dit-on, de mourir,
 180 et il disait aux dieux: "Dieux ! que je ne meure point !" Et il pleurait tant que ses yeux se gonflèrent. Quand celui qui faisait le massacre arriva à lui, il prit la fuite et se cacha dans un champ de maïs
 185 où il se métamorphosa en une tige de cette plante, à deux pieds, que les

laboureurs appellent *xolotl*. Mais, ayant été reconnu parmi les maïs, il prit la fuite une seconde fois et se cacha entre les
 190 magueys où il se métamorphosa en maguey double, qu'on appelle *mexolotl*. Ayant été découvert une autre fois, il se prit à fuir encore et se jeta dans l'eau où il se changea en poisson appelé *axolotl*.
 195 Ce fut là qu'on le prit et qu'on lui donna la mort. Mais, quoique les dieux eussent été tués, le soleil n'entrait pas pour cela en mouvement. Le vent alors commença à siffler et à courir avec violence, ce qui
 200 obligea l'astre à se mouvoir et à parcourir sa carrière; mais la lune resta en repos dans l'endroit où elle se trouvait. Elle n'entreprit son mouvement qu'après que le soleil eut commencé le sien. Ce fut
 205 ainsi qu'ils se séparèrent l'un de l'autre et, de cette manière, ils ont pris l'habitude de se lever à des heures différentes. Le soleil dure une journée entière, et la lune éclaire ou travaille
 210 pendant la nuit. On a dit du reste avec justice que Tecuciztecatl eut été le soleil, s'il se fût jeté le premier au feu, car il avait été désigné le premier et ses offrandes avaient consisté en objets très
 215 précieux...

SAHAGUN F. Bernardino de: *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*. Paris, La découverte, 1991, pp. 81-85

La mort des hommes

L'Indien prenait sa petite charge de cadeaux qu'emmenaient les chevaliers du soleil, ainsi que le bâton et le bouclier, et commençait à monter pas à pas vers le
 5 haut du temple, ce qui représentait la course du soleil d'est en ouest. Quand il atteignait le sommet et se dressait au centre de la grande pierre solaire, qui était là pour indiquer midi, les
 10 sacrificateurs arrivaient et l'y sacrifiaient,

en lui ouvrant la poitrine par le milieu. On lui sortait le cœur et on l'offrait au soleil, en jetant le sang vers lui. Après, pour représenter la descente du soleil
 15 vers l'ouest, ils laissaient rouler le cadavre au bas des marches.

DURAN Diego¹ (1880) cité par: TODOROV Tzvetan: *La conquête de l'Amérique, la question de l'autre*. Paris, Seuil, 1982,

Rites funéraires au Mexique

Quatre siècles et demi après la conquête espagnole, il existe encore au Mexique un grand nombre de communautés indiennes (on compte une cinquantaine
5 de langues indigènes), plus ou moins hispanisées, plus ou moins christianisées. Les rites funéraires, différents d'un groupe à l'autre, varient suivant le degré d'acculturation de la
10 société. Chez les "plus indiens", le mort est considéré comme un être dangereux qui cherche à revenir dans le monde des vivants pour leur faire du mal. Les rites funéraires ont un but précis: empêcher le
15 défunt de revenir et l'envoyer à tout jamais dans le séjour des morts. Dans les communautés indiennes plus christianisées, la crainte du mort existe encore, mais n'apparaît pas de manière
20 aussi évidente.

Les rites funéraires des Tarahumara (nord du Mexique, Etat de Chihuahua) illustrent la première attitude. Le corps est attaché sur deux bâtons par des
25 cordes. On l'enterre avec du maïs, des haricots, ses arcs et ses flèches, un petit pot de *tesvino* (bière de maïs), le bâton à peintures. On pense que le mort a envie de revenir dans le monde des vivants
30 pour profiter des choses de la vie : boire le *tesvino*, manger les nourritures préparées pour les fêtes. Ce qu'il ne peut pas absorber, il l'abîme. C'est pourquoi on place des flèches et des arcs votifs
35 près des jarres de boisson, on couvre les récipients de branches d'armoise. Les morts peuvent également tuer le bétail et rendre les humains malades en crachant

sur eux.

40 C'est le veuf ou la veuve qui éprouve la plus grande crainte. La femme dit à son défunt mari : "Puisque tu ne veux plus être avec moi, ne viens plus me faire peur à moi et à mes enfants. Je te supplie de
45 ne pas les emmener. Je t'implore de nous laisser tous en paix". [...]

Pour éloigner un mort définitivement, on célèbre en son honneur trois fêtes successives, la première quinze jours
50 après le décès. La deuxième au bout de six mois, la troisième un an après. [...] Les offrandes de boissons et de nourritures sont de plus en plus importantes jusqu'à la troisième fête. On
55 célèbre trois fêtes pour les hommes, quatre pour les femmes : "comme la femme ne peut courir aussi vite que l'homme, on a plus de peine à la mettre dehors".

60 Après la troisième cérémonie toute la communauté se sent libérée. Les jeunes gens font une course à pied (la course tient une grande place dans la vie des Tarahumara) et en courant ils répandent
65 de la cendre aux quatre points cardinaux "pour couvrir les traces du mort". Ils reviennent tout joyeux et ils manifestent cette joie en lançant à tous vents leurs vêtements et leurs chapeaux : le mort est
70 chassé à tout jamais.

SOUSTELLE Georgette : *L'indien mexicain et la mort*, in GUIART Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*, Objets et monde, le Sycomore, 1979, p. 106

La fête des morts : un exemple de syncrétisme

Les morts inspirent donc une crainte plus ou moins vive à toutes les populations indigènes (et même aux Métis). Pourtant, une fois par an, on les invite à venir
5 visiter les vivants le 1er et le 2 novembre. A cette période de l'année, ils ne sont plus craints, on les aime, on les attend, on les reçoit avec tout le faste possible. Cette fête chrétienne a pris une
10 importance extraordinaire dans tout le Mexique, pour tout le monde : pour les Indiens "chrétiens", pour ceux dont la religion ne comporte que peu d'éléments chrétiens, pour les Métis, pour les
15 Mexicains de souche européenne.

Le 1er et le 2 novembre, les Mexicains décorent les tombes de leurs morts avec des *zempoalxochitl*¹, les "fleurs des
20 morts". Certains apportent au cimetière des offrandes de nourriture; ils passent toute la journée auprès des tombes, en "partageant" avec leurs défunts les aliments et les boissons.

Dans les communautés rurales la période
25 de la Toussaint occupe une place de premier plan. Les Nahua de la Sierra de Zongolica, par exemple, donnent à cette fête chrétienne une dimension et un aspect qu'elle n'a pas dans d'autres
30 villages "moins indiens". Les enfants défunts viennent du 31 octobre à midi au 1er novembre à midi, les adultes vingt-quatre heures plus tard. La maison est nettoyée, décorée de *zempoalxochitl* et de
35 papier de soie multicolore. Les membres de la famille, dans la mesure des possibilités, portent des vêtements neufs : il importe de montrer aux morts que les vivants ne sont pas dans la
40 misère.

L'autel du *santocalli* recouvert d'une nappe blanche, est orné de bougies et de fleurs. On y place des nourritures des
45 jours de fête : *tamales* (petits pains de maïs farcis), *mole*, chocolat, pain sucré. Les offrandes destinées aux enfants sont

déposées le 31 octobre au soir, elles sont réparties le lendemain matin entre les amis, les parents, les *compadres*.

50 Les nourritures pour les adultes sont placées le 1er novembre, distribuées le 2 novembre. Les morts sont censés prendre des aliments "un je ne sais quoi" immatériel. Les enfants font partir des
55 pétards autour de la maison, on brûle du copal, on allume des bougies.

La Majordomie des Ames² fait célébrer le 2 novembre une messe solennelle à laquelle assiste une foule considérable
60 (Indiens et Métis). Dans cette même région, à San Martin Atlahuilco, la messe du 2 novembre attire aussi beaucoup de monde, mais, pendant sa célébration, personne n'est tourné vers le maître-
65 autel. Tous les assistants sont groupés, assis, autour d'un catafalque fait de bougies allumées et de *zempoalxochitl*. Le prêtre dit sa messe pour lui seul.

La Toussaint est une période de vie
70 économique intense. Le maïs est récolté en octobre. Après la misère des mois d'été, tout le monde est "riche". Pour honorer les morts, il faut acheter, il faut donc aussi vendre. Plusieurs mois
75 auparavant, on élève des volailles et des porcs, on file de la laine, on tisse des ceintures, des jupes. En temps ordinaire, le marché, à Tequila, n'a lieu que le dimanche. Avant la Toussaint, il a lieu
80 tous les jours du 21 au 31 octobre. Les Indiens vendent des produits agricoles, des vêtements tissés, de la laine filée, des encensoirs de terre cuite, du charbon de bois, des planches, des
85 *zempoalxochitl*. Ils achètent dans les boutiques du pain sucré, du chocolat, du copal, de la cire, des bougies, de l'huile, du papier de couleur, des pétards.

SOUSTELLE Georgette : *L'Indien mexicain et la mort*, in GUIART Jean : *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le*

¹ Il s'agit d'une fleur jaune rappelant l'oeillet indien.

² Les majordomies sont des associations d'hommes et de femmes en vue de la célébration du culte d'un saint. C'est l'institution la plus importante du triple point de vue religieux, social et économique. (SOUSTELLE Georgette : op. cit. p. 110)

La mort chez les Indiens d'Alaska

L'exemple le plus dramatique qu'il me fut donné de voir d'une mort prévue et préparée fut la mort de la vieille Sarah. Environ deux semaines avant sa mort, je
5 reçus un message radio de la vieille Sarah qui me convoquait à Arctic Village pour un jour précis. Il ne m'était jamais rien arrivé de semblable, mais je me souviens avoir pensé: « Elle veut mourir
10 ce jour-là ». Je réunis fidèlement les trois membres de sa famille qui vivaient à Fort Yukon et, le jour dit, nous nous envolions pour Arctic Village. J'avais vu juste quant à ses intentions, mais je
15 m'étais trompé de date. Elle avait un fils dans un autre village et me demanda d'aller le chercher. Elle me laissa le temps d'emmener cette dernière personne. Il y avait là toute une
20 assemblée, ce qui convenait bien pour l'aïeule respectée de la famille et de la communauté.

Le lendemain matin, elle fit des prières pour tous les membres de sa famille. A
25 midi, nous célébrâmes solennellement l'Eucharistie dans sa cabane, avec tous les hymnes et les prières. La vieille Sarah apprécia chaque minute de la cérémonie, prit part aux prières et aux
30 chants; elle était radieuse. Puis nous nous retirâmes tous; elle mourut vers six heures. Les deux jours suivants, tout le village s'occupa de préparer les funérailles de Sarah. Des femmes
35 préparèrent le corps et nettoyèrent sa cabane, tandis que d'autres faisaient cuire de grandes quantités de nourriture, en grande partie achetée par Sarah pour

l'occasion. Le poste de la mission servit
40 de menuiserie pour la fabrication du cercueil et des équipes d'hommes se relayaient pour creuser une tombe dans le sol gelé. Tout le village s'entassa dans l'église pour le service et accompagna le
45 cercueil au cimetière, chantant des hymnes tandis qu'on remplissait la tombe de terre en plaçant sur le monticule des fleurs de papier crêpé faites à la main, avant la dernière
50 bénédiction. Il y eut ensuite un grand festin pour tout le village. Les coutumes funéraires étaient semblables dans tous les villages, mais je n'avais jamais vu le mourant s'y préparer ni y participer
55 autant. La mort de la vieille Sarah fut pour nous tous un cadeau sans prix.

[...] Comme il s'agissait de vieux, je me suis souvent demandé jusqu'à quel point cette conscience et cette acceptation de la
60 mort dataient d'avant l'époque chrétienne. Personne ne semblait le savoir. Mais il y avait des légendes au sujet d'un monde des esprits et d'une vie après la mort. La religion pré-chrétienne
65 était une sorte d'animisme.

[...] Une des choses importantes que j'ai apprises en Alaska, c'est de demander au mourant: « Qu'est-ce que tu veux? » Il ne s'agit pas de consolation, mais
70 d'activité mentale et de choix moral. « Voudrais-tu voir ton fils (à qui tu n'as pas parlé depuis dix ans)? » « Voudrais-tu aller quelque part ou faire quelque chose? » « Veux-tu faire un cadeau à
75 quelqu'un? » Bien sûr, les questions se formulent autrement et on reste conscient

des limites physiques et mentales. L'idée est de voir l'acte de mourir comme une étape de la vie, impliquant une
80 croissance, des devoirs et des possibilités comme toutes les autres étapes de la vie.

Témoignage d'un prêtre cité par KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 61-64

Récit d'un Indien cherokee

C'était le matin quand je me suis réveillé. Le feu dissipait le brouillard dans la cabane. Grand-père était toujours assis près du feu; il semblait ne
5 pas avoir bougé du tout, mais je savais qu'il avait entretenu le feu.

Willow John a remué. Moi et Grand-père on est allés à son chevet: il avait ouvert les yeux. Il a levé la main et a tendu le
10 doigt:

« Porte-moi dehors.

— Il fait froid dehors, a dit Grand-père.

— Je sais », a murmuré Willow John.

Grand-père a eu beaucoup de mal à
15 prendre Willow John dans ses bras, car son corps était complètement flasque. J'ai essayé de me rendre utile.

Grand-père l'a porté dehors et je l'ai suivi en tirant les branchages. Grand-père a
20 escaladé la pente du repli jusqu'à un endroit surélevé, où on a étendu Willow John sur les branchages. On l'a enveloppé dans des couvertures et on lui a mis ses mocassins aux pieds. Grand-
25 père a plié des peaux et les a glissées sous la tête.

Le soleil a percé derrière nous et il a repoussé le brouillard vers les abîmes, en quête d'ombre. Willow John regardait
30 dans la direction de l'ouest, par-dessus les montagnes et les vallons profonds, aussi loin que la vue portait; vers les Nations.

Grand-père est allé à la cabane et en est
35 revenu avec le couteau de Willow John. Il le lui a mis dans la main. Willow John a pointé son couteau vers un vieux pin femelle courbé et tordu. Il a dit:

«Quand je ne serai plus là, mettez le

40 corps là-bas, près d'elle. Elle a semé beaucoup de petits, elle m'a abrité et réchauffé. Ça lui fera du bien. La nourriture la prolongera au moins deux saisons.

45 — C'est promis », a dit Grand-père. [...]

Il s'est assis près de Willow John et lui a pris la main. Je me suis assis de l'autre côté et j'ai pris l'autre main.

« Je vous attendrai, a dit Willow John à
50 Grand-père.

— Nous viendrons », a dit Grand-père.

J'ai dit à Willow John que c'était sans doute la grippe; Grand-mère avait dit qu'elle courait partout. Je lui ai dit que
55 j'étais presque sûr qu'on pourrait le remettre sur pied et le faire descendre de sa montagne pour l'amener chez nous. Je lui ai dit que le tout, c'était de le remettre sur pied et qu'ensuite ça irait
60 tout seul.

Il m'a fait un grand sourire et il m'a serré la main.

« Tu as bon cœur, Petit Arbre; mais je ne veux pas rester. Je veux partir. Je
65 t'attendrai. »

J'ai pleuré. J'ai demandé à Willow John s'il ne voulait pas retarder un peu son départ, peut-être qu'il pourrait nous quitter l'année prochaine à la belle
70 saison. Je lui ai dit qu'il y aurait beaucoup de noix d'hickory cet hiver. Je lui ai dit qu'on pouvait déjà prédire que le cerf serait gras.

Il a souri, mais il n'a pas répondu.

75 Il a regardé au loin par-dessus les montagnes, vers l'ouest; comme si moi et Grand-père on n'avait plus été là. Il a entonné son chant du trépas, prévenant

les esprits de son arrivée, son chant
80 funèbre.

Il a commencé au fond de sa gorge et
s'est enflé avant de devenir plus grêle.

Au bout d'un petit moment, on ne savait
plus si c'était le vent ou Willow John
85 qu'on entendait. Ses yeux devenaient
plus ternes au fur et à mesure que
faiblissaient les muscles de sa gorge.

Moi et Grand-père, on a vu son esprit
glisser tout au fond de ses yeux et on l'a
90 senti qui quittait son corps. Et Willow
John nous a quittés.

Un coup de vent est passé entre nous et
il a courbé le vieux pin. Grand-père a dit
que c'était Willow John et que son esprit
95 était fort. On l'a regardé courber la tête
des arbres de crête, descendre le flanc de
la montagne et lever une bande de
corbeaux. Ils ont croassé et ils ont
accompagné Willow John sur la pente.

100 Moi et Grand-père on l'a regardé
disparaître au-dessus des cimes et des
bosses des montagnes. On est restés

assis longtemps.

Grand-père a dit que Willow John
105 reviendrait, qu'on le sentirait dans le
vent et qu'on l'entendrait grâce aux
doigts parlants des arbres. C'était sûr.

Moi et Grand-père on a tiré nos grands
couteaux et on a creusé un trou, aussi
110 près que possible du vieux pin. On a
creusé profond. Grand-père a enveloppé
la dépouille de Willow John dans une
autre couverture et on l'a couchée dans le
trou. Il a mis le chapeau de Willow John
115 dans le trou aussi, et il lui a laissé dans
la main, qui l'agrippait ferme, son grand
couteau.

On a mis un bon tas de pierres lourdes
sur le corps de Willow John. Grand-père
120 a dit qu'il fallait empêcher les rats
d'arriver jusqu'à Willow John, car celui-ci
avait décidé que c'était à l'arbre que
devait revenir la nourriture.

CARTER Forrest: *Petit Arbre*, Stock/le livre
de poche, 1984, pp. 306-309

L'Occident contemporain face à la mort

La mort dans la société occidentale contemporaine

La puissance des thanatocrates

Le médecin-prêtre

De toutes les sociétés actuelles et passées que l'humanité ait créées, seule la société marchande n'a pas élaboré de système de la négativité thanatique, c'est-à-dire d'idéologie de l'immortalité propre et, seule entre toutes les sociétés, elle a ravi à la mort son statut spécifique et l'a relégué au-delà de son champ de réalité, dans les zones obscures que n'atteignent ni la parole ni la pensée. Certains médecins succombent à une tentation compréhensible. Ils adoptent un comportement de déviation. Ne pouvant partager le processus du mourir du patient, ne sachant quoi répondre aux questions pressantes du malade, ils tâchent d'obtenir de ce dernier qu'il se taise.

[...] Russel Noyes, psychiatre de l'Université de l'Iowa, [...] dit: « Afin d'encourager ou de créer une atmosphère de dignité, le médecin devrait s'attacher

à maintenir chez le mourant sa foi en l'ordre universel, l'idée de son appartenance à la société et de son individualité. Il devrait l'assister et lui permettre d'avoir une mort selon son caractère, une mort correspondant à la vie qu'il a eue jusque-là. Les fonctions de prêtre et de médecin furent pendant longtemps indissociables. Aujourd'hui encore, les malades attribuent ces rôles au médecin qui les soigne. Celui-ci doit en prendre conscience et collaborer avec les prêtres pour fournir au patient, dont le besoin de croyances transcendantales est réel, ce qu'il attend d'eux. Il doit aussi être conscient du fait que les malades ont tendance à prendre pour leurs les croyances du médecin, quelle que soit sa foi. Et pour lui-même, qu'en est-il? Quel est son propre état de préparation à la mort? Ne retrouve-t-il pas dans ces malades qui meurent sa propre

45 vulnérabilité, douloureusement
matérialisée, un événement qu'il cherche
à nier? »

Pour que le clinicien puisse assumer les
fonctions de prêtre et pour que l'homme
50 sans statut, l'homme marginal, menacé
par le mourir, puisse trouver auprès de
lui une réponse existentielle, ou du moins
une dignité nouvelle d'homme mourant, il
faudrait qu'il existât encore des prêtres.

55 Il faudrait aussi qu'il y ait encore,
disponible au sein de la société
marchande, un savoir existentiel du
destin de l'homme qui se
communiquerait d'homme à homme et
60 conférerait à celui qui le reçoit une dignité
irréductible et une paix sans fin. Or, il n'y
a plus de prêtres, c'est-à-dire de

gestionnaires d'un savoir existentiel
généralement reconnu; et à plus forte
65 raison il n'y a plus de savoir ontologique
de l'homme. La société marchande a
détruit l'homme. L'homme-marchandise
est réduit à sa pure fonctionnalité; sa
dignité intrinsèque disparaît. Elle fait
70 place à une valeur de pacotille, celle que
confère la fonction marchande. Homme
médecin, homme mourant, les deux ont
finalement un statut similaire, celui que
leur assignent leurs positions respectives
75 dans le réseau relationnel de
l'organisation du profit.

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points), 1978 (1e éd. 1975), pp. 126-29

La définition d'Hippocrate

Comment la classe médicale occidentale
définit-elle l'« instant du décès »?

La définition classique de l'instant du
décès fut formulée quelque 500 ans
5 avant la naissance du Christ par
Hippocrate. Elle se trouve consignée dans
le *De morbis*, 2e livre, section 5 : « Front
ridé et aride, yeux caves, nez pointu
bordé d'une couleur noirâtre, tempes
10 affaissées, creuses et ridées, menton ridé
et racorni, peau sèche, livide et plombée,
poils des narines et des cils parsemés
d'une espèce de poussière d'un blanc
terne, visage d'ailleurs fortement

15 contourné et méconnaissable. »

Le *Dictionnaire français de médecine et de
biologie* reprend, pour ainsi dire sans
changements, les éléments constitutifs de
la définition hippocratique. L'instant du
20 décès se caractérise par « l'arrêt complet
et définitif des fonctions vitales d'un
organisme vivant avec disparition de sa
cohérence fonctionnelle et destruction
progressive de ses unités tissulaires et
25 cellulaires ».

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points), 1978 (1e éd. 1975), pp. 65-66

Déclaration de la Harvard Medical School (1968)

Rappelons-le : ce repère sans épaisseur,
ce concept ambigu, l'instant du décès,
n'est pas [...] *self-evident*.

[...] Les remarques préliminaires de la
5 déclaration révèlent la complexité du
problème clinique :

Les améliorations survenues dans les
méthodes de survie ont conduit à

augmenter les efforts en vue de sauver
10 les personnes grièvement blessées et
dont l'état est désespéré; ces efforts ne
sont quelquefois couronnés que de succès
partiels, car le cœur continue à battre
alors que le cerveau est
15 irrémédiablement perdu; le fardeau que
représentent ces personnes est lourd pour

leurs familles, pour les hôpitaux; ces patients comateux occupent des lits et reçoivent des soins dont d'autres malades auraient besoin. Les critères dépassés de la définition de la mort mènent à une controverse lorsqu'on aborde la question du prélèvement des organes destinés à la transplantation; nous ne traitons ici que du cas des comateux qui n'ont pas d'activité décelable du système nerveux central. Si les caractéristiques de cet état pouvaient être définies en termes satisfaisants, plusieurs problèmes disparaîtraient d'eux-mêmes ou pourraient être résolus à court terme.

Voici les nouveaux critères qui désormais déterminent le coma irréversible, c'est-à-dire l'« instant de la mort »; ils sont au nombre de quatre :

1. *Non-réceptivité et non-réponse [...]*
2. *Absence de mouvements respiratoires [...]*
3. *Absence de réflexes [...]*
4. *Encéphalogramme plat [...]*

La déclaration de Harvard inaugure une révolution conceptuelle : les institutions de la classe dominante capitaliste, l'Ordre des médecins, les législations étatiques, la déontologie hospitalière s'emparent du problème thanatique au moment où le concept « habituel » (c'est-à-dire généralement accepté par le consensus populaire) de la mort s'effondre sous le choc des découvertes biologiques nouvelles. La déclaration de Harvard provoque une rupture historique; il se crée une nouvelle transparence.

Désormais, le mourant est expulsé du drame qu'il vit; jamais plus ses besoins intimes (ou ceux de ses parents et amis), ses revendications, sa volonté ne seront pris en compte. Seuls comptent les paramètres techniques de la conduite de ceux qui ont mandat de gérer la mort d'autrui. Le nouvel impérialisme médical s'instaure par la violence. Une classe de thanatocrates naît, gérant la mort des autres selon des normes techniques dont elle détient elle-même la définition et le contrôle.

« [...] Le médecin en charge [du patient]

consultera un ou plusieurs autres médecins, directement concernés par le cas, ceci avant que le malade ne soit déclaré mort sur la base des critères déjà mentionnés. De cette façon, la responsabilité sera partagée par une plus large gamme d'opinions médicales, cela assurant un plus grand degré de protection contre des objections éventuelles pouvant être formulées plus tard, par des tiers. Nous suggérons que la décision prise de déclarer le patient mort et le fait de déconnecter l'appareil à respirer soit faite par des médecins ne participant pas à une transplantation d'organes ou de tissus provenant de la personne défunte; cela pour éviter d'impliquer des médecins transplantateurs dans la décision. Nous recommandons que le patient soit déclaré mort avant qu'il ne soit question de le retirer de l'appareil et après que tous les efforts pour le réanimer auront été effectués et déclarés vains. La raison de ces recommandations est la suivante: les médecins responsables seront mieux protégés légalement, car, dans le cas contraire et selon l'application stricte de la loi, les médecins transplantateurs seraient accusés d'avoir déconnecté l'appareil respiratoire alors que le patient était encore en vie. »

« [...] La condition du patient ne peut être déterminée que par un médecin. Quand l'état du patient est désespéré, selon les critères définis, sa famille ainsi que toutes les personnes concernées, ayant pris des décisions à son sujet, et les infirmières, doivent en être informées. La mort doit alors être déclarée et ce n'est qu'à ce moment que l'on peut déconnecter l'appareil respiratoire. La décision de le faire et la responsabilité qui s'y rattache sont prises par le médecin en charge, après consultation avec un ou plusieurs collègues qui sont directement concernés par le cas. Il est malsain, donc indésirable, d'associer la famille à cette décision. »

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), pp. 69-74, 76-79

Loi mortuaire du Kansas

a) Une personne sera considérée comme morte, médicalement et légalement, si, pour un médecin qui se base sur les normes de la pratique médicale, il y a
5 absence de respiration spontanée et de contractions cardiaques; si les fonctions ont cessé directement ou indirectement à cause de la maladie ou pour quelque autre raison; si le temps écoulé depuis
10 l'arrêt de ces fonctions ne permet pas de garder l'espoir de les voir reprendre et, éventuellement, si la mort s'est produite en même temps que la cessation des fonctions.

15 b) Une personne sera considérée comme morte, médicalement et légalement, si, pour un médecin qui se base sur les normes de la pratique médicale, il y a absence de fonctions cérébrales
20 spontanées et si, toujours selon les

critères ordinaires de la médecine, après avoir essayé de maintenir ou de susciter les fonctions circulatoires, ces efforts s'avèrent vains, la mort aura été effective
25 en même temps que la cessation des fonctions citées; la mort doit être prononcée avant que les moyens artificiels d'assistance respiratoire et circulatoire utilisés ne soient arrêtés et
30 avant que tout organe vital ne soit enlevé à des fins de transplantation.

c) Ces différentes définitions de la mort doivent être utilisées à toutes fins utiles dans cet État, y compris pour les procès
35 civils, les cas de criminalité et pour toutes les lois conformes.

Texte cité par ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), p. 73

Le statut du mourant

Il nous reste à comprendre le dernier des discours thanatiques hospitaliers, celui que formule l'homme engagé dans le processus du mourir, celui de ses
5 parents, de ses amis. Le discours des agonisants et de leurs proches est un discours clandestin, pire, un discours souvent inarticulé. Il n'a pas de statut social, il n'a pas de configuration précise
10 ni de logique interne. Dans la plupart des cas, il se situe au niveau infraverbal. Rappelons-le, dans l'univers hospitalier américain et, dans une moindre mesure, dans l'univers hospitalier français, le
15 médecin thanatocrate est aujourd'hui le maître quasi absolu de l'agonie. Non seulement il peut en occulter l'avènement, le nier, mais il peut aussi en fixer librement sa durée objective. Le
20 débat hospitalier, plus qu'aucun autre,

révèle la détresse du mourant, parce que celui-ci en est absent en tant que sujet parlant. D'autres parlent pour lui. Ils interprètent sa pensée informulée, pèsent
25 ses volontés inarticulées, décident de ce qui, pour lui, serait une vie « digne d'être vécue » et ce qui, pour sa famille, serait une vie « intolérable ». L'homme, partiellement sujet de son destin avant
30 qu'il ne franchisse le seuil de l'hôpital, glisse imperceptiblement vers l'état de l'homme-objet. Autrement dit: il devient l'objet d'une praxis et d'une rationalité qui lui sont fondamentalement
35 étrangères. Melvin J. Crant définit avec lucidité le rapport entre les hommes du pouvoir (spécialistes, techniciens, gestionnaires, infirmiers) et l'homme de souffrance: « Les cliniciens de l'hôpital
40 traitent le malade grave comme s'il était

totallement séparé de son écologie humaine. La recherche toujours plus poussée, admirable, du savoir biologique empêche radicalement chez le clinicien la
45 quête d'un savoir existentiel ou symbolique. Le patient est dès lors privé de son humanité singulière. *En résumé, et*

dans la plupart des cas, franchir le seuil fatidique d'un hôpital correspond à perdre
50 *son identité propre ou à la changer. »*

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), p. 93

L'agonie

Analysons maintenant les différents stades de l'agonie :

1. L'annonce d'une maladie devant à vues humaines conduire à l'agonie dans
5 un temps relativement bref provoque presque toujours un choc, même si le médecin procède par allusion. Le choc est de durée variable. Il provoque des effets psychologiques différents selon la
10 formation, l'âge, la foi religieuse ou la structure de caractère du sujet. [...] Robert Jay Lifton étudie l'ensemble de ces situations : « Le trait psychologique le plus frappant de cette expérience directe
15 est le sentiment du passage soudain et absolu d'une existence normale à un face à face avec la mort. » [...]

2. Mais lentement la réalité nouvelle qui habite sa conscience apparaît, impose sa
20 loi et transforme graduellement sa personnalité. L'homme traumatisé se met à une tâche nouvelle, celle qui consiste à surmonter son choc psychique, à s'ouvrir lui-même à ses vraies
25 perceptions et à trouver un sens à sa rencontre avec la mort. L'identité du sujet commence alors à changer progressivement. Il se perçoit déjà différent des hommes alentours. Une
30 distanciation nouvelle se développe entre sa conscience et les objets qu'elle perçoit. *L'agonie commence.* Alors très rapidement, deux ou trois jours plus tard au maximum, débute un second stade :
35 celui de la rationalisation de l'événement. Elle prend toujours la forme initiale de la dénégation; elle est plus ou moins intense, plus ou moins élaborée. [...] Peu à peu, l'évidence s'installe en eux.

40 L'homme vivant commence à accepter, partiellement, la modification de sa situation. Il se soumet au traitement indiqué, entre à l'hôpital avec la volonté d'accepter la stratégie fixée par le
45 personnel soignant.

3. Cette acceptation est doublée d'une révolte, souvent intense. Se séparant graduellement du monde des vivants, il [le mourant] perçoit ce monde, par
50 moments du moins, comme un monde ennemi. [II] a en effet mille raisons de refuser ce départ, d'en nier d'abord la nécessité et de se révolter ensuite contre son évidence.

55 4. Le refus initial total, la colère doublée du refus partiel provoquent à un stade ultérieur, qui semble être, chez la majorité des mourants, la phase la plus longue, une dépression sérieuse. [...] Un
60 stade de semi-communicabilité s'instaure alors. L'intérêt pour le traitement faiblit. Le malade ne croit *plus* les dénégations du personnel soignant, il perçoit les démonstrations d'affection des siens ou
65 d'une infirmière ou d'un médecin comme une stratégie élaborée par les vivants pour le tromper et lui occulter sa situation réelle. Méfiance, apathie, solitude en sont les conséquences.

70 5. Mais, brusquement, cette dépression est rompue. Une sorte d'insurrection de la conscience se produit. L'homme engagé dans le processus du mourir recommence à raisonner. Cette fois-ci, il se voit comme
75 sujet combattant face à la mort personnifiée, à la mort menaçante. Il conclut des pactes avec lui-même, avec Dieu, avec la mort. Il fait des promesses,

des serments : « Si je guéris, si je peux
80 encore une fois quitter l'hôpital, je ferai
ceci ou cela. » Ce marchandage, ce
commerce avec la mort, est parfois
partagé par toute une famille.

Le paysage culturel d'Europe regorge de
85 chapelles votives, d'églises qui furent
érigées à la suite de telles promesses; il
compte aussi bon nombre d'actes,
d'objets multiples nés du commerce avec
la mort. [...] [6.] Brusquement,
90 l'insurrection cesse. L'agonisant entre
alors dans une zone de paix. Il prend
congé des siens, règle ses affaires, suit
les instructions des médecins, des
infirmières et de toute autre personne
95 liée à la maladie, comme s'il ne s'agissait
plus de lui, de sa propre maladie et de
son propre corps, mais d'un être étranger
dont il n'habiterait que passagèrement la
demeure.

100 Cette acceptation de la mort marque un
double passage : visiblement, l'agonisant
s'éloigne du monde des vivants, parlant,
pensant, raisonnant maintenant par
rapport à une vie, la sienne, qui, pour
105 une part importante, appartient déjà au
passé. En même temps, il attend la
mort. [...] Il ne s'agit pas là d'une
acceptation passive, d'une sorte de
démission qu'on pourrait résumer par « il
110 n'y a plus rien à faire, autant se rendre ».
L'acceptation est une étape de la
progression vers un mode d'existence
autre. [...]

7. L'avènement du septième et dernier
115 stade, appelé decathexis, met fin à toute
communication. L'agonisant est encore
présent, son corps, selon les paramètres
actuels de la biologie, vit encore, mais sa
conscience semble envahie par la
120 perception d'une réalité qu'aucun vivant
ne peut plus partager.

Un fait surprenant est à signaler : dès
l'avènement du troisième stade, dès la
montée de la colère contre sa condition,
125 contre le monde qui maintenant s'éloigne
et jusqu'à la decathexis, la rupture de la
communication avec les vivants, un
espoir permanent habite le mourant.
Jamais la mort n'est pensée dans sa

130 positivité, c'est-à-dire comme la fin
définitive de l'être. L'espoir de vie est
constitutif de l'homme. Il semble
irréductible et comme détaché de tout ce
que l'intelligence peut comprendre. Même
135 dans les situations les *plus* extrêmes,
celles où toute l'intelligence d'un homme
est envahie par la certitude de sa mort
prochaine, cet espoir survit et commande
d'inconditionnels comportements.

140 [...] Au dernier stade de l'agonie, Kubler-
Ross écrit : « Un moment arrive, dans la
vie du malade, où les douleurs cessent,
où le malade sombre dans un état de
conscience lointaine, ou il ne mange
145 presque plus, ou tout ce qui l'entoure
devient vague.

Tourmentés par l'attente, ne sachant pas
s'il vaut mieux partir ou rester pour être
là au moment de la mort, les parents
150 vont et viennent. C'est le moment où il
est déjà trop tard pour les mots, c'est
pourtant celui où le malade a le *plus*
besoin d'aide; trop tard aussi pour une
intervention; mais trop tôt pour la
155 séparation finale. C'est le moment de la
thérapie du silence envers le malade et
de la disponibilité envers les parents. »

[...] Durant les derniers instants de
l'agonie, le mourant vit entièrement selon
160 sa perception nouvelle. Aucune
communication n'a plus lieu avec ceux qui
l'entourent. La main ne répond plus à la
pression amicale. Le regard du mourant
est ailleurs. Une expression nouvelle et
165 inconnue des vivants apparaît sur son
visage. « Ceux qui ont le courage et
l'amour nécessaires pour s'asseoir à côté
d'un mourant dans un silence qui
dépasse les mots savent que cet instant
170 n'est ni effrayant ni douloureux, qu'il est
l'arrêt paisible des fonctions du corps. »

La mort a lieu dans le calme, passage
probable vers un monde et un mode
d'existence que l'agonisant a déjà
175 entrevus.

ZIEGLER Jean : *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points sciences humaines), 1975, pp.
154-162

La mort-tabou

La mort fait partie intégrante de la vie, elle est aussi naturelle et prévisible que la naissance. Mais si la naissance est une occasion de réjouissances, la mort est
5 devenue dans notre société moderne un sujet terrifiant et ignoble qu'il faut éviter par tous les moyens possibles. C'est peut-être que la mort nous rappelle que la vulnérabilité humaine demeure,
10 malgré nos progrès technologiques. Nous pouvons peut-être la retarder, mais pas lui échapper. Nous sommes destinés à mourir à la fin de notre vie, au même titre que les autres animaux non
15 rationnels. Et la mort frappe indistinctement, elle ne s'occupe pas du tout du statut de celui qu'elle choisit; tout le monde doit mourir, riche ou pauvre, célèbre ou inconnu. Même les
20 bonnes œuvres n'évitent pas à leurs auteurs la sentence de mort, les bons meurent autant que les méchants. C'est peut-être son caractère inévitable et imprévisible qui rend la mort si
25 effrayante pour plusieurs. Ceux qui tiennent beaucoup à rester au contrôle de leur existence, surtout, se trouvent offensés de rester sujets aux forces de la mort.
30 [...] Nous éloignons les enfants de la mort sans y penser, croyant les protéger. Mais il est clair que nous ne leur rendons pas service en les privant de cette expérience.

En faisant de la mort et de l'acte de
35 mourir un sujet tabou et en éloignant les enfants des mourants et des morts, nous créons une peur qui n'était pas nécessaire. Quand quelqu'un meurt, nous « aidons » ses proches en nous occupant
40 d'eux, en restant souriants, en arrangeant le corps pour qu'il ait l'air « naturel ». Encore une fois, notre « aide » n'aide pas, elle est destructrice. Quand quelqu'un meurt, il est important que ses
45 proches participent au processus; cela les aidera dans leur deuil, et les aidera aussi à faire face plus facilement à leur propre mort.
[...] Dans notre société, la plupart
50 meurent à l'hôpital. C'est déjà une des grandes raisons qui nous rendent la mort si difficile. [L'hôpital est] une institution dépersonnalisante qui, par définition, n'est pas faite pour les besoins humains
55 de gens dont la condition physiologique ne permet plus d'intervention médicale réussie; ces patients représentent pour l'institution un échec dans son rôle de soutien de la vie, et rien dans le système
60 ne prévoit le soutien de l'âme quand le corps n'est plus réparable.

KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 29-30

La mort étrangère à la société occidentale

Visiblement, la société occidentale ne sait que faire de ses morts. Une intime terreur préside aux rapports qu'elle entretient avec ces étrangers. Voici des corps qui, brusquement, cessent de produire, arrêtent de consommer. Voici des masques qui ne répondent à aucun appel, résistent à toutes les séductions, refusent obstinément et comme en triomphe de répondre aux ordres, de donner la moindre prise aux flatteries et aux corruptions subtiles que, d'ordinaire, la société marchande utilise pour gouverner les vivants. Pis que cela: les morts témoignent entre eux d'une rigoureuse solidarité. Ils sont en effet parfaitement égaux les uns par rapport aux autres. Étranges contemporains, ces morts ne se laissent classer nulle part, et leur comportement gêne prodigieusement la belle machine productrice de biens inutiles qui est la principale raison d'être de la société d'exploitation. Événement quasi clandestin, la mort de nos semblables est refoulée par le groupe aux confins extrêmes de l'existence collective. Au niveau des conduites, une même misère apparaît: dans les cités industrielles, les hommes meurent en cachette, honteusement. L'intime refus de considérer ce corps muet qui, brusquement, cesse de produire et de consommer, préside à une des opérations les plus efficaces que la société d'exploitation ait inventées. Tout est mis en œuvre pour que les vivants ne se rendent compte de rien. En quelques heures, leur présence est effacée, leur corps emmené, leur souvenir figé. Le bruit de la ville masque la terreur. Mêlé au trafic, un convoi traverse la ville. Un enclos réservé l'accueille. Derrière la haie: une fosse ouverte. Quelques paroles au bord de la tombe, toujours les mêmes d'ailleurs, d'une insignifiance et d'une banalité qui sont comme une ultime agression. Un changement de registre civil, une distribution de biens, simple ou compliquée, c'est tout. Le cimetière lui-même pose problème, le sol urbain étant coûteux et le système de la maximisation de la rente foncière n'admettant guère le gaspillage. Aussi, pour gagner de la

place, la société marchande préfère-t-elle brûler les morts. Le jour viendra peut-être où une technique nouvelle permettra de se passer d'urne et, en même temps, des quelques centimètres carrés de terrain qu'elle réclame.

Cette société, qui expulse avec tant d'efficacité ces « étrangers » qui brusquement cessent de lui obéir, confie à des spécialistes le traitement des mourants et des morts. Dans les hôpitaux américains, il existe depuis peu la nouvelle profession de *thanatologiste*. Il s'agit de fonctionnaires dont la charge consiste à aider les hommes à mourir sans bruit. [...] Aux abords des cimetières, les entreprises mortuaires prolifèrent. Elles offrent leurs services par voie d'annonce. La société marchande tire profit même de la mort. Mourir devient ainsi une simple transaction ordinaire, un acte que les vivants peuvent intégrer à leur plate conscience de consommateurs. La société des vivants se trouve ainsi débarrassée de sa vocation première, celle de dresser une sépulture aux morts, celle aussi de restituer dans la succession fuyante des actes un sens continu aux existences des hommes.

[...] L'évacuation se fait systématiquement. Or, l'angoisse diffuse et anonyme subsiste. Elle resurgit dans les cabinets des psychiatres. La conscience de l'homme est purgée périodiquement par des catharsis minables pour que puisse circuler efficacement le message crétinissant de l'hédonisme marchand. La mort est niée. Elle est occultée. Aux systèmes élaborés de la négativité se substitue le non-savoir organisé. A la négation succède le mensonge. La mort n'a plus lieu, tout simplement. Sa réalité est évacuée, l'hédonisme marchand occupe sa place. Mais, privé de sa finitude, *l'homme cesse du même coup d'être le sujet d'une histoire quelconque*. La mort arrive désormais aux hommes de la même façon qu'elle arrive aux bêtes: dans la nescience.

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), pp. 34-35

Le "rêve américain" face à la mort

Dans la société américaine qui se méfie tant de la mort, qui révère tant la jeunesse, qui cache les vieux et les malades dans des institutions, dont les
5 média montrent la mort tragique, horrible, illégitime, refusée, et rarement paisible et acceptée, qui tient tant à ce que tout soit confortable et pratique, qui cherche à manipuler et à contrôler son
10 environnement total; dans une telle société, la mort apparaît souvent comme une insulte, malvenue, sans nécessité, surimposée à la vie. L'idée que la mort ne puisse pas faire partie du Rêve

15 américain et de la Belle Vie inhibe gravement l'acceptation de la mort et la capacité conséquente d'accomplir le travail de deuil. Notre expérience de directeurs funéraires nous révèle donc
20 chez les gens une forte tendance à se retirer de l'expérience de la mort et à demander à un fonctionnaire de s'occuper de la tâche.

Témoignage de R. et J. NICHOLS in KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, p. 128

Mort et "modernité"

Les traditions...

D'un autre temps, le vieillard est mort il y a peu. Tout au long de sa vie il avait soigné ses fromages et son vin d'enterrement comme l'avaient fait ses
5 ancêtres pour redire le lien entre les vivants et les morts. Né dans la société traditionnelle il portait dans sa sagesse la tradition de sa communauté. Bien sûr, il s'était aisément accommodé des
10 changements puisqu'il avait participé très tôt aux innovations. Mais, dans le fond de son âme, soigner les nourritures pour l'enterrement avait gardé le sens profond par lequel la communauté même

15 assurait sa pérennité. Le patriarche m'avait maintes fois conté le déroulement de ses funérailles. Il avait dit que pour lui – comme il était très âgé – on s'en référerait aux anciennes coutumes. Il les
20 trouvait riches de sens et de plénitude. Mais il est mort, le vieillard, en oubliant qu'on avait changé d'époque. Même si chez les siens les choses se font volontiers « comme avant », l'esprit n'y était plus
25 tout à fait. « Pense donc, avec la voiture, le téléphone, la télévision et la rente-vieillesse... il est normal qu'on soit pressé et qu'on ait plus d'argent... » osait-il dire

parfois. Pourtant il n'a jamais dit « de
30 mon temps », jamais il n'aurait souhaité
un retour... mais quand même, pour
l'enterrement...

On l'a vêtu de ses plus beaux habits,
comme il l'avait souhaité. On l'a veillé. Il
35 est passé beaucoup de monde saluer une
dernière fois le frère, l'ami. Personne n'a
raconté d'histoires drôles alors que,
avait-il averti: « Tu verras, ça ne
manquera pas! » On a bu du vin à sa
40 santé, à la cuisine. Et puis s'est posée la
question de le veiller toute la nuit. Ça ne
se fait plus guère de rester avec le mort
toute la nuit. Pourtant là, la tradition
l'avait emporté. On a emmené le cercueil
45 dans la voiture des pompes funèbres qui
aujourd'hui prennent les choses en main.
Étaient-ce là des manières de descendre
le long chemin à travers le village? Les
porteurs avaient suivi, au pas,
50 l'automobile pendant que la fanfare
jouait une marche triste.

Pour le repas, le curé a appelé
l'assistance à se réunir dans plusieurs
bistrot du village. Depuis bien des
55 années on faisait ainsi. Pendant la

journée on avait coupé les fromages vieux
montés de la cave. Ils étaient durs mais
bons. Autrefois, l'occasion permettait le
luxe: on donnait du pain blanc.
60 Aujourd'hui le pain de seigle a plus de
goût... dit-on! Sur les tables l'aubergiste
débouchait les bouteilles achetées à la
cave coopérative. C'est du bon vin. Le
tonneau du Glacier n'aurait d'ailleurs
65 pas suffi car ce plant de vigne ne se
cultive plus guère. Mais qu'importe, tant
de gens boivent aujourd'hui du thé ou du
café... Il aurait été content le grand-père.
Heureux de voir qu'on s'était déplacé,
70 qu'il y avait du monde, que c'était un bel
enterrement. Aurait-il pu mesurer le
semblable et le différent? Je l'entends
répondre de sa voix malicieuse: "pourquoi
tant de questions... aujourd'hui c'est
75 aujourd'hui!"

PREISWERK Yvonne: *Le repas de la Mort. Catholiques et protestants aux enterrements. Visages de la culture populaire en Anniviers et aux Ormonts*, Monographic SA, 1983, pp. 351-352

...et la "modernité"

Ariès écrit : « L'effacement de la mort du
discours et des moyens familiers de
communication appartiendrait, comme la
priorité du bien-être et de la
5 consommation, au modèle des sociétés
industrielles. Il serait à peu près
accompli dans la vaste zone de modernité
qui recouvre le Nord de l'Europe et de
l'Amérique. Il rencontrerait au contraire
10 des résistances là où subsistent des
formes archaïques de mentalité, dans les
pays catholiques comme la France et
l'Italie, protestants comme l'Écosse
presbytérienne ou encore parmi les
15 masses populaires des pays techniciens.
Le souci de la modernité intégrale
dépend en effet autant des conditions
sociales que géographiques, et, dans les
régions plus évoluées, il est encore

20 restreint aux classes instruites, croyantes
et agnostiques. Là où il n'a pas pénétré,
persistent les attitudes romantiques
devant la mort... »

Et plus loin : « Il s'agirait toutefois de
25 survivances qui font illusion parce
qu'elles affectent encore la population la
plus nombreuse, mais qui sont
menacées. Elles seraient promises à une
régression inévitable en même temps que
30 les mentalités arriérées auxquelles elles
sont associées. Le modèle de la société
future leur sera imposé et achèvera
l'évacuation de la mort déjà commencée
dans les familles bourgeoises, qu'elles
35 soient progressistes ou réactionnaires. »

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), pp. 35-37

La crainte de la mort

Je suis étudiante infirmière. Je me
meurs. J'écris ceci pour vous qui êtes ou
deviendrez infirmières, dans l'espoir
qu'ayant partagé mes sentiments, vous
5 soyez un jour capables d'aider mieux ceux
qui vivent la même expérience que moi.
Je suis sortie de l'hôpital, maintenant —
pour un mois, six mois, un an peut-
être —, mais personne n'aime parler de
10 ces choses-là. En fait, personne n'aime
parler de grand-chose. Le nursing avance
sans doute, mais je voudrais qu'il se
hâte. Nous apprenons maintenant à ne
plus jouer la bonne humeur, nous
15 réussissons assez bien à oublier le « Tout
va bien » de routine. Mais il ne reste
qu'un vide silencieux et solitaire. Sans le
« tout va bien » protecteur, le personnel
reste pris avec sa propre peur et sa
20 vulnérabilité. On ne voit pas encore le
mourant comme une personne et on ne
peut donc pas communiquer avec lui. Il
est le symbole de ce que craint tout être
humain, de ce que nous savons tous, au
25 moins académiquement, devoir affronter
un jour. Ne nous disait-on pas, dans les
cours de psychiatrie, que si on s'approche
de la pathologie avec sa propre
pathologie, on ne peut que nuire à tout le
30 monde? Et qu'il fallait connaître ses
propres sentiments avant de pouvoir
aider quelqu'un d'autre avec les siens?
Comme c'était vrai.
Quant à moi, j'ai peur tout de suite, je
35 meurs maintenant. Vous entrez et sortez
de ma chambre en silence, vous me
donnez mes médicaments, vous prenez
ma pression artérielle. Est-ce le fait
d'être moi-même étudiante infirmière ou
40 le simple fait d'être un humain qui me
fait sentir votre peur? Votre peur souligne
la mienne. Pourquoi avez-vous peur?
Après tout, c'est moi qui meurs!
Je sais que vous êtes mal à l'aise, que

45 vous ne savez ni que dire ni que faire.
Mais croyez-moi, on ne peut pas se
tromper en montrant de la chaleur.
Laissez-vous toucher. C'est de cela que
nous avons besoin. Nous pouvons poser
50 des questions sur l'après et le pourquoi,
mais nous n'attendons pas vraiment de
réponse. Ne vous sauvez pas, attendez,
je veux simplement savoir qu'il y aura
quelqu'un pour me tenir la main quand
55 j'en aurai besoin. J'ai peur. La mort est
peut-être devenue une routine pour vous,
mais elle est nouvelle pour moi. Je ne
suis sans doute pas un cas unique pour
vous, mais c'est la première fois que je
60 meurs. Pour moi, c'est le moment unique.
Vous parlez de ma jeunesse; mais quand
on se meurt, est-on si jeune? Il y a des
tas de choses dont je voudrais parler. Il
ne vous faudrait pas beaucoup plus de
65 temps, puisque vous passez déjà
beaucoup de temps près de moi de toute
façon.
Si nous pouvions seulement être
honnêtes, admettre nos peurs, nous
70 toucher l'une l'autre. Et après tout, votre
professionnalisme serait-il vraiment
menacé si vous alliez jusqu'à pleurer avec
moi? Entre nous? Alors il ne serait peut-
être plus si dur de mourir à l'hôpital...
75 car on y aurait des amis.¹

KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 51-53

¹ E. KUBLER-ROSS présente ainsi ce texte: "Ce texte a paru en février 1970. Son auteur est sans doute morte depuis quelques années déjà. Elle a donné sens à sa vie et à sa mort en rejoignant les autres avec un message qui allait porter encore longtemps. Vous pouvez ajouter encore à la dignité de sa mort en recevant ce message et en l'appliquant."

Le deuil solitaire

Quand quelqu'un qu'on aime meurt, on se sent comme engourdi, on sent un besoin et une protestation. On a perdu une partie de soi-même; on se sent
5 désorganisé; on pleure beaucoup. On est nerveux, on peut se sentir coupable. On aurait peut-être pu aider celui qui est mort, mais on ne sait pas comment. On est fâché qu'il soit mort, fâché contre
10 l'univers. On est si seul; la solitude est un des plus grands problèmes du deuil. Et c'est un problème qu'il faut régler tout seul.

Le premier stade du deuil est le choc, qui
15 est utile temporairement. La personne en deuil n'est pas écrasée par l'énorme perte de l'être aimé tout de suite après la mort. Il y a bien des choses à faire et on les fait automatiquement. Je me tenais très
20 occupée en essayant de ne pas penser que Ron n'était plus là. Je ne pouvais pas croire qu'il fut parti et j'espérais un lendemain meilleur.

Je compris bientôt que notre fils unique
25 était parti, et la foi religieuse ne me fut d'aucun secours. Je cherchais des réponses et il n'y en avait pas. Je pensais tout le temps: « Que vais-je devenir sans lui? Il me manque. » Chacun
30 réagit au deuil à sa façon. J'ai besoin de croire que mon fils existe quelque part, je ne sais pas où. Le reverrai-je? Je ne le sais pas, mais je l'espère. Cette croyance repose sur mon besoin émotionnel et non
35 sur un raisonnement.

En traversant les étapes du deuil, j'ai souffert des symptômes psychosomatiques ordinaires: j'avais mal partout, j'étais pleine de tension
40 émotionnelle. J'étais fatiguée et je ne pouvais pas dormir. J'avais vécu à la limite de mes capacités durant les six mois de sa maladie et sa mort m'affectait profondément. Sa mort avait détruit mon

45 attitude optimiste.

Par moments, après sa mort, j'étais distraite; je paniquais; je ne fonctionnais pas comme j'aurais voulu. Je sais que ces divers stages [sic!] du deuil sont
50 normaux, mais si on ne le savait pas, on croirait que quelque chose ne va pas.

J'éprouvai un peu de culpabilité, me disant que comme je suis infirmière, j'aurais dû voir que notre fils avait le cancer. Mais je n'avais nul moyen de le
55 savoir. Il ne s'était jamais plaint, ne s'était jamais senti malade, et le cancer attaquait son corps lentement. La culpabilité est une réaction courante chez
60 les gens en deuil.

J'éprouvais aussi de la colère à bien des sujets. Il était trop jeune pour mourir, mais qui peut dire quel est le bon âge pour mourir? Son heure était venue, pour
65 quelque raison secrète. Je ne sais pas pourquoi il fallait que ce soit maintenant. On ne peut pas accélérer le deuil, mais la personne en deuil retrouve éventuellement un équilibre émotionnel.
70 On ne peut pas ramener celui qu'on aime et il faut affronter la réalité. Il y a eu un changement dans ma vie; ma vie doit donc avoir plus de sens. J'ai regardé mon fils lutter pour vivre et je l'ai vu accepter
75 la mort. Il savait qu'il n'y avait plus d'espoir et il était devenu très brave. Il fallait que je sois forte pour lui, je ne pouvais pas le décevoir.

Par moments, le deuil me consume, mais
80 j'apprendrai à vivre avec ce vide. Je ne peux oublier notre fils et je n'arrive pas encore à comprendre sa mort. Mais il faut que je continue. Il faut du temps pour résoudre le deuil. J'essaie d'avancer.
85 Notre fils ne voudrait pas que je passe tout mon temps à le pleurer. Il m'a toujours dit d'aller de l'avant et j'en ferai l'effort pour lui. Je ferai tout ce que je

pourrai de mon mieux. Quelle perte que
90 le départ de quelqu'un d'essentiel comme
Ron. Quand la mort frappe, le coup est
terrible et la douleur énorme. Les
blessures douloureuses guérissent
lentement surtout celles du cœur. Je ne

95 peux pas démissionner, j'essaie de
donner un sens à ma vie.

Témoignage cité par KUBLER-ROSS
Elisabeth: *La mort, dernière étape de la
croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 137-139

Témoignages: mourir à l'hôpital

Une expérience récente et
particulièrement douloureuse, le décès de
notre mère âgée de 78 ans à l'hôpital
Saint-Joseph, nous a fait un devoir de
5 conscience de vous exprimer un certain
nombre de réflexions en même temps que
nos protestations. Nous n'en voulons pas
aux médecins pour des erreurs ou des
maladresses, pour regrettables qu'elles
10 soient. Hélas! elles sont humaines et
nous n'ignorons pas les risques du
métier. Mais nous ne pouvons admettre
que, sous prétexte de respect de la vie, on
prolonge par principe et de façon
15 systématique les jours d'un mourant
quand c'est au prix de souffrances
supplémentaires, sans espoir de miracle
et contre le vœu normal de l'intéressée.
En effet, notre mère, qui avait frôlé la
20 mort plusieurs fois, acceptait cette
éventualité et nous disait, encore cet été
avec véhémence: « Je n'ai pas peur de la
mort naturelle, mais je ne veux pas qu'on
me prolonge avec des appareils qui vous
25 forcent à respirer et usent tous vos
organes jusqu'à l'extrême limite. » Or,
nous l'avons vue littéralement suppliciée,
ne pouvant plus parler, attachée mais
très consciente malgré ses 40° de fièvre et
30 un masque de souffrance indicible, nous
crier: « Arrachez-moi tout cela et laissez-
moi mourir en paix! » Nous ne pouvons
accepter que, dans un hôpital, un malade
soit la chose de services plus ou moins
35 anonymes, à responsabilité diluée, que la
famille soit seulement tolérée et qu'une
réanimation soit considérée par tous,
médecins, infirmières, religieuses, comme

obligatoire. Si la loi française respecte le
40 testament d'une personne en ce qui
concerne ses biens, la morale médicale at-
t-elle le droit d'ignorer la volonté d'une
malade en agonie, en un mot de faire
violence à une mourante? Quand il s'agit
45 de réanimer une mourante,
particulièrement un vieillard au cœur
fragile, ne serait-il pas normal que la
famille soit consultée, honnêtement et
clairement? En effet, le vocabulaire
50 technique ne doit pas masquer la réalité
concrète des choses.¹

Ma mère avait 80 ans lorsqu'elle mourut,
seule, sans qu'aucun membre de sa
famille soit autour d'elle. Ainsi le veut le
55 règlement. Nous eûmes droit, comme
tous les autres visiteurs, à cinq minutes
de présence auprès d'elle, mais, nous, sa
famille, nous ne nous sentions pas « des
visites », nous faisions partie de l'univers
60 de notre mère. Ce n'est pas que ma mère
fût négligée. Dans cet hôpital nouveau et
moderne, tout était prévu pour assister
les grands malades. Elle eut droit aux
soins les plus attentifs. Pour les parents
65 angoissés, le cadre était impressionnant.
Des tapis moelleux, d'un vert pastel,
recouvraient le sol. Partout, les couleurs
étaient reposantes. Des lumières
tamisées complétaient cet univers dont le
70 personnel était efficace et entraîné. On
avait l'impression de pouvoir être secouru
n'importe quand. Les graphiques étaient
consultés continuellement par des
infirmières affairées qui s'occupaient
75 attentivement de leurs malades, isolés

dans des cabines entourant un grand pupitre central. Les lits étaient tous équipés du matériel le plus moderne (appareils de perfusion, d'oxygène) et
 80 transmettaient continuellement les battements cardiaques des malades au pupitre central qui les enregistrerait. Afin que les patients et le personnel aussi, je suppose, ne soient pas dérangés, le
 85 nombre des visites était limité. C'est certainement une bonne chose pour ceux qui ont une chance de guérir, ils sont ainsi protégés du bruit et de la fatigue des visites.
 90 J'avais lu quelque part que la chose la plus importante, pour guérir, était le repos. C'est juste, en effet, pour les malades, mais pas pour les mourants. Ma mère avait lutté désespérément pour
 95 vivre, mais elle était épuisée. Tous ces tubes, ces graphiques, ces remèdes, ces opérations, l'oxygène — et j'en oublie — ne parvinrent jamais à calmer ses angines de plus en plus fréquentes, à
 100 soulager sa respiration difficile. Son seul but était maintenant de mourir avec dignité.
 Je m'avançai sur la pointe des pieds et restai près du lit pendant les quelques
 105 minutes qui m'avaient été accordées. Quand ma mère ouvrit les yeux et me vit, son visage s'éclaira d'un sourire. De façon claire consciente et sans se plaindre, elle me parla un moment avant de retomber
 110 dans sa somnolence. Elle mourrait

comme elle avait vécu: dans la joie. Mais je ne saurai jamais si elle rouvrit les yeux dans l'espoir de me voir, si elle eut besoin de moi. Je ne le saurai jamais et cela me hante. Car il est évident que, dans cet univers si somptueusement organisé, la mort n'est pas considérée comme une affaire de famille, mais uniquement comme un problème médical. La présence
 115 tranquille d'un mari, d'une fille, d'une sœur n'y est tolérée que 5 minutes par jour. L'amour familial de toute une vie aurait dû entourer ma mère dans ses derniers instants pour la réconforter et
 120 pour nous réconforter. Mais les règles en décident autrement. Il était interdit de rester assis sans bruit, tricotant ou lisant à son chevet, disponible pour le moment où elle aurait eu besoin de nous.
 130 Pas d'exceptions aux règles gouvernant la mort! Comment mourut-elle? Je ne le saurai jamais. On nous appela une fois qu'elle fut morte. Il est trop inhumain que ces choses se produisent aujourd'hui de cette manière; c'est pourtant le cas.²

Témoignages cités par ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1e éd. 1975), pp. 95-96

1 Témoignage paru in *Le Monde*, 6.6.1973

2 Témoignage paru in *American Journal of Nursing*, 1970

Modernité et sacrifice humain

Les constantes

La guerre

Le faire mourir résume toutes les pulsions mortifères de l'homme: homicide, ethnocide et génocide, guerre. Le pouvoir-tuer devient vite un droit et même un devoir-tuer. Comme le dit un vieux proverbe: le cadavre de l'ennemi sent toujours bon ! [...] La guerre prouve peut-être une chose: l'homme ne s'aime pas, mais il aime tuer. Et pour se justifier, il fait de ceux qui trop souvent meurent pour rien des héros et de ceux qu'il veut massacrer des ennemis. Facile dichotomie et qui arrange bien les choses !

15 L'autre tué, qui est-ce ? Le différent, le non semblable, le lointain (en réalité ou imaginaiement pour les besoins de la cause) ? La mauvaise partie de nous-même que nous poursuivons

20 impitoyablement (la mort que l'on donne rejoint, ici, la mort que l'on se donne ou suicide) ? Il est bien difficile de se

prononcer. Nous pensons que l'acte de tuer est un processus de défense du sujet

25 qui tue [...]. Reprenant l'argumentation de Fornari, pour qui la perte de la mère signifie qu'on atteint les limites du néant, R. Menahem écrit avec beaucoup de finesse: « La mort, la guerre, c'est pour

30 l'ennemi, celui qui est chargé du souvenir de toutes les pertes, de toutes les angoisses. Mais il ne s'agit pas seulement de le détruire parce qu'il est le mal, mais en le tuant de triompher de la

35 mort ». Tuer l'autre, c'est le faire mourir à notre place. Telle est la dure (et absurde) loi de la guerre: « c'est lui ou c'est moi ! » Alors, autant que ce soit lui...

[...] Force est donc d'affirmer que la

40 guerre est une institution sociale hautement mortifère, exercée par des organes sociaux différenciés et poursuivant une fin plurivalente dont l'aspect primordial pourrait être la

45 destruction du patrimoine
démographique: accroissement subit de
la mortalité; diminution de la natalité;
élimination polarisée sur les hommes en
pleine vigueur, d'où modification de la
50 pyramide des âges en faveur des
personnes âgées et des femmes.
Toutefois, la guerre aérienne — à plus
forte raison atomique — et la
mobilisation des femmes atténue, dans
55 les conflits modernes, ce dernier caractère
et l'on sait qu'aujourd'hui, le vainqueur
peut avoir plus de pertes que le vaincu
(U. R. S. S. 7 millions et demi, Allemagne
3 millions). En bref, la guerre joue,
60 mutatis mutandis, « un rôle voisin de
celui des crises économiques; lorsque
celles-ci éclatent, la valeur des produits
baisse, les capitaux s'amenuisent.
Comme l'a vu K. Marx, la crise produit
65 entre autres effets celui d'une contraction
du capital circulant. De même, lorsque la
guerre éclate, la valeur de la vie humaine
(qui est aussi un élément constitutif de la
vie économique) diminue; le capital
70 humain tend à se contracter. Suivant
l'expression populaire, en temps de
guerre, « la vie ne vaut pas cher ». Tout
se passe donc comme si une nation ne
craignait pas périodiquement d'entamer
75 sensiblement son effectif démographique,
pourvu que les pertes de l'ennemi soient
importantes (d'autant qu'il sera toujours
possible de massacrer les forces vaincues
après l'armistice et la paix ou d'y prélever

80 esclaves ou prisonniers) et que
trionphent l'idéologie et le pouvoir
hégémonique du vainqueur. Y aurait-il
des « fonctions » de la guerre ? Peut-on
parler à ce sujet de liquidation
85 périodique d'un surplus démographique
sur le mode concentration/décharge [...] ?
Dira-t-on [...] que la guerre constitue le
« phénomène total qui les soulève [les
sociétés modernes] et les transforme
90 entièrement, tranchant par un terrible
contraste sur l'écoulement calme du
temps de paix » ? Toujours est-il que
cette institutionnalisation de la mort
s'accompagne d'un système de valeurs
95 particulièrement prégnantes (honneur,
gloire, sacrifice, amour de la patrie,
grandeur humaine, culte des hommes
morts sur le champ de bataille...),
susceptibles de remuer les masses, de les
100 galvaniser et de les conduire au suicide-
sacrifice dans la plus grande euphorie...
Sans oublier les réserves financières
colossales qui sont dépensées pour la
préparation et le déroulement des
105 conflits !
Gaspillage d'hommes, gaspillage
d'énergie et de temps, gaspillage
d'intelligence et d'idées, gaspillage
financier, gaspillage des forces naturelles,
110 telle est l'économie de la guerre !

THOMAS Louis-Vincent : *Anthropologie de la mort*, Payot, 1975, pp. 132-133, 107-108

La peine de mort

Sans vouloir entrer, ce qui déborde notre
propos, dans le détail des discussions et
des polémiques soulevées par cette
épineuse question, introduisons deux
5 remarques capitales. — Tout d'abord,
dégageons le caractère archaïque et
magique de cette pratique. Ainsi que le
souligne fort bien M. Colin: « *La*
condamnation à mort vise moins une
10 *certaine catégorie d'individus qu'une*
certaine catégorie de situations; on

pourrait, en effet, penser que le verdict
mortel joue le rôle d'un certain analyseur
sélectif et qu'on va retrouver dans la
15 promotion des condamnés une certaine
physionomie monolithique: par exemple
“le pervers inaffectif, amoral,
inamendable”; or il n'en est rien, parce
que ce n'est pas un certain type
20 d'individu qui est retenu par la
condamnation, mais un certain type de
situation et essentiellement les

situations à contenu affectif, passionnel, à haute signification magique: celles où se trouvent transgressés les tabous ancestraux.» Citons plus spécialement dans cette perspective: les crimes à signification œdipienne (le parricide, l'infanticide. ...) et les perversions sexuelles (le viol et l'inceste), le meurtre du chef (roi, président) ou du prêtre, les crimes à résonance magique (incendie, empoisonnement, etc.). Il est probable que les exécutions-spectacles (voir les exemples récents du Nigeria, de la Guinée, de l'Irak) s'apparentent à ce contexte magico-sadique. — Rappelons en second lieu que les motivations qui ont, au cours de l'histoire, présidé à l'application d'une telle peine ont évolué. Dans l'antiquité, deux raisons prévalent: la loi du talion (œil pour œil, dent pour dent) et la nécessité d'apaiser les dieux offensés; l'exécution était publique et prenait volontiers l'allure d'un spectacle d'où le sado-masochisme n'était pas absent. Avec le Christianisme, la peine capitale devient avant tout un moyen d'expiation pour le supplicié et une intimidation pour les foules qui assistent bien entendu à la mise à mort «liturgiquement codifiée». Enfin à l'époque moderne la mise à mort — sauf exception — a perdu son caractère public, elle ne vise que les sujets considérés comme responsables et cherche (théoriquement bien sûr) à stimuler (= régénérer) le condamné, ce qui est une survivance de l'expiation, à intimider ceux qui seraient tentés d'enfreindre la loi (criminels de droit commun ou politiques en puissance) et à satisfaire la justice. On doit poser la question préjudicielle de savoir s'il s'agit d'une peine à proprement parler; il faudrait pour s'en convaincre «se livrer à une étude approfondie des conditions dans

lesquelles les exécutions ont lieu... Pareille étude n'a pas été réalisée ».

[...] Il faut le dire clairement, la peine de mort est un crime, le pire de tous parce qu'il prend la marque hypocrite de la justice. Curieuse manière en effet de vouloir tuer le crime par le crime !

Pour l'anthropologue, toutefois, ce crime a un sens : *il vise à compenser l'angoisse de mort* car il traduit *un pouvoir*: celui de donner la mort, d'en disposer en quelque sorte, de lui enlever ainsi tout caractère mystérieux et transcendantal. C'est la position inverse de celle qu'adopte le médecin puisque celui-ci détient le pouvoir (limité [...]) de conserver la vie; mais qui recèle, avec elle, un point commun: la mort peut être maîtrisée, « apprivoisée » par l'homme, soit qu'il la donne, soit qu'il l'empêche. Une telle attitude semble hautement rassurante, mais à quel prix ! A cet égard, la peine de mort se rapproche encore de la guerre qui permet de dépasser elle aussi l'angoisse de la mort en autorisant « la familiarité à l'égard des dépouilles des tués: on pousse du pied ces restes misérables avec un amical sans gêne », disait R. Caillois. C'est pourquoi l'exécution capitale est un raccourci saisissant du champ de bataille: « Ce «paroxysme social», que représentent les assises saisonnières, s'identifie à la fois à une petite guerre et à une petite fête: il y a l'attaque et la défense, les règles du jeu, le cérémonial du combat, l'esprit de sérieux, la gravité et la haine, le code des injures qui enflent la détestation humaine jusqu'à permettre le geste mortel. » Une conduite archaïque en quelque sorte, mais toujours actuelle.

THOMAS Louis-Vincent : *Anthropologie de la mort*, Payot, 1975, pp. 115-116, 118-119

Les nouvelles divinités...

La Raison

La société industrielle à ses débuts fut considérée comme une mobilisation générale, la classe ouvrière comme l'armée du travail, et l'encadrement dans
5 les usines fut souvent assuré par des militaires. Que cette image soit trop brutale et qu'elle soit partielle, on en conviendra facilement, mais elle contient assez de vérité pour montrer que la
10 société moderne n'a pas accepté l'individualisme pour la majorité de la population. Et pas davantage pour les élites dirigeantes soumises à des contraintes particulièrement fortes qui devaient en faire les serviteurs du profit
15 ou de l'industrie, les membres d'une classe ou d'une profession, en cachant leur personnalité individuelle derrière des uniformes et des conventions. D'où le goût de cette société pour les allégories
20 qui représentent des rôles sociaux hors de tout trait particulier de celui ou celle qui les exerce. La perte de l'individualité est encore plus complète pour les
25 femmes, réduites à leur rôle d'épouse, de mère ou de maîtresse. Cette lutte contre l'individualisme se développe encore et devient l'objet de campagnes d'opinion et d'interdits légaux quand la
30 modernisation est associée à la renaissance ou à la création de la nation. C'est à l'héroïsme de tous qu'on en appelle alors, pour que l'intérêt et le bonheur individuels se sacrifient à la
35 conquête de l'indépendance ou à l'agrandissement de la nation. En termes plus mesurés, le même vocabulaire est employé par les entreprises.

Où est l'individualisme dans cette société moderne? [...] La morale dite moderne n'est-elle pas avant tout un ensemble de règles qui doivent être suivies dans l'intérêt de la société, laquelle ne peut prospérer que si les individus se
45 sacrifient à elle?

Enfin, comment ne pas rappeler que la société moderne peut aussi être définie comme société de masse, dans la production d'abord, dans la
50 consommation et les communications ensuite, et qu'il est donc impossible de l'appeler individualiste? [...]

Cet appel partout présent à la rationalisation et au rôle moteur de la
55 science et de la technologie a exercé un attrait puissant à l'Est comme à l'Ouest. Pourquoi provoque-t-il aujourd'hui plus de crainte que d'enthousiasme? D'abord parce que cet universalisme de la raison
60 est une formidable machine à détruire les vies individuelles, faites de métier, de mémoire et de protections autant que de science, de projets et de stimulants. L'accélération du progrès a fait que, de la
65 génération qui devait lui être sacrifiée, on est passé au sacrifice permanent d'une grande partie de l'humanité. L'Europe de la fin du XXe siècle peut-elle encore croire [...] que le triomphe de la technique
70 associé au pouvoir populaire libérerait l'homme de l'ignorance, de l'irrationalité et de la pauvreté?

TOURAINE Alain : *Critique de la modernité*, Fayard, 1992, pp. 296-297

Le marché

Englués. Dans les démocraties actuelles, de plus en plus de citoyens libres se sentent englués, poissés par une sorte de visqueuse doctrine qui, insensiblement, enveloppe tout raisonnement rebelle, l'inhibe, le trouble, le paralyse et finit par l'étouffer. Cette doctrine, c'est la pensée unique, la seule autorisée par une invisible et omniprésente police de l'opinion. Depuis la chute du mur de Berlin, l'effondrement des régimes communistes et la démoralisation du socialisme, l'arrogance, la morgue et l'insolence de ce nouvel Évangile ont atteint un tel degré qu'on peut, sans exagérer, qualifier cette fureur idéologique de moderne dogmatisme. Qu'est-ce que la pensée unique ? La traduction en termes idéologiques à prétention universelle des intérêts d'un ensemble de forces économiques, celles, en particulier, du capital international. [...] Le premier principe de la pensée unique est d'autant plus fort qu'un marxiste distrait ne le renierait point : l'économique l'emporte sur le politique. [...] « Le capitalisme ne peut s'effondrer, c'est l'état naturel de la société. La démocratie n'est pas l'état naturel de la société. Le marché, oui. » — l'économie est placée au poste de commandement. Une économie débarrassée, il va de soi, de l'obstacle du social, sorte de gangue pathétique dont la lourdeur serait cause de régression et de crise. Les autres concepts-clés de la pensée unique sont connus : le marché, idole dont « la main invisible corrige les aspérités et les dysfonctionnements du capitalisme », et tout particulièrement les marchés financiers, dont « les signaux orientent et déterminent le mouvement général de

l'économie » ; la concurrence et la compétitivité, qui « stimulent et dynamisent les entreprises, les amenant à une permanente et bénéfique modernisation » ; le libre-échange sans rivages, « facteur de développement ininterrompu du commerce, et donc des sociétés » ; la mondialisation aussi bien de la production manufacturière que des flux financiers ; la division internationale du travail, qui « modère les revendications syndicales et abaisse les coûts salariaux » ; la monnaie forte, « facteur de stabilisation » ; la déréglementation ; la privatisation ; la libéralisation, etc. Toujours « moins d'État », un arbitrage constant en faveur des revenus du capital au détriment de ceux du travail. Et une indifférence à l'égard du coût écologique. La répétition constante, dans tous les médias, de ce catéchisme par presque tous les hommes politiques, de droite comme de gauche, lui confère une telle force d'intimidation qu'elle étouffe toute tentative de réflexion libre, et rend fort difficile la résistance contre ce nouvel obscurantisme. On en viendrait presque à considérer que les 17,4 millions de chômeurs européens, le désastre urbain, la précarisation générale, la corruption, les banlieues en feu, le saccage écologique, le retour des racismes, des intégrismes et des extrémismes religieux, et la marée des exclus sont de simples mirages, des hallucinations coupables, fortement discordantes dans ce meilleur des mondes qu'édifie, pour nos consciences anesthésiées, la pensée unique.

RAMONET Ignacio : La pensée unique, in *Le Monde diplomatique*, janvier 1995

Le cannibalisme marchand

L'homme d'Occident est désormais marchandise. Il est logé dans des ensembles infects, parqué dans des silos de béton, comme une marchandise, 5 entreposé, classé, numéroté. Les cités satellites détruisent ce qui reste des villes d'Europe aux visages autrefois connus. L'univers marchand des banquiers et des promoteurs envahit les 10 cités, ravage jusqu'à la moindre pierre. Le langage, lui aussi, suit le mouvement général qui mène à l'anonymat. Les systèmes symboliques se meurent. A leur place se déploient des systèmes 15 indigents, des balbutiements phonétiques tels qu'en emploient les personnages, effrayants de réalité, des films de Jean-Luc Godard. Ces nouveaux systèmes de sons n'expriment au sens 20 précis du terme, plus rien. Ils sont tout juste bons, semble-t-il, à maintenir entre les hommes le minimum indispensable de signes utiles à la production, à la distribution et à la consommation des 25 marchandises. Même l'argent aujourd'hui est anonyme. L'argent, autrefois, était le « sang des pauvres ». Dans la société capitaliste classique, son accumulation entre les mains de quelques-uns était le 30 signe visible de l'exploitation, de la misère, de l'écrasement de la multitude. [...] On commence à s'habituer à la massification orientée des existences multiples des hommes. Le lavage des 35 cerveaux, que ce soit par la propagande d'État ou par la publicité énorme et indigente du secteur privé n'étonne plus personne. Ces agressions quotidiennes et infiniment habiles ont eu, depuis 40 longtemps, raison de l'intelligence spécifique de nombreux hommes. On aurait pu penser qu'au moins le corps, dernier bastion de l'individualité concrète

des êtres, avec ses circuits mystérieux, 45 ses organes cachés, sa vie secrète, resterait soustrait au cannibalisme marchand. Erreur. Les reins, le cœur, les poumons et, bientôt, le foie deviennent marchandises. Les organes essentiels de 50 l'homme sont aujourd'hui achetés, vendus, transplantés, stockés, commercialisés. Des catalogues illustrés d'organes à vendre circulent dans l'univers hospitalier américain. Des 55 banques et des bourses d'organes fonctionnent à rendement croissant. Marchandise suprême, le corps humain, vivant ou mort, intègre désormais le circuit, vide de sens, des choses 60 produites, consommées, reproduites et reconsommées. Le parcours de ce circuit dévastateur et son accélération progressive semblent devenir l'unique but d'une société privée de la conscience de sa 65 propre finitude. Cette accélération elle-même crée une situation radicalement nouvelle. [...] Roger Bastide: « Impersonnalité des relations humaines, indifférence affective et isolement dans 70 les grandes métropoles, sexualité réduite à la fornication, fragmentation de nos comportements quotidiens par suite de notre appartenance à des groupes multiples qui nous imposent souvent des 75 rôles contradictoires, perte du sentiment de notre engagement dans le monde social, comme aussi de notre sentiment d'identité personnelle, masculinisation de la femme, féminisation de l'homme, 80 massification de l'individu, accroissement de l'ensemble de nos dépendances au lieu de la conquête de notre autonomie »

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), pp. 32-33

...et leur tribut

Les sacrifices

L'idéal d'une démocratie de marché repose en effet sur une échelle de valeurs, qui place au sommet le bien-être matériel individuel et non pas la justice sociale.

5 Comme l'augmentation de ce bien-être passe nécessairement par une efficacité économique accrue, il apparaît normal, dans une telle logique acquisitive, d'accepter des coûts naturels, ceux d'une
10 destruction écologique, des coûts humains — qui vont jusqu'à l'exclusion de la sphère du travail —, et des coûts sociaux, propres à engendrer des conflits majeurs, au point de déstabiliser
15 dangereusement l'ensemble de la société. Tous ces coûts trouvent donc aisément leur justification dans un système de valeurs, qui continue d'orienter les décisions et les actions, même s'il est loin
20 de faire l'unanimité.

En d'autres termes, selon une tradition utilitariste bien attestée, tout ce qui sert à accroître le bonheur individualiste du plus grand nombre possible est juste.
25 Pris dans une telle morale utilitariste, seules entrent en ligne de compte les conséquences de toute action humaine. Une telle justice exige, en toute rationalité, le sacrifice d'une minorité
30 pour sauvegarder les acquis d'une majorité. [...]

Parler de sacrifice revient donc à désigner des victimes innocentes, pour (ré)concilier un large ensemble d'individus dont
35 l'unité est lourdement menacée par une violence latente. Le sacrifice, sous toutes ses formes, constitue une façon d'expulser

le mal dans son sens le plus large. Ainsi, « quand la société souffre, elle éprouve le
40 besoin de trouver quelqu'un à qui elle puisse imputer son mal, sur qui elle se venge de ses déceptions; et ceux-là sont naturellement désignés pour ce rôle auxquels s'attache déjà quelque défaveur
45 de l'opinion. Ce sont les parias qui servent de victimes expiatoires » [Durkheim...].

Ce mal est, par exemple, celui que produit la « mutation économique », en bloquant l'ascension généralisée vers le bien-être, jusqu'à établir des disparités menaçantes pour l'ordre social et politique. Un large consensus permet alors de désigner des victimes, qui
50 doivent « payer le prix » pour une amélioration future pour tous. Si le capitalisme est bien « l'organisation de l'égoïsme selon la hiérarchie des capacités de s'enrichir » [Musil...], nul
60 doute que les victimes sacrificielles sont les faibles, les défavorisés ou encore les perdants. Selon un langage orthodoxe, l'efficacité économique, seule garante du bien-être matériel à venir, passe dans
65 l'immédiat par l'acceptation de coûts sociaux et donc par la mort sacrificielle de ceux qui n'ont plus guère d'utilité, ni dans la sphère ascétique de la production, ni dans l'univers hédoniste de la consommation. Ainsi définie par le
70 strict critère de la rationalité économique, le sacrifice par exclusion équivaut littéralement à la mort sociale.

Dans le contexte capitaliste comme dans

75 les réalités culturelles et sociales traditionnelles, les pratiques sacrificielles sont toujours accomplies dans l'intérêt de tous.

BERTHOUD Gérard : Règle de l'intérêt et

nécessité du sacrifice, in Revue du MAUSS semestrielle N° 5 : *A quoi bon (se) sacrifier ? sacrifice, don et intérêt*, La Découverte, 1er semestre 1995, pp. 109-110

L'accident

Il est temps d'insister sur la mortalité due aux moyens de transport. [...] En 1953, les décès consécutifs aux accidents d'automobiles représentaient 27% des
5 morts accidentelles et 13 décès sur 1 000; en 1959 les proportions étaient respectivement de 31% et 17%, pour atteindre en 1965 36% et 25%. [...] « Les
10 morts du dimanche sont le tribut payé à la fête. Pâques, avec ses accidents de la route statistiquement mis en évidence, est aussi la saison moderne des parques », nous dit E. Morin. Si
15 seulement cela ne concernait que les vacances de Pâques ! [...] En 1969, c'est l'équivalent d'une ville comme Beaune qui est rayée de la carte; en 1972, d'une ville comme Mazamet. Cela se passe de
20 commentaires. Et les enquêtes d'opinion faites à ce propos ne manquent pas de décevoir. Un numéro de *Notes et études documentaires* souligne que 45% des conducteurs interrogés sous-estiment ces
25 pourcentages et 37% les réduisent de moitié (54% des conducteurs jeunes et 39% des plus âgés); 16% seulement en ont une idée exacte, 16% enfin les surestiment. A la question: « Tout le monde peut avoir un accident sur la
30 route, y pensez-vous: rarement? quelquefois? souvent? », 47% des conducteurs répondent: souvent; 37%, quelquefois; 15%, rarement. Le texte rappelle encore les attitudes fatalistes et
35 magiques à l'égard des risques; 61% pensent que l'affirmation: « Il est bien certain qu'il y a des gens qui sont marqués par le destin et qui sont vraiment malchanceux en automobile »
40 est « plutôt exacte »; 37% « plutôt

fausse »; 2% sont sans avis. L'attitude fataliste est plus fréquente chez les conducteurs âgés (70%) que chez les jeunes (51%). En outre, 48% des
45 automobilistes ont un Saint-Christophe dans leur voiture, 20% possèdent un fétiche ou un porte-bonheur, 19% souhaiteraient trouver une rubrique « sécurité automobile » dans l'horoscope de leur journal. Importance numérique des morts, insouciance des éventuels
50 bourreaux/victimes, résument assez bien une situation anomique plus que critique. De plus, le coût de la chose reste pesant: en 1972, toujours pour la France, les
55 dépenses d'investissement, d'entretien, de police des routes ont atteint 18 milliards et demi de francs; les morts et blessés ont coûté aux pays une somme supérieure (20 milliards de francs
60 exactement), et beaucoup plus encore si l'on fait intervenir les frais annexes (pollutions, heures de travail perdues). Seules les larmes ne sauraient se
65 monnayer. Il est vrai que l'automobile a rapporté à l'État cette année-là 21290 millions, dont 17050 en taxes perçues sur le carburant !

Rapport capitaliste d'un côté, gaspillage sans limite de l'autre: on peut parler du
70 paradoxe de la civilisation mortifère ! Une société qui préfère les biens matériels à l'homme qui les produit, tel se présente le monde occidental
75 d'aujourd'hui.

[...] Les civilisations occidentales [...] poursuivent [...] ce qui, abstraitement — c'est-à-dire artificiellement —, manque à l'homme (les objets, les produits). Dès
80 lors, il faut exploiter l'autre le *faire*

produire-consommer, le réduire à *l'état de marchandise*. Il n'y a plus de soupapes de sûreté pour les pulsions (la sortie du week-end ne remplace pas la fête, le carnaval ne crée plus qu'une fausse agitation). Qu'on ne soit pas étonné si l'instinct mortifère reprend le dessus: le "faire-mourir" reste bien le corrélat majeur du "faire-produire". « La métaphysique dit: mort; la statistique qui n'en est que le calcul dit: mortalité. »¹

THOMAS Louis-Vincent : *Anthropologie de la mort*, Payot, 1975, pp. 129-132

¹ Les chiffres actuels ne montrent pas de changements spectaculaires et positifs:

En France, les accidents de la route tuent 8500 personnes par année et laissent plusieurs dizaines de personnes handicapées (TSR, Temps Présent, 8.8.96)

En Suisse, la route tue "directement" près de 1000 personnes par années mais causent en outre la mort "prématurée" de plus de 2000 personnes supplémentaires (pollution). Ces morts et les journées de maladie coûtent plus de 3 milliards de francs par année. (Rapport fédéral cité par 24 Heures, 21.5.96)

Au début des années 1990, pour l'ensemble de la Communauté européenne, on compte environ 50'000 morts par année et plus de 1,5 millions de blessés; soit pour les années 1950 à 1990: 2 millions de morts et 40 millions de blessés. Le coût annuel de ces accidents est chiffré à 120 milliards de francs suisses. (24 Heures, 27.2.91)

La mort sociale

La vieillesse

« Il se pourrait bien que le problème de l'homme vieillissant fût un des problèmes les plus difficiles à résoudre dans la société de demain. Il se pourrait que la longévité fût considérablement accrue, que la période de maturité de l'homme fût prolongée et que cette maturité fût sans emploi. » Plus que n'importe lesquels d'entre les humains, les vieillards, tout comme les condamnés qui attendent leur exécution ou les malades en danger de mort, sont des défunts en puissance, biologiquement finis, usés, socialement inutiles (non productifs, consommateurs modestes), privés de leurs fonctions (ils se reposent avant le repos éternel), vivant le plus souvent dans des conditions économiques précaires (surtout s'ils appartiennent aux classes défavorisées de la société) et dans une cruelle solitude. Déjà ils se réfugient dans le sommeil, ou, tout au moins, passent le plus clair de leur temps dans leur lit, ou assis à leur fenêtre contemplant un monde qui ne les regarde

plus.

La retraite

A bien des égards, malgré l'allongement de l'espérance de vie et l'avancement de l'âge où l'on peut cesser le travail, il y a équation souvent entre retraite et vieillesse au sens social du terme. « Quand on prend sa retraite, on perçoit sa pension vieillesse; quand on est retraité, on est donc perçu comme un vieux » Beaucoup de personnes aspirent à l'époque de la retraite, mais le rêve se transforme vite en cauchemar à la fois par ce qu'elles perdent: leur rôle social surtout s'ils occupaient un poste agréable ou important, leurs compagnons de travail, une grande partie de leurs ressources, parfois leur logement, surtout s'ils n'ont pas de quoi payer; et par ce qu'ils trouvent: l'isolement, l'abandon, le désarroi. De fait, la mise à la retraite « est généralement, chez l'homme, vécue plus ou moins consciemment comme une impasse existentielle; le personnage

50 social de l'homme lui est retiré par une institution qui lui paraît aussi inéluctable et injuste que la mort — qu'il vit d'ailleurs parfois comme une mort — source d'angoisse et de sentiment d'intense frustration ». Or le personnage social (singulièrement la profession) reste fondamental pour l'homme « aussi essentiel que son nom pour l'individualiser et l'identifier, lui 60 permettre d'exister pour l'autre, satisfaire enfin sa volonté de puissance ». Il y a plus encore puisqu'à la perte des intérêts vitaux « s'ajoutent l'abandon des habitudes, le changement de structure et de milieu, la rupture affective avec ses 65 compagnons et avec l'atmosphère particulière de son travail, l'éloignement du groupe dont il se sent rejeté parce qu'il est trop vieux; ce rejet est vécu comme la perte de sa virilité entraînant un sentiment d'impuissance et de culpabilité. "On ne le veut plus", "il n'est plus capable". Le sujet vieillissant doit faire face à tous les aspects que l'on vient 70 de voir, de cette remise en question, et, en outre, réorganiser sa personnalité

Le chômage

Le 13 décembre dernier [1995], les principaux dirigeants de la majorité parlementaire [MM. Giscard d'Estaing, Barre, Balladur, Léotard] furent 5 convoqués à l'hôtel Matignon, l'objectif étant de leur faire annoncer leur appui à M. Alain Juppé et à ses plans. [...] Tout à trac, l'un après l'autre [...] ils déclarèrent qu'ils soutenaient le premier ministre. Chacun faisait penser à un 10 bourreau arrivant quelque part pour accomplir sa tâche. [...] Et ce qu'il leur fallait maintenant faire, chacun aurait préféré s'en acquitter d'une manière différente en d'autres circonstances. Mais [...] ils n'avaient pas le choix. [...] Nos hommes savaient bien aussi qu'ils étaient des exécuteurs publics et qu'on les avait conviés en raison de leur savoir- 20 faire. En fait, ils étaient là pour mettre à mort une partie de cette France qui avait fait d'eux, même d'eux, ce qu'ils étaient. [...] Ils avaient pourtant conscience qu'ils

dans le loisir et l'inaction plus ou moins totale. L'absence d'un apprentissage du loisir et d'un violon d'Ingres compromet 80 souvent cette réorganisation. » Parfois la seule issue pour le vieillard à cette situation est le refuge dans la psychose, la somatisation — éventuellement mort-suicide — ou l'enlèvement existentiel 85 qu'est l'entrée à l'hospice.

L'hospice

[...] C'est que l'hospice n'est pas une institution à visée thérapeutique ou de réadaptation; c'est un « déversoir », un 90 « fourre-tout ou l'on place tout ce qui est irrécupérable, tout ce dont il n'y a plus rien à espérer, survivance d'une conception fataliste et passive du handicapé et de l'inadapté »; ou tout 95 simplement un « mouvoir », une antichambre de la mort, le médiateur privilégié qui transforme la mort sociale en mort biologique.

THOMAS Louis-Vincent : *Anthropologie de la mort*, Payot, 1975, pp. 49-52

participaient à une exécution capitale. 25 [...] Le plan auquel ils apportaient leur appui est présenté de manière insistante comme une réforme économique interne à la France. Et chacun convient qu'une réforme est nécessaire. [...] Qu'est-ce 30 exactement qui est mis à mort ? Le nouvel ordre mondial de l'économie de marché fonctionne à partir de deux catégories qui sont partout appliquées : l'innovation et l'obsolescence. La 35 première est synonyme de profit et par conséquent, dans l'esprit de M. Juppé, synonyme de bonheur. La seconde renvoie à la mort progressive et à l'oubli. Les deux sont des concepts clés pour 40 vendre (et donc pour vivre) dans un monde où tout est à vendre. Tout ce qui remet l'innovation en question, ou lui résiste activement ou passivement, est taxé d'obsolescence et doit donc être 45 éliminé. Des millions et des millions de paysans ont disparu ou sont en train de

BERGER John : Feux d'espoir in *Le Monde*

La mort planifiée

Le coût de la santé

Comment? Se pourrait-il qu'en Suisse [...] l'honnête citoyen soit interdit d'accès à certaines thérapies, jugées trop chères, trop pointues, trop nouvelles et cela par
5 quelque obscure instance paritaire? Si oui, c'est alors les spectres du rationnement médical et de la médecine à deux vitesses qui pointent le bout de leur suaire.
10 Cette succession d'annonces n'a pas manqué de déclencher une nouvelle vague de réflexion sur l'avenir du système de santé suisse. D'un côté, on rencontre ceux qui croient aux bienfaits suffisants d'une
15 rationalisation et, de l'autre, ceux pour qui le rationnement deviendra à terme inévitable quels que soient les efforts budgétaires consentis. [...] [Les] coûts de la santé en Suisse ont triplé en vingt ans.
20 De 7,5% du PIB, ils frisent aujourd'hui les 10%, avec près de 35 milliards de francs, ce qui place notre pays au troisième rang mondial.
[...] Portés par une économie prospère, ils
25 [les Suisses] ont construit un système sanitaire luxueux, où la planification ne fut pas, de loin, une préoccupation majeure. [...] L'époque où l'on pouvait s'enorgueillir de disposer de six lits de
30 soins aigus par millier d'habitants, l'une des plus hautes densités en Europe, est révolue. L'heure est donc à la diète, d'autant que deux des principaux moteurs de l'explosion des coûts de la
35 santé — le vieillissement de la population et le déferlement incessant de nouvelles techniques médicales de pointe — ne montrent aucun signe d'essoufflement.
40 Mais pour quel régime opter si l'on veut

éviter l'indigestion? « *Il faut distinguer la rationalisation qui est un processus destiné à économiser en optimisant les prestations, actes médicaux ou infrastructures sans
45 toucher à l'accès aux soins, et le rationnement qui consiste à refuser à quelqu'un pour des raisons financières un traitement qui serait pourtant jugé tout à fait adéquat pour soigner sa maladie.* [...] » (Gerhard Kocher, économiste de la santé)

La cruelle équation britannique

Au chapitre des dérapages, la Grande-Bretagne s'arroge souvent la part du lion,
55 bien que sa philosophie sanitaire soit bâtie sur la recherche de la plus grande égalité possible entre assurés. Mais peut-être est-ce justement là que le bât blesse. Car une telle quête s'est révélée coûteuse.
60 Et ce qui devait arriver arriva. Le thatcherisme aidant, un vent de restriction budgétaire est venu souffler sur les hôpitaux britanniques, tenus soudainement de respecter strictement
65 les enveloppes qu'on daignait leur allouer. Et les praticiens d'être alors confrontés à la cruelle équation, forcément insoluble, qui exige d'eux d'assurer la même qualité de soins, alors
70 que les ressources diminuent pendant que la demande, elle, ne cesse d'augmenter. La variable « miracle » n'ayant pas cours en mathématiques, les hôpitaux durent se résigner à fixer des règles et des priorités dans l'urgence. Comme il n'y avait plus assez, ni de personnel, ni d'installations, pour soigner chaque citoyen d'Albion, il leur fallut désigner des sacrifiés. Les personnes

80 d'un certain âge et les imprudents en firent les frais. On vit alors des insuffisants rénaux se faire refuser l'accès aux centres de dialyse sous prétexte qu'ils étaient trop vieux, et l'on fit

85 comprendre à certains fumeurs malades qu'ils auraient dû réfléchir avant de s'adonner aux joies du tabagisme.

L'Hebdo, 9 mai 1996, pp. 6-7

La vie, à tout prix?

Jusqu'ici, le médecin qui lisait pieusement le serment d'Hippocrate appliquait une seule philosophie: tenter, quoi qu'il arrive, tous les traitements
5 possibles pour sauver son patient. Un diktat vertueux aujourd'hui dépassé par un fait implacable: en Suisse, les coûts de la santé augmentent plus rapidement que le produit intérieur brut

10 Depuis l'introduction de la nouvelle loi sur l'assurance maladie, la logique s'est inversée: jusqu'ici, tout traitement était bon à moins qu'on ne lui découvre brusquement un gros défaut.

15 Aujourd'hui, c'est le contraire, le soupçon s'est imposé comme un présupposé: seul le traitement qui a fait la preuve de son efficacité scientifique, mais surtout de sa rentabilité, a des chances d'être
20 remboursé. De sa rentabilité? Le cas de la mammographie est éloquent: appliquée couramment par les médecins pour dépister le cancer du sein chez les femmes de plus de 50 ans, elle est en
25 train de tomber en disgrâce.

L'équation, grossièrement décrite, est provocatrice: combien faut-il dépenser pour prolonger l'existence de la patiente? Le calcul met en balance les effets du

30 traitement tels qu'ils sont décrits dans la littérature scientifique et le prix de cette thérapie. Au bas de l'ardoise, un chiffre déroutant fait désormais référence: le coût par année de vie gagnée grâce au
35 traitement

Prolonger la vie, est-ce désormais une activité dépendant des lois du marché? Et au-delà de quelle limite faut-il considérer que le coût est trop élevé? On
40 ne peut, sans quelque pudeur, entrer dans ce type de considération. Et pire, imaginer que l'on s'en remet pour cela à de froids programmes informatiques. Pourtant: «il faut bien s'y résoudre:
45 l'époque où l'on sauvait ses patients littéralement à tout prix est révolue, résume Xavier Gravestain de la Ligue suisse contre le cancer. La loi et la situation économique nous forcent à
50 parler argent. Cela modifie radicalement notre rapport à notre corps, à notre vie. Mais d'un autre côté, ne plus se jeter sur n'importe quel traitement, c'est aussi assurer à long terme l'accès du plus
55 grand nombre à des soins de qualité. »

Le Nouveau Quotidien, 14 mai 1996

L'euthanasie

Économie et euthanasie

Parmi les partisans de l'euthanasie sociale et économique, William Sackett produit une des argumentations les plus intéressantes: « Quand je parle de
 5 personnes définitivement retardées, je me réfère à ce type de personnes pour lesquelles l'État de Floride a créé des institutions spécialisées, environ 1500, dont l'état ne s'améliorera pas et que
 10 certains hésiteraient à qualifier d'êtres humains. Selon les évaluations faites à ce jour, ces individus peuvent vivre jusqu'à 50-60 ans. Pour le seul État de Floride, le montant des soins donnés à
 15 ces retardés varie de 4 à 6 millions de dollars par année, ce qui équivaut au budget total de l'État pour une période de quatre à six ans. Lorsque l'on considère un cas en particulier, par
 20 exemple celui du Noir de 25 ans, retiré dans un coin de la chambre, tendu par une contracture musculaire, l'œil fixe, on peut s'interroger sur sa raison d'être, aussi bien selon les points de vue
 25 humanitaires qu'économiques. On pouvait voir le tube qu'il avait à l'estomac et dans lequel passait le liquide d'une perfusion. Je rencontrai une infirmière qui venait du hall, tenant une
 30 seringue qu'elle s'apprêtait à utiliser. A ma question de savoir ce que contenait la seringue, elle me répondit que c'était de l'antibiotique. Je la questionnai une seconde fois: "Pourquoi?" Elle répondit:
 35 "Il a une infection!" Je réitérai ma question: "Pourquoi?" Elle me dit alors avec emphase: "Nous ne pouvons tout de même pas le laisser mourir...!"
 Mes dernières paroles furent: "Pourquoi pas?" »
 40 Sackett donne, pour l'euthanasie sociale et économique qu'il souhaite instituer,

des critères précis:

1. Toute personne adulte et civilement
 45 responsable pourra de son vivant signer un acte notarié. Tel un testament, cet acte sera dûment enregistré. Il spécifiera à l'intention des médecins traitants sous quelles conditions précises, dans quelles
 50 circonstances et par l'entremise de quelles personnes il pourrait être mis fin à sa vie.
2. En l'absence d'un tel document, un parent du premier degré pourrait, de la
 55 même façon, signer un document d'égale valeur juridique et demander que le patient, désormais inconscient, puisse mourir en toute dignité. Sont considérés comme parents du premier degré les
 60 enfants, l'époux ou l'épouse de la personne malade et ses géniteurs.
3. Concernant un homme ou une femme, un vieillard ou un enfant qui relèvent de la catégorie des *staff patients*, c'est-à-dire
 65 des malades sans aucun lien familial connu, sans une personne amie ou simplement sans une connaissance s'occupant d'eux de façon relativement régulière et venant les voir à l'hôpital, la
 70 mort pourra être donnée sous certaines conditions sans qu'on ait consulté le malade. Trois médecins membres du collège des médecins traitants de l'hôpital signeront un document détaillé
 75 attestant qu'à vues humaines le malade ne pourrait plus jamais recouvrer les moyens d'une existence humaine adéquate. Le juge du district dont relève l'hôpital rendra ensuite un jugement
 80 autorisant les médecins traitants à *mettre le patient à mort*.

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1e éd. 1975), pp. 119-20

Réflexion politique sur l'euthanasie

Là où le médecin aurait besoin d'une norme précise pour orienter sa conduite — en matière d'euthanasie sociale par exemple —, le gouvernement se tait. Il

5 renvoie le médecin à sa déontologie propre, l'obligeant à choisir, parmi les centaines d'urémiques qui se présentent à lui chaque année, la dizaine qui

bénéficiera d'un rein artificiel. Quel est
10 l'homme qui, devant une telle situation,
ne se sent pas investi d'une mission
inhumaine? Comment dire aux sacrifiés
qu'étant donné le nombre restreint
d'appareils disponibles, leur cas, bien
15 que guérissable, ne sera pas traité et
qu'ils mourront parce que le
gouvernement fixe des priorités
d'investissement qui interdisent
l'équipement des hôpitaux en reins
20 artificiels? Il y a là, de la part du
gouvernement, une erreur d'abord. Les
investissements de la santé publique
devraient bénéficier d'une priorité
absolue. Mais il y a aussi une lâcheté:
25 charger le médecin de faire une sélection
alors qu'aucune sélection ne serait
nécessaire si l'ordre de priorité était

renversé, lui interdire l'euthanasie alors
qu'il va devoir tuer par négligence, tout
30 cela relève d'une attitude parfaitement
indigne d'une nation civilisée. On
comprend dès lors la révolte de certains
médecins.

L'hôpital est un des microcosmes où se
35 résument les conflits constitutifs de la
société marchande. D'une façon
paroxystique, toutes ces lâchetés, toute
l'inhumanité fondamentale de la
rationalité du profit se concrétisent à
40 l'hôpital, plus précisément au chevet de
l'homme engagé dans le processus du
mourir.

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), pp. 127-28

Regards sur le suicide

Le suicide... ultime forme de liberté?

Créée en 1982, Exit alémanique compte
près de 60 000 membres qui ont signé un
« testament biologique » réclamant le
droit à une mort digne et exigeant de
5 n'être soumis à aucun traitement
conservatoire en cas de grave atteinte à
la santé. En outre, en cas de maladie
mortelle attestée par un certificat
médical signé du médecin traitant, l'aide
10 à l'autodélivrance est fournie par
l'association. Cette aide intervient après
demande expresse du candidat,
confirmée au cours d'un entretien
personnel avec un des membres d'une
15 petite équipe d'« accompagnants », des

laïcs pour la plupart, engagés en faveur
de cette ultime forme de liberté qu'est le
suicide. « Dans 5% environ des cancers,
la douleur ne cède pas à l'apport de
20 morphine, indique Meinrad Schär. Ces
malades ont le droit de choisir de ne pas
souffrir. »

L'association admet également d'aider à
l'autodélivrance ceux de ses membres
25 dont la douleur d'ordre psychologique
atteint un degré « insupportable », à
l'instar de la douleur physique.

Le Nouveau Quotidien, 3 juin 96

... ou suprême lâcheté?

Il y a un pas à ne pas franchir, celui de venir en aide aux personnes « dont la douleur d'ordre psychologique atteint un degré insupportable ». Car cela voudrait
5 dire que toute personne, « âgée et rassasiée de jour », comme nous le dit le livre de Job, pourra prétendre à une telle assistance. En cédant à de tels cas et
10 indépendamment des pressions sociales effrayantes qui pourraient en résulter, Exit incite la personne à une attitude d'assistée au lieu de renforcer son autodétermination, but principal de

l'association. Une personne comme
15 François Genoud, nazi ou pas nazi, a toujours la possibilité de se donner elle-même la mort. C'est du reste ce que les protagonistes dans la vie de Genoud ont souvent fait – pour eux par héroïsme,
20 mais en réalité pour échapper à leurs responsabilités. Leur suicide, tout comme le suicide assisté par Exit de Genoud, sont l'expression de la suprême lâcheté.

Lettre de lecteur parue dans *Le Nouveau Quotidien*, 12 juin 96

... ou irrémédiable désastre de l'individualisme?

Là où le suicide se manifeste, non seulement la société n'a pu chasser la mort, non seulement elle n'a pu donner le goût de la vie à l'individu, mais encore
5 elle est vaincue, niée; elle ne peut plus rien pour et contre la mort de l'homme. L'affirmation individuelle remporte son extrême victoire qui est en même temps

irrémédiable désastre. Là où
10 l'individualité, donc, se dégage de tous ses liens, là où elle apparaît seule et rayonnante, la mort non moins seule et rayonnante se lève comme son soleil.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), p. 60

La mort dans les médias

Mort et audimat

"[II] faut reconnaître que la mort génère l'information bien davantage que la vie. Elle donne comme un sursaut de vie à nos moyens d'information qui, sans elle, 5 périraient semble-t-il de langueur. C'est qu'elle appartient au grand ordre des catastrophes — naturelles et sociales, inexorablement mêlées — qui régit la présentation de l'actualité et décrit l'état 10 du monde. C'est qu'elle introduit la rupture nécessaire à l'information: passage violent d'un état à un autre — de la vie à la mort, du calme de la nature à l'inondation, de la paix sociale à la 15 grève, etc. — mais isolée des processus qui permettraient d'en fonder la compréhension. Présentée comme un désordre surprenant, la mort déroge à l'ordre normal des choses, comme y 20 dérogent également une révolution, un accident d'avion ou une éruption volcanique. Elle peut alors faire la « une » du journal." [G. Leblanc]

Mais quelle est donc cette mort que l'on 25 montre dans les informations télévisées? Qui sont ces cadavres qui défilent désormais dans nos salons à l'heure des repas? Et comment les montre-t-on?

[...] Ne rêvons donc pas. L'omniprésence 30 de la mort dans les journaux télévisés (ou l'impression de son omniprésence) ne

dépend pas tant de l'évidence du moment du décès que de celle de l'état de décédé, situation stable et durable que des 35 moyens de communication pourtant réputés pour leur rapidité d'intervention maîtrisent visiblement avec plus d'aisance que l'instant du moment de la perte de vie.

40 Les médias télévisés semblent toutefois profondément frustrés par cette impossibilité matérielle d'assister aussi souvent que souhaité à des « mises à mort », pourtant si fréquentes et si bien 45 filmées dans les produits de fiction présentés sur ces mêmes chaînes.

Aussi les stations de télévision tentent-elles, lorsque faire se peut, de renouer avec le récit de la mort en dépassant le 50 simple état de mort — le cadavre — qu'elles sont en mesure de montrer.

[...] La « tache de sang », seule composante testimoniale d'un événement horrible venant de se produire, revêtira 55 dans pareil cas une importance sans pareil. Prise en gros plan, faisant l'objet de zooms qui la contextualiseront ou, plus traditionnellement, filmée en plongée, elle évoquera sans le montrer le moment du passage de l'état de vie à 60 celui de mort d'un être humain « présent/absent » à l'image. Brèche dans

l'évidence linéaire du récit, la tache de sang dira tout sans toutefois jamais
65 réduire les réels auxquels elle réfère à un seul possible. Avec l'énorme avantage narratif de permettre *in situ* diverses représentations mentales du moment du décès. Alors que bien des monstrations
70 « classiques » de cadavres désolidarisent totalement ceux-ci des lieux où se sont déroulés les événements qui ont conduit à la mort...

Même si l'image incomplète ou la trace
75 suggestive permettent de plus vastes échafaudages au récit, la mort la plus efficace, médiatiquement parlant, semble cependant encore être celle dont on peut matériellement apprécier la présence. Le
80 journal télévisé se devant de "« faire voir » ce qui est dit", l'information ne pourra manquer d'y fonder son apparente crédibilité sur le poids des images puisque "en couplant récit et images
85 restituant l'événement dans son surgissement même, elle administre la

preuve de ce qu'elle raconte".

Dans ce sens, rien n'est plus utile à un développement de l'« effet de réalité » que
90 cultive l'information télévisée que la simple monstration de l'être mort. Et dans de nombreux cas, l'image que fournit le petit écran répond parfaitement à cette attente: gros plans de visages
95 bouffis par la mort, plans d'ensemble de cadavres affalés ou panoramiques sur des corps sans vie alignés: peu de cas de figure de représentations de morts
100 « violentes » manquent à la panoplie des journaux télévisés... et suscitent, de temps à autre, les réactions de réprobation ou de dégoût de la part d'observateurs des médias ou de l'opinion publique.

ANTOINE Frédéric: Mourir au J.T.; les cadavres exquis de l'information télévisée, in LITS Marc (éd.): *La peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Ed. Vie ouvrière, 1993, pp. 46-48

L'intérêt supérieur de la chaîne...

On « meurt » relativement davantage dans le journal télévisé de la chaîne privée que dans celui de la chaîne publique, alors que ce dernier dure en
5 général plus longtemps¹.

[...] La « monstration » de la mort dans les informations s'avère ainsi d'abord être l'apanage de la chaîne privée. Fidèles à des conceptions différentes du
10 traitement de l'information — mais s'agit-il seulement de traitement d'information? —, les deux rédactions abordent la présence des images de personnes décédées de manière
15 divergente.

[...] Sur RTL-TVI, la mort ne se montre pas d'abord par son côté policé. Avec ou sans images de cercueils, le temps consacré aux images de morts subit peu
20 de changements. Sur la RTBF, par

contre, sans images d'enterrements, la mort se fait davantage timide et ne cherche plus à rivaliser avec le traitement qu'en propose la télévision privée.

25 [...] Si les deux chaînes utilisent une proportion de plans d'ensemble relativement identique, il est loin d'en être de même pour les plans rapprochés, gros plans et très gros plans, davantage
30 présents à RTL-TVI, et pour les plus larges, surtout exploités à la RTBF. Même si les plans en question ne sont pas l'œuvre de cameramen des chaînes mais proviennent, dans la plupart des
35 cas, de documents distribués par l'U.E.R., leur sélection et leur montage manifestent néanmoins la volonté des deux stations de présenter deux images différentes de la mort, l'une [la RTBF]
40 lointaine, épisodique et distante, l'autre

proche et plus quotidienne, même si elle s'avère dans la pratique moins tangible et davantage génératrice d'espaces propices à une re-crédation du sens de l'image.

[...] Tout comme RTBF et RTL-TVI développent des stratégies de couverture des nouvelles et des pratiques de hiérarchisation de l'information différentes, les deux chaînes divergent aussi dans leur approche de la monstration du décès.

Relativement discret, volontiers occulté, le mort du service public ménage ses entrées. A quelques exceptions près, il n'apparaîtra pas à tout propos sous son aspect cadavérique. Dans une large majorité de cas, l'image du mort ne sera diffusée que lorsque son utilité sociale, ou plus exactement morale, aura été établie. La « monstration » du mort à la RTBF s'inscrit dans le cadre d'une stratégie, d'un discours évident ou latent. Il doit « servir » à quelque chose, permettre au téléspectateur de « tirer la leçon » d'un événement ou d'en apprécier la gravité. L'apparition d'une image de mort à l'antenne joue ainsi, toutes proportions gardées, le rôle de sonnette d'alarme. C'est un signe avertissant du caractère exceptionnel d'une situation. C'est aussi un stimulus visuel destiné à susciter une réaction de rejet dans le chef du téléspectateur. La monstration du mort à la RTBF peut ainsi être lue comme dénonciative, négative.

Sur la chaîne privée, la mort est moins rationnelle. Sa « monstration » ne correspond pas, dans la plupart des cas, à un véritable calcul stratégique. Des exceptions confirment évidemment cette règle, comme ces images d'accident de la route accompagnées d'un commentaire dénonçant les conditions de conduite des jeunes les soirs de week-ends. Mais, d'ordinaire, la mort vécue sur RTL-TVI se présente davantage comme événementielle, ponctuelle. Aussi sera-t-elle, dans plusieurs cas, associée au fait divers, où qu'il se passe et quelle que soit la personne qu'il concerne. Mais, avant tout, le mort montré sur la chaîne privée semble vouloir être proche. Proche car

familier, c'est-à-dire fréquent. Mais familier aussi parce que récurrent. Car, sur RTL-TVI, il n'est pas rare de voir, à plusieurs jours d'intervalle, les mêmes images mortuaires. Enfin, proche, le mort de la télévision privée l'est aussi par son origine géographique, son cadrage et par son contexte.

Cette proximité prive une partie des moments de monstration de la mort sur RTL-TVI de toute possibilité de prise de distance. Au mort de la RTBF quelque peu « abstrait », RTL-TVI oppose une représentation relevant davantage de l'ordre du senti, de l'émotionnel. Le recours à une icône mortuaire représentant un linceul ensanglanté comme signe annonciateur de séquence de mort constitue un des indices les plus flagrants de cette situation. De même que la présence du sang, relativement fréquente au sein d'images de mort. Conférant à la mort un caractère subit, violent, douloureux, le sang est visible dans plus de 20% des plans de morts diffusés sur RTL-TVI (16,5% à la RTBF). [...] L'obsession de la monstration comme moyen supposé d'authentification et, surtout, la dictature exercée par l'image sur l'ensemble du champ médiatique télévisuel constituent assurément quelques-uns des piliers fondant ce « culte » que développe la télévision pour la représentation obvie de la mort.

Ces piliers paraissent actuellement si profondément ancrés dans l'inconscient collectif des télévisions que, même si montrer des images de mort pose encore quelques problèmes de conscience à certains journalistes, ceux-ci sont désormais fréquemment amenés à les résoudre en fonction de critères relevant d'autres champs que celui de l'information. "Les rédactions se disputent seulement sur la durée des extraits qu'il est légitime d'insérer sans trop flatter le voyeurisme du téléspectateur, non sur le principe de leur insertion dans la chaîne des images".

[...] Empêtrées dans un phénomène général de concurrence exacerbée qui touche tous les médias depuis le début de la décennie '80, les télévisions

réagissent souvent face à l'image de mort de manière purement économique ou économétrique. Chacun peut ainsi se retranscher derrière la menace d'une possible diffusion de la même image par une chaîne voisine et forcément concurrente pour occulter — ou s'absoudre de — toute interrogation morale ou simplement déontologique sur la pertinence journalistique de la projection de pareilles images. Est-ce à peine exagéré? La dictature de l'audience, si l'on suppose que le spectateur est attiré par l'image morbide, permet aujourd'hui aux scrupules de se dissoudre dans l'évocation de « la raison d'État » ou, à tout le moins, dans « l'intérêt supérieur de la chaîne ».

ANTOINE Frédéric: Mourir au J.T.; les cadavres exquis de l'information télévisée,

in LITS Marc (éd.): *La peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Ed. Vie ouvrière, 1993, pp. 53-61

¹ Au cours de la période analysée, RTL-TVI a consacré 630 secondes de ses séquences images à montrer des personnes décédées. La RTBF proposait pour sa part 513 secondes sur le même sujet, soit 80% du temps de RTL-TVI. Pendant ces laps de temps, RTL a montré 155 plans différents d'êtres humains morts et la RTBF 90 (un peu moins de 80% de l'ensemble des plans de RTL). Au total, ce sont ainsi 248 morts qu'on a pu « voir » sur la chaîne privée et 110 sur la chaîne publique (soit près de 45 % du nombre de morts montrés sur RTL-TVI).

Une première différence distingue déjà les deux journaux télévisés: pour un temps et un nombre de plans inférieurs de $\pm 20\%$ à ceux de RTL, la RTBF, « montre » $\pm 55\%$ de personnes décédées en moins. (Source: idem, p. 53)

Mourir par contumace

Face à un monde dominé par ce que les analystes ont appelé « la mort escamotée » ou « le déni de la mort », la télévision pourrait à première vue apparaître comme le lieu de la réappropriation de la mort. Occultée dans la vie de tous les jours, reléguée au placard des hospices, des hôpitaux et des morgues, la mort retrouverait un statut et une reconnaissance sociale via l'image qu'en donne la télévision. Transcendant la simple interrogation sur sa pertinence informationnelle, la « monstration » télévisuelle du mort remplirait ainsi une fonction sociétale...

[...] Si l'information télévisée « dit » et, surtout, « montre » bien une certaine mort, au rythme moyen de deux cadavres par J.T., elle ne contribue pas pour autant à la réhabilitation de la mort dans la société contemporaine. Au contraire. Elle participe par là à un renforcement du processus de

désinvestissement affectif à l'égard de la mort qui touche l'ensemble de notre société. Car, comme l'écrit encore Louis-Vincent Thomas, "cette surabondance du discours [sur la mort] n'en interdit pas le déni. Elle le métamorphose".

Géographiquement lointain de son spectateur ou « remarquable » de par la nature ou les circonstances de son décès, le mort du journal télévisé se veut la plupart du temps *extra-ordinaire* au sens propre du terme. Répondant ainsi, sans doute, à certains canons propres au monde de l'information, il ne cesse par le fait même de marquer sa différence avec la mort proche, celle qui attend chaque téléspectateur au coin de sa vie.

L'inflation d'images de décès dans les journaux télévisés renforce donc le fossé séparant la représentation culturelle de la mort que véhiculent les images télévisées (assassinats, tueries, catastrophes naturelles, accidents de la

route...) et son vécu individuel.

De la manière de décéder qui touche la majeure partie des Occidentaux contemporains (vieillesse, maladie...) on ne rencontrera à la télévision que la manifestation la plus policée, celle qui s'affiche sous une apparence socialement acceptable parce que recouverte d'un linceul ou emmurée dans un cercueil. Une représentation qui, nous l'avons montré, est utilisée de manière fort variable selon les chaînes, comme si l'image télévisée se voulait, aussi souvent que faire se peut, rupture avec le vécu du quotidien. Comme si le discours télévisé sur la mort ne pouvait s'affirmer à l'écran qu'en décalage avec la réalité de l'expérience.

Dans ce contexte, par quelque 6 secondes d'images seulement chaque jour (sur un J.T. durant ± 1680 secondes) mais diffusées de manière continue, la monstration télévisuelle de la non-vie contribue de manière homéopathique à l'élaboration d'un univers mythique de représentations de la mort ayant toutes les apparences de la réalité. Et que le téléspectateur aura d'autant plus tendance à assimiler au réel que la société le dépossède de plus en plus de toute maîtrise des circonstances traditionnelles de la « vraie » mort.

Ainsi, dans notre société, une instance insaisissable que nous nous refuserons à appeler « idéologie » et que nous situerions davantage dans l'ordre de « l'inconscient collectif » confie à la mort télévisée une mission essentielle: non celle de « faire peur », mais celle d'exorciser la peur.

Alors que, dans d'autres domaines, les

médias développent souvent des propos anxiogènes, la monstration télévisuelle du mort se situe, au contraire, du côté de ce que B. Grevisse nomme [...] le concept de « rassurance ».

Médecine des temps post-modernes, l'image télévisuelle du mort revêt une fonction anxiolytique, le sacrifice quotidien d'un à deux êtres humains sur l'autel du journal télévisé permettant à chaque spectateur, dans le confort de son salon, d'accepter la mort en tant que phénomène général inévitable, tout en récusant la sienne. En ce sens, la monstration de la mort est devenue une nécessité « vitale » au bon fonctionnement d'une société qui en affirme le déni individuel. Si même la télévision ne montrait plus la mort, ou « une » mort, où l'être humain disposerait-il encore d'un lieu pour sublimer cette peur métaphysique? Il lui faudrait alors redécouvrir la « vraie » mort, la mort proche, vécue, soufferte, expérimentée individuellement. Ce qui paraît plus que problématique aujourd'hui.

A moins que, dans un sursaut d'humanité, les médias ne s'interrogent eux aussi sur la possibilité de monstration de la mort proche, banale, quotidienne. A moins qu'ils ne se décident à réhabiliter la mort et à rendre au mort une place dans le monde des vivants.

ANTOINE Frédéric: Mourir au J.T.; les cadavres exquis de l'information télévisée, in LITS Marc (éd.): *La peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Ed. Vie ouvrière, 1993, pp. 62-64

La réflexion contemporaine

C. G. Jung

C'est que la mort est une horrible brutalité — nul leurre à ce propos ! — non seulement en tant qu'événement physique, mais plus encore en tant
5 qu'événement psychique: un être humain se trouve arraché à la vie et ce qui reste n'est qu'un silence glacé de mort. Il n'y a plus d'espoir d'établir avec lui une relation quelconque: tous les ponts sont
10 coupés. Des hommes à qui on aurait souhaité une longue vie sont fauchés dès leur jeunesse tandis que des propres à rien parviennent à un grand âge. C'est là une cruelle réalité qu'on ne devrait pas se
15 dissimuler. La brutalité et l'arbitraire de la mort peuvent remplir les humains d'une telle amertume qu'ils en viennent à conclure qu'il n'y a ni Dieu miséricordieux, ni justice, ni bonté.
20 Pourtant, si l'on se place à un autre point de vue, la mort paraît être un événement joyeux. *Sub specie aeternitatis*, dans la

perspective de l'éternité, elle est un mariage, un *mysterium conjunctionis*, un
25 mystère d'union. L'âme, pourrait-on dire, atteint la moitié qui lui manque, elle parvient à la totalité. Sur des sarcophages grecs on représentait par des danseuses l'élément joyeux; sur des
30 tombes étrusques, on le représentait par des banquets. Lorsque mourut le pieux cabaliste Rabbi Simon ben Jochai, ses amis dirent qu'il célébrait ses noces. Aujourd'hui encore, dans bien des
35 contrées, il est d'usage, à la Toussaint, d'organiser un pique-nique sur les tombes. Tout cela traduit que la mort est ressentie, à vrai dire, comme une fête joyeuse.

JUNG Carl G.: *"Ma vie". Souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard (Folio), 1973 (1^e éd. 1966), p. 358

L'existentialisme

L'exil, la captivité, la mort surtout que l'on masque habilement dans les époques heureuses, nous en faisons [durant la résistance] les objets
 5 perpétuels de nos soucis, nous apprenions que ce ne sont pas des accidents évitables, ni même des menaces constantes mais extérieures: il fallait y voir notre *lot*, notre destin, la
 10 source profonde de notre réalité d'homme; à chaque seconde nous vivions dans sa plénitude le sens de cette petite phrase banale: « tous les hommes sont mortels. » Et le choix que chacun faisait en lui-
 15 même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort, puisqu'il aurait toujours pu s'exprimer sous la forme : « plutôt la mort que ... » Ainsi la question même de la liberté était
 20 posée et nous étions au bord de la connaissance la plus profonde que l'homme peut avoir de lui-même. Car le secret d'un homme, ce n'est pas son complexe d'Œdipe ou d'infériorité, c'est la
 25 limite même de sa liberté ! C'est son pouvoir de résistance aux supplices et à

la mort.

[...] La mort n'est jamais ce qui donne son sens à la vie: c'est au contraire ce qui
 30 lui ôte par principe toute signification. Si nous devons mourir, notre vie n'a pas de sens parce que ses problèmes ne reçoivent pas de solution et parce que la signification même des problèmes
 35 demeure indéterminée. [...] Le suicide ne saurait être considéré comme une fin de vie dont je serais le propre fondement. Étant acte de ma vie, en effet, il requiert lui-même une signification que seul
 40 l'avenir peut lui donner; mais il est le dernier acte de ma vie, il se refuse à cet avenir, ainsi demeure-t-il totalement indéterminé. [...] Le suicide est une absurdité qui fait sombrer ma vie dans
 45 l'absurde.

SARTRE cité in CHORON Jacques: *La mort et la pensée occidentale*, Payot, 1969, pp. 210-13

E. Morin

Vivre avec la mort

Si j'avais aujourd'hui à réécrire ce livre, [...] je parterais surtout, non du caractère étonnant, paradoxal et scandaleux de la mort par rapport à l'ordre vivant, mais
 5 du caractère étonnant, paradoxal et scandaleux de la vie par rapport à l'ordre physique. Le problème premier est: étant donné que l'organisation physico-chimique est soumise à un principe de
 10 dégradation, de désintégration et de dispersion irrévocable, comment se fait-il

qu'il y ait vie, sorte de remontée du cours de l'entropie croissante, qui obéit pourtant au principe de dégradation
 15 puisque tous les vivants sont des mortels. L'état « naturel », pour des milliards de molécules combinant carbone, oxygène, hydrogène, azote, est dans la dispersion qui survient après la
 20 mort de l'animal et non leur organisation associative durant la vie. [...] La constante dégradation des

composants moléculaires et cellulaires est l'infirmité qui permet la supériorité
25 du vivant sur la machine. Elle est source du constant renouvellement de la vie. Elle ne signifie pas seulement que l'ordre vivant se nourrit de désordre. Elle signifie aussi que l'organisation du vivant est
30 essentiellement réorganisation permanente.

[...] Alors que la « solution » simple de la machine est de retarder le cours fatal de l'entropie par la haute fiabilité de ses
35 constituants, la « solution » complexe du vivant est d'accentuer et d'amplifier le désordre pour y puiser le renouvellement de son ordre. La vie fonctionne avec le désordre, à la fois le tolérant, s'en
40 servant et le combattant, dans une relation à la fois antagoniste, concurrente et complémentaire.

[...] Une cellule est en état d'autoproduction permanente à travers la
45 mort de ces cellules (qui, etc.); une société est en état d'autoproduction permanente à travers la mort de ses individus (qui, etc.); elle se réorganise sans cesse à travers désordres, antagonismes, conflits
50 qui, à la fois, minent son existence et entretiennent sa vitalité.

[...] Je m'efforcerais de montrer que la société fonctionne non seulement malgré la mort et contre la mort (en sécrétant
55 notamment une formidable néguentropie imaginaire où la mort est niée et refoulée), mais qu'elle n'existe en tant qu'organisation que par, avec et dans la mort. L'existence de la culture, c'est-à-
60 dire d'un patrimoine collectif de savoirs,

savoir-faire, normes, règles organisationnelles, etc., n'a de sens que parce que les anciennes générations meurent et qu'il faut sans cesse la
65 transmettre aux nouvelles générations. Elle n'a de sens que comme reproduction, et ce terme de reproduction prend son plein sens en fonction de la mort.

[...] J'avais noté que, refoulée de plus en
70 plus durant les dernières décennies de la civilisation occidentale, la mort n'avait cessé de fermenter sous forme d'angoisses prenant des masques divers, et qu'elle était devenue d'autant plus
75 abominable qu'elle paraissait inavouable, d'autant plus insensée qu'elle était impensée.

Or, le propre de la crise culturelle profonde qui se creuse dans les années
80 soixante a été de faire resurgir les uns après les autres les grands Refoulés. L'avant-dernier fut le sexe. Le dernier est la mort. Certes, de même que le sexe, dans son dévoilement même, a été
85 remythifié, réasservi, mais autrement, réexploité et réintégré, mais autrement, de même la mort sera à nouveau, et autrement, exploitée et mythifiée, et nous verrons apparaître une nouvelle espèce
90 de thanatophages. Mais le retour de la mort est un grand événement de civilisation et le problème de convivre avec la mort va s'inscrire de plus en plus profondément dans notre vivre.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 11-14

La peur de la mort et la conscience de l'individualité

On a longtemps sous-estimé la présence de la mort chez l'enfant. Et pourtant, quoique celui-ci n'ait pas, du moins dans nos sociétés, l'expérience de la
5 décomposition du cadavre, il connaît très tôt les angoisses et les obsessions de la mort. S. Anthony, dans son importante

enquête, a pu dégager la puissance des émotions et les liens d'habitude que dès
10 l'âge de sept ou huit ans la mort, lorsqu'elle lui devient une notion propre, suscite chez l'enfant. [...] S. Morgenstern relate qu'une petite fille de quatre ans pleura vingt-quatre heures quand elle

15 apprit que tous les êtres vivants devaient mourir. Sa mère ne put la calmer que par la promesse solennelle qu'elle, la petite fille, ne mourrait pas.

Déjà l'angoisse de la mort provoque des réactions magiques, des tabous. Tel enfant décide de ne jamais se raser, car les vieux (qui vont mourir) ont une barbe. Et lui n'aura pas de barbe puisqu'il ne se rasera pas. Pas de barbe, pas de vieillesse, pas de mort. Un autre ne veut pas toucher les fleurs qui demain se faneront. Plus tard vont venir les présages où l'angoisse de la mort essaiera de sonder l'avenir: les oiseaux de malheur, les meubles qui craquent, les nombres maléfiques. Et c'est au comble de cette angoisse qu'apparaissent, dans nos sociétés, le catéchisme et la promesse divine, qui correspondent à la promesse que font les parents: « Toi, tu ne mourras pas. »

[...] Cette horreur englobe des réalités en apparence hétérogènes: la douleur des funérailles, la terreur de la décomposition du cadavre, l'obsession de la mort. Mais douleur, terreur, obsession ont un dénominateur commun: *la perte de l'individualité*.

La douleur provoquée par une mort n'existe que si l'individualité du mort était présente et reconnue: plus le mort était proche, intime, familier, aimé ou respecté, c'est-à-dire « unique », plus la douleur est violente; pas ou peu de perturbations à l'occasion de la mort de l'être anonyme, qui n'était pas « irremplaçable ». Dans les sociétés archaïques, la mort de l'enfant, où s'abîment pourtant toutes les promesses

de la vie, suscite une réaction funéraire très faible. Chez les Cafres, la mort du chef provoque l'épouvante, tandis que la mort de l'étranger ou de l'esclave laisse indifférent.

[...] L'horreur cesse devant la charogne animale ou celle de l'ennemi, du traître, que l'on prive de sépulture, que l'on laisse « crever » et « pourrir » « comme un chien », parce qu'il n'est pas reconnu comme homme. L'horreur ce n'est pas la charogne, mais la charogne du semblable, et c'est l'impureté de ce cadavre-là qui est contagieuse.

Il est évident que l'obsession de sa survie, souvent au détriment même de sa vie, révèle chez l'homme le souci lancinant de sauver son individualité par-delà la mort. L'horreur de la mort c'est donc l'émotion, le sentiment ou la conscience de la perte de son individualité.

[...] Ce traumatisme de la mort, c'est en quelque sorte toute la distance qui sépare la conscience de la mort de l'aspiration à l'immortalité, toute la contradiction qui oppose le fait brut de la mort à l'affirmation de la survie.

[...] La violence du traumatisme provoqué par ce qui nie l'individualité implique donc une affirmation non moins puissante de l'individualité, que ce soit la sienne ou celle de l'être cher ou proche. L'individualité qui se cabre devant la mort est une individualité qui s'affirme contre la mort.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 39-43

Mort individuelle et mort de l'espèce

Là où la société s'affirme au détriment de l'individu, là où en même temps l'individu ressent cette affirmation comme plus véridique que celle de son individualité, alors le refus et l'horreur de la mort s'estompent, se laissent vaincre.

L'état de guerre est l'exemple universel (et contemporain) de la dissolution de la présence de la mort du fait de la prédominance de l'affirmation de la société sur l'affirmation de l'individualité. L'état de guerre provoque une mutation

générale de la conscience de la mort.
 [...] Obsidionale, en état de guerre, la
 15 société se durcit alors sur elle-même,
 comme ces unicellulaires qui prennent la
 forme cristalloïde; elle se blinde; sa
 circulation se raréfie, elle s'asphyxie pour
 survivre: c'est l'autarcie de guerre, le
 20 blocus, le siège, la patrie en danger. Alors
 elle resserre les bras autour de l'individu.
 Celui-ci est ressaisi par la participation
 primitive, il n'est plus lui-même, il est la
 patrie en danger.
 25 [...] Ainsi au moment de la tension
 héroïque de la bataille tout ce qui est
 l'humanité de la mort (conscience,
 traumatisme, immortalité) peut être
 aboli avec l'humain lui-même dans la
 30 solidarité animale, la lutte bestiale,
 l'obsession pure de l'agression et de la
 défense. La mort horrible revient plus
 tard, quand la guerre est finie.
 [...] Ainsi c'est dans les périodes de
 35 guerre, où les sociétés se coagulent, se
 durcissent pour tenir et vaincre, c'est
 dans les périodes de mort, en un mot,
 que la mort s'efface, que les soucis de
 mort s'évanouissent¹.
 40 [...] Et nous devinons peut-être ce qui,
 dans les sociétés très évoluées, pousse
 les hommes hantés par la mort à
 rechercher le danger, l'héroïsme,
 l'exaltation, la guerre en un mot. Ils
 45 veulent oublier la mort dans la mort.
 [...] Entre l'affirmation inconditionnelle
 de l'individu d'une part et, d'autre part,
 l'affirmation inconditionnelle de la cité en
 guerre, il y a, bien entendu, la zone mixte
 50 de la vie quotidienne des sociétés, où le
 rapport individu-société forme un

complexe vivant, dont il serait erroné
 d'opposer ou de confondre les éléments.
 [...] La cité qui s'empare de la vie du bon
 55 citoyen lui donne en échange gloire
 éternelle. La gloire est à la fois exaltation
 individuelle, service insigne rendu à la
 patrie et immortalité sociale.
 [...] La synthèse de l'individu et de la cité
 60 débouche donc, sur le plan de la mort,
 dans une sorte d'immortalité civique, où
 ce qu'il y a de meilleur dans l'individu
 s'inscrit dans le phylum² commun.
 [...] Chez celui qui meurt pour sa patrie,
 65 « son propre moi lui apparaît chez ses
 compatriotes, dans lesquels il continue à
 vivre, et dans les vies futures pour
 lesquelles il agit.³ ».
 [...] La conscience humaine de la mort ne
 70 suppose pas seulement la conscience de
 ce qui était inconscient chez l'animal,
 mais une rupture au sein du rapport
 individu-espèce, une promotion de
 l'individualité par rapport à l'espèce, une
 75 décadence de l'espèce par rapport à
 l'individualité.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil
 (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 50-57, 67

¹ Morin ajoute: "Il n'y a pas de héros
 permanent... [...] Il est même plus difficile de risquer ses
 aises en temps de paix que d'affronter la mort au creux de
 la participation collective. Le courage civique est plus rare
 que le courage militaire." (MORIN, *op. cit.*, pp. 87-88)

² Phylum: "souche primitive d'où est issue une
 série généalogique"; ici: espèce.

³ Citation de Schopenhauer.

Entre l'individu et la société: le deuil

C'est ce complexe dialectique [opposition
 individu – société] que révèlent les
 funérailles et les deuils. Le deuil exprime
 socialement l'inadaptation individuelle à
 5 la mort, mais en même temps il est ce
 processus social d'adaptation qui tend à
 refermer la blessure des individus

survivants. Après les rites de
 l'immortalité et la clôture du deuil, après
 10 un « pénible travail de désagrégation et
 de synthèse mentale », la société alors
 seulement, « rentrée dans sa paix, peut
 triompher de la mort ! ». La « société »
 certes, mais non pas opposée à l'individu,

15 il s'agit ici de la réalité humaine totale.
Et de même en ce qui concerne la croyance en l'immortalité, la religion va se trouver au nœud du complexe d'inadaptation et d'adaptation.
20 La religion, qui va de plus en plus se spécialiser dans la canalisation du traumatisme de la mort et l'entretien du mythe de l'immortalité, exprime ce traumatisme tout en lui donnant une
25 forme et une « santé ». Elle est certes « le soupir que pousse la créature en angoisse » (Marx), « la névrose

obsessionnelle de l'humanité » (Freud), mais elle joue le rôle vital de réfutation
30 des vérités désespérantes de la mort. Elle sécrète l'optimisme qui, à travers les rites d'immortalité, permet à l'individu de surmonter son angoisse. En apportant un « patron » (pattern) social défini aux
35 émotions individuelles, elle les exprime dans leurs profondeurs et en même temps elle leur dégage une issue.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 92-93

L'ange et la bête

Aveugle donc naturellement à la mort, l'homme est sans cesse forcé de la réapprendre. Le traumatisme de la mort est précisément l'irruption de la mort
5 réelle, de la conscience de la mort, au cœur de cette cécité.

Et il ne faudrait pas confondre cette cécité avec l'affirmation de l'immortalité qui implique toujours la conscience de la
10 mort. La terminologie de Freud, dans ce domaine, prête à confusion:

« L'école psychanalytique a pu déclarer, dit-il, qu'au fond personne ne croit à sa propre mort, ou, ce qui revient au même,
15 chacun dans son inconscient est persuadé de sa propre immortalité. »

Il ne revient nullement au même de ne pouvoir concevoir sa mort et de se croire immortel. L'« immortalité » à laquelle
20 Freud fait allusion n'est pas la même que l'immortalité des croyances sur la vie future, qui, répétons-le, impliquent la reconnaissance de la mort. C'est une « amortalité » d'avant cette
25 reconnaissance, d'avant l'individu, ajouterons-nous. L'inconscient est un contenu: dans ce contenu se mêlent la cécité animale à la mort et le vouloir humain d'immortalité. Certes ce contenu
30 animal ou biologique d'amortalité sert de support à l'affirmation de l'immortalité-survie. Mais alors il se trouve transformé par l'individu, confisqué à l'espèce,

véritable larcin du soma qui s'empare
35 des attributs du phylum¹; mieux, il s'agit d'une volonté révolutionnaire d'appropriation de l'immortalité de l'espèce par l'individu. Ainsi l'homme, quand il fait l'ange immortel, ne fait pas
40 la bête; il fait l'ange pour ne pas faire la bête. Tout au plus, dans son refus trompeur de la mort, fera-t-il l'imbécile.

Il n'en reste pas moins que la cécité animale à la mort n'est pas éliminée chez
45 l'individu. Les remarques de Freud traversent en coupe verticale tous les comportements aveugles à la mort. En effet, bien que connaissant la mort, bien que « traumatisés » par la mort, bien que
50 privés de nos morts aimés, bien que certains de notre mort, nous vivons également aveugles à la mort, comme si nos parents, nos amis et nous-mêmes ne devions jamais mourir. Le fait d'adhérer
55 à l'activité vitale élimine toute pensée de mort, et la vie humaine comporte une part énorme d'insouciance à la mort; la mort est souvent absente du champ de la conscience, qui, en adhérant au présent,
60 refoule ce qui n'est pas le présent, et sur ce plan l'homme est évidemment un animal, c'est-à-dire doué de vie. Dans cette perspective, la participation à la vie simplement vécue implique en elle-même
65 une cécité à la mort.

C'est pourquoi la vie quotidienne est peu

marquée par la mort: elle est une vie d'habitudes, de travail, d'activités. La mort ne revient que lorsque le moi la regarde ou se regarde lui-même. (Et c'est pourquoi la mort est souvent le mal de l'oisiveté, le poison de l'amour de soi-même.)

Aussi bien la conscience humaine de la mort se superpose à une inconscience de la mort sans la détruire. Autrement dit la frontière entre l'inconscience « animale » et la conscience humaine de la mort ne passe pas seulement entre l'homme et l'animal, mais à l'intérieur de l'homme. Cette frontière sépare le Moi du Soi. Le Moi c'est, avec l'affirmation de l'individualité, la conscience humaine de la mort dans sa triple réalité². Le Soi, c'est, selon la terminologie de Freud, le domaine du *Triebe*, du « ça », et selon notre terminologie, le donné spécifique. Le Soi est sous-jacent au Moi. Son domaine n'est pas exactement celui de l'inconscient, puisque d'après nous le Moi étend sa marque et sa présence dans la vie inconsciente, mais le domaine de la vie brute apportée et déterminée par l'espèce.

Il y a, bien entendu, communication dialectique entre le Soi et le Moi, entre l'individu et la vie.

[...] Le Soi peut enrober et dissoudre l'idée de la mort, mais à son tour peut être rongé par elle: la conscience obsédante de la mort, en son point extrême, flétrit et pourrit la vie, et

conduit à la folie ou au suicide. A l'autre extrême, un Moi atrophié peut tellement s'ignorer lui-même qu'il ne songe jamais à la mort. Entre ces cas limites, la présence et l'absence de la mort s'imbriquent et se recouvrent diversement. C'est la vie, avec et sans le souci de la mort, la double vie.

Mais cette double vie est « une ». Et si la vie spécifique est l'ennemie ultime de l'individualité, puisqu'elle la tue en fin de compte, elle lui permet de naître et de s'affirmer. Car sans vie, pas d'homme, le néant. Sans participation biologique même, c'est-à-dire sans adhésion à la vie, il n'y aurait qu'horreur permanente, inadaptation absolue, mort permanente, encore néant. C'est précisément parce que cette participation le fait vivre et le détourne de la mort qu'elle met en relief la violence et la signification du heurt qui oppose l'affirmation de l'individu à la mort. Cette double vie, c'est l'intimité même du conflit, de l'inadaptation espèce-individu.

MORIN Edgar: *L'homme et la mort*, Seuil (Points), 1976 (1^e éd. 1970), pp. 73-75

¹ Phylum: "souche primitive d'où est issue une série généalogique"; ici: espèce.

² Peu clair; peut-être le "triple donné dialectique" de la mort (conscience de la mort, traumatisme de la mort, croyance en l'immortalité); cf. MORIN, *op. cit.*, p. 44

J. Ziegler

La conscience et la liberté

Une dissymétrie profonde existe entre la

mort certaine du corps et la mort

incertaine de la conscience. La preuve en est que, chez la plupart des hommes, l'approche de la catastrophe physiologique ne détruit nullement la volonté intense de vivre. « Où serai-je quand je ne serai plus? », demande Ivan Ilitch au moment de mourir. Question dramatique, qui exprime le refus radical de l'homme de concevoir sa propre abolition. Ce que le langage courant appelle le « combat final », l'agonie, est la plupart du temps la lutte brutale d'une conscience qui se veut permanente et qui se dresse avec violence contre le cataclysme de la mort. Si, comme le démontre l'empirie, aucune conscience n'est naturellement destinée à la mort, puisque aucune conscience ne vieillit (mais qu'au contraire elle croît en puissance avec l'âge), si donc il n'y a pas, pour la conscience, de « mort naturelle », il faut chercher en quoi réside cette part d'immortel, cette volonté de durer de la conscience.

[...] A un corps qui naît, grandit, accède à sa potentialité maximale et dépérit ensuite pendant une période s'étendant sur de longues années, s'oppose une conscience qui assume les fonctions essentielles de l'auto-interprétation du moi et du monde. Son destin est non seulement différent du destin du corps, il est carrément inverse: alors que, dès la vingtième année de l'individu, commence le ralentissement progressif du renouvellement cellulaire, qui conduit à la catastrophe finale, la conscience, au même moment, entame sa progression ascensionnelle. Bien des sociétés, dont les sociétés africaines, qui ne sont pas encore totalement ravagées par la réification des rapports humains, comprennent parfaitement le double destin antagoniste du corps et de la conscience. Leurs structures sociales, leurs institutions, leur système d'auto-interprétation rendent compte de cette double figure contradictoire. Dans la société nagôyoruba, l'ancien est vénéré. Plus il vieillit, plus il se rapproche des ancêtres, et plus son pouvoir social grandit. Son prestige augmente avec l'âge, ainsi que son autorité. Dans les

sociétés sans États, les sociétés à classes d'âge comme celle des Kikuyu, il est encore plus aisé de reconnaître cette double figure: la classe dirigeante est celle qui est la plus avancée en âge; son pouvoir est quasi total.

[...] Les morts continuent d'agir au-delà de la mort. Leurs cadavres se dissolvent, mais les œuvres qu'ils ont créées, les institutions qu'ils ont animées, les pensées qu'ils ont mises au monde, les affections qu'ils ont suscitées continuent d'agir et de fermenter. Alors que leur corps retourne au néant, leur conscience poursuit un destin social parmi les vivants. Et — chose étrange — le destin social postmortuaire de la conscience est, dans certains cas précis, plus vigoureux, plus ample et plus éclatant que le destin vécu en compagnie du corps.

[...] Tout homme, donc tout mort, est investi d'un sens social. Tout homme, aussi écrasé, aussi humble, aussi misérable qu'il soit, aime, parle, rêve, désire, bref: transmet des pensées aux autres. Ses pensées, ses affections, son regard et sa plainte continueront d'agir — dans la conscience d'autrui — au-delà de sa mort.

[...] L'évidente dissymétrie entre les deux destins, de la conscience et du corps, fait surgir une autre figure encore: la mort est perçue comme un agresseur. Pour la conscience, il n'existe pas de mort naturelle. *Toute mort est un assassinat.*

[...] La dissymétrie des deux destins du corps et de la conscience met à jour une troisième évidence: la fonction destinale que la mort assume dans l'existence humaine. La mort n'est pas inscrite dans la nécessité de la conscience, mais « elle est, pour la conscience, une nécessité de type existentiel ». Cela veut dire que, « sans la mort, nous n'aurions pas de destin ». Sans une limitation de notre temps de vie, nos actes quotidiens ne posséderaient pas cette unicité, cette urgence fébrile, cette qualité permanente de choix et cette fondamentale dignité. Notre propre finitude est une « chance unique » qui nous est offerte par la vie, ou, si l'on préfère, par la mort.

[...] La mort est, pour la conscience

européenne, un obstacle absolu, une
110 frontière ultime et déterminante. Mais, à
l'intérieur de cette limite, l'homme peut
presque tout ou, plus précisément, c'est à
cause d'elle que l'homme tente presque
tout.¹

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*,
Seuil (Points), 1978 (1e éd. 1975), pp. 269-75

¹ Ziegler ajoute plus loin: "La mort imposant une
limite à notre existence, instaure une discontinuité,
institue le temps. Elle confère une place et un sens à
chaque instant de vie, d'où elle singularise chaque vie et lui
donne sa signification. La mort instaure la liberté."
(ZIEGLER, *op. cit.*, p. 297)

Conclusion

L'avenir de la mort

De façon globale, le « modèle » de mort qui paraît devoir succéder à celui de « la mort interdite » est celui que l'on peut appeler : « la mort annulée ». En effet, il ne s'agira plus tant, désormais, de refouler la mort que de la plier à l'exigence vitale. La nouvelle « bonne mort » sera celle, inversée, cybernétisée, « positivée » qui, d'une façon ou d'une autre, pourra être réintégrée dans le cycle de l'économie sacrée. Dans cette perspective, la mort, aussi, est dichotomisée : puisque mourir il faut, récupérons ce qui peut l'être et réinvestissons ce substrat de vie dans d'autres formes ; quant au reste (« aux restes », justement) — déchets devenus inutiles — qu'ils disparaissent le plus discrètement possible... Mais, de cette mort au service de la vie, on s'efforcera d'extirper toute trace ou apparence de violence et la mort de demain se voudra « soft », pacifiée, esthétisée et, en plus d'un sens, « dématérialisée ».

15
20
25
30

1. Enfin, après la mort-renaissance et la mort-finitude, le Nouvel Âge, bâti à la fois sur le singulier et l'universel, amènera « la mort-revivance » et renouera ainsi avec une certaine forme d'amortalité...

Voyons maintenant — plus concrètement si l'on peut dire — à partir d'un présent déjà gros d'avenir quelles pistes sont envisageables :

1. le développement des études et de l'information sur toutes les questions touchant à la mort en général et à son vécu en particulier. [...] Dans le même esprit, si l'on vise à une plus grande prise

de conscience et maîtrise de ces phénomènes, il faudra aussi inclure, d'une façon ou d'une autre, ces questions dans l'enseignement, en adaptant bien entendu la pédagogie aux âges et aux niveaux ;

2. la généralisation d'un « testament biologique », de sorte que chaque adulte pourrait, en toute liberté et réflexion, décider par avance de l'usage post-mortem de ses organes et, plus généralement, de son corps (notons qu'un texte de ce genre circule actuellement dans les milieux hospitaliers français à l'initiative du Pr. A. Milhaud). On peut aussi imaginer un fichier central qui serait consulté par les médecins, au moment du décès, afin de pouvoir exécuter ces « volontés biologiques » ;

3. l'essor de la prévoyance funéraire (type contrat-obsèques, par exemple) et l'on peut prévoir que ce type de produit ira en se banalisant dans les prochaines années. Rappelons à ce sujet qu'aux États-Unis, 70 % du chiffre d'affaires de l'industrie funéraire proviennent des ventes anticipées d'espaces, de services et de concessions souscrites souvent plusieurs années à l'avance [...]

4. la diffusion des soins palliatifs et de l'accompagnement en fin de vie, dans les structures hospitalières comme au domicile. Dans cet ordre d'idées, on pourra parler d'un véritable « travail du mourir » comme il existe un « travail de la naissance » (les deux s'achevant d'ailleurs par une « délivrance ») ; [...]

5. la reconnaissance du droit à l'interruption volontaire de vie et la dépénalisation de l'euthanasie pratiquée dans un but humanitaire; ce qui passe par la légalisation du « Testament de vie » ou « Déclaration de volonté de mourir dans la dignité » (on peut aussi penser à l'établissement d'un « contrat de soins » entre le malade et son médecin précisant, en particulier, sous quelle forme et jusqu'où le médecin est prêt à aider son patient). En prolongement de cette idée, signalons qu'en Allemagne, le Pr. J. Hacketal vient de lancer un appel international pour la création de « cliniques de la mort volontaire humaine » qui accueilleraient les personnes (vieillards ou malades désespérés) cherchant de l'aide pour mettre fin à leurs jours;

6. la multiplication des expériences des états altérés de conscience, de type mystico-psychédélique, notamment à l'approche de la mort. On a déjà évoqué l'actuel engouement pour ce type de phénomènes et il existe déjà, aux États-Unis notamment, des personnes qui meurent, assistées, en musique, et sous L.S.D. Après avoir supprimé la douleur de la phase terminale, il n'apparaît donc pas inconcevable — toujours dans la logique de la mort douce et d'une société qui prône l'hédonisme — d'offrir un dernier moment de plaisir;

7. la poursuite de la modernisation dans le domaine du funéraire et, tout particulièrement, en ce qui concerne les fournitures. Le cercueil¹ pour prendre cet exemple, est probablement le seul objet industriel demeuré inchangé depuis un siècle, alors que la relation des vivants à la mort a profondément évolué. En 1986, un concours sur ce thème a été lancé par les Pompes Funèbres Générales (P.F.G.) et la Compagnie Générale de Scierie et de Menuiserie (C.G.S.M.). Les lauréats, deux jeunes designers, P. Nadeau et D. Riesen, ont présenté leurs modèles au Salon des Artistes Décorateurs qui s'est tenu à Paris fin 1987;

8. l'accentuation de l'« esthétisation » de tout ce qui touche à la mort, tant du corps du défunt lui-même (soins de thanatopraxie) que des lieux concernés, ceux des derniers moments comme ceux du dernier adieu. On pense notamment ici à la conception architecturale des nouvelles maisons des mort (funérariums), à leur intégration dans un site donné, à leur décoration intérieure (meublier, fresques ou tableaux d'artistes, etc.), mais on pourrait donner bien d'autres exemples (présentation des articles funéraires en magasin, monuments aux morts, etc.): en bref, le renouveau d'un véritable « art thanatologique »;

9. la progression des cérémonies funèbres sans la présence du corps (n'oublions pas qu'il nous faut désormais raisonner à l'échelle planétaire et que la multiplication des déplacements rendra encore plus difficile la réunion des proches et du défunt). Dans le cas de la crémation — appelée à n'en point douter à se développer —, on sait qu'il est particulièrement éprouvant pour la famille d'attendre un peu plus d'une heure à proximité du four. Pourquoi, alors, ne pas envisager la dissociation délibérée dans le temps entre la cérémonie du dernier hommage (que l'on peut personnaliser autant qu'on le souhaite) et l'opération technique d'incinération laissée aux professionnels ? En ce domaine, on sait que la tendance est plutôt à évacuer la « matérialité » de la mort et mettre l'accent sur tout ce qui peut reconforter les survivants. Ajoutons que des procédés nouveaux (comme le laser) pourront évidemment réduire considérablement le temps de la crémation [...];

10. la création de nécropoles d'un nouveau genre: les « mnémothèques ». On sait que les cimetières actuels sont peu à peu délaissés², nos contemporains manifestant une indifférence croissante à l'égard du culte des morts; ce qui amène à s'interroger: y aura-t-il encore des

cimetières demain ? Et, à côté du cimetière-parc et du cimetière-musée³ qui existent déjà, et du cimetière complexe national né sous la plume de J.-D. Urbain⁴ on peut en effet, à la suite d'H. Larcher, envisager l'édification de véritables « monuments psychiques » afin de conserver une trace de ceux qui ont vécu. Grâce aux procédés (connus et à venir) de miniaturisation, il serait ainsi possible de conserver des documents visuels et sonores (films, microfiches, bandes magnétiques, etc.), concernant chaque individu décédé, sous des volumes peu encombrants, et des « services biographiques » pourraient être mis à la disposition des familles et amis. H. Larcher souligne les avantages de telles « mnémothèques »; entre autres: aide au travail de deuil, tradition du souvenir des morts conservée, réactivation des liens avec les défunts, importance pédagogique, intérêt pour les généalogistes⁵.

Si l'on prolonge cette idée de mnémothèques, il nous semble envisageable que la famille vienne, de temps à autre, pour revoir ou ré-entendre le défunt (un peu comme on se rendait autrefois au cimetière, à la différence près qu'avant on parlait à son mort tandis que, maintenant, c'est lui qui nous parle) et, pourquoi pas, organise une cérémonie de commémoration (funérarium et mnémothèque étant implantés dans le même complexe); ou, encore, que la famille procède de même mais, cette fois-ci, dans l'intimité de son domicile, après avoir sorti de la mnémothèque les documents qu'elle souhaitait. Bien d'autres variantes pourraient encore être imaginées, permettant ainsi de rompre avec l'unité de lieu mais, surtout, de temps que l'on connaît dans le cérémonial actuel; par exemple: une cérémonie du dernier adieu, non pas juste après le décès — la phase d'enlèvement et de destruction du corps étant alors entièrement laissée aux soins des professionnels — mais, plus tard, lorsque auraient été réunis et montés les documents reconstituants la vie de celui

qui a été.

On l'aura compris, l'idée maîtresse de ce scénario est la conservation de la trace, de la mémoire plutôt que celle du corps ou des restes physiques. Alors, le fantasme de l'abolition du corps et, par voie de conséquence, de la précarité de la finitude de la condition humaine, deviendra belle et bien réalité. A bien des égards, nous trouvons confirmation de ce qui précède dans la thèse développée par J.-D. Urbain dans « L'archipel des morts »; en particulier, l'auteur montre que le cimetière européen moderne peut se déchiffrer comme une bibliothèque, les tombeaux étant comparables à des livres, « des livres qu'on n'ouvre pas bien sûr, mais qui se consultent comme des tablettes mésopotamiennes ou sumériennes ou bien encore comme des livres à plat, ainsi qu'on les rangeait dans la Chine ancienne ». Désormais, si les mnémothèques voient le jour, les livres pourront s'ouvrir et la nécropole de demain ne sera plus faite de corps mais d'images, d'images parlantes: nouveau double intelligent du monde des vivants, vaste cerveau affranchi de son corps et devenu réellement immortel . . .

BARRAU Annick: *Quelle mort pour demain? Essai d'anthropologie prospective*, L'Harmattan, 1992, pp. 182-187

¹ Le Comité scientifique de la Société de Thanatologie a proposé, il y a plusieurs années, de remplacer le mot cercueil par « orthogone » (étymologiquement: volume dont les angles sont droits) (Note de l'auteure)

² Dans certaines régions américaines, la famille est présente au funérarium (où se déroule la cérémonie) mais n'accompagne plus le défunt au cimetière. Et que penser de cette récente innovation: le corbillard familial, [...] de la taille d'un bus, pour 14 ou 25 personnes, et pouvant transporter aussi bien le cercueil, les couronnes que la famille et les amis ? Ce type de fourgon funéraire est entièrement équipé (réfrigérateur, coin cuisine, air conditionné, chauffage, radio-cassettes) et il existe même un système d'écouteurs sans fil pour que chaque passager puisse suivre—sans donc quitter le véhicule la cérémonie funéraire qui se déroule à l'extérieur... (Note de l'auteure)

³ En 1978, les éditions Hachette ont publié, dans la collection Guides Bleus illustrés: *Cimetières et sépultures*

de Paris, de M. Le Clere (livre épuisé, actuellement en réédition). (Note de l'auteure)

⁴ J.-D. Urbain, récemment, s'est livré à un exercice prospectif qui l'a conduit à imaginer un cimetière national, quasi-unique, dans un gigantesque espace funéraire de 80 kilomètres carrés, véritable pôle d'attraction des touristes en mal de nature et de culture. (Note de l'auteure)

⁵ On ne peut manquer de signaler, à ce propos, que les Mormons ont déjà concrétisé un projet de ce genre. En effet dans une grotte creusée à plus de 200 mètres au cœur des Montagnes Rocheuses (à Salt Lake City dans l'Utah), il existe un gigantesque abri anti-atomique où

reposent les micro-films des états civils de plus de dix-huit milliards de morts. Depuis une quarantaine d'années les Mormons sillonnent le monde à la recherche des archives nationales avec généralement l'accord des autorités (le directeur des Archives du Vatican, estime même ce travail d'utilité publique): ajoutons aussi que les morts ainsi répertoriés sont ensuite baptisés par procuration... Tous ces efforts sont apparemment entrepris dans le but de sauver « la mémoire de l'humanité » en cas de destruction nucléaire. Mais, en attendant, cette fantastique banque de données est aujourd'hui prisée par les spécialistes de la démographie et les médecins généticiens. (Note de l'auteure)

Pour un nouvel humanisme

Vers une nouvelle attitude face à la mort

On oublie trop souvent que l'on est mortel. La conscience de sa propre mort à venir est précisément ce qui fonde la pensée des soignants qui choisissent de travailler dans les unités de soins palliatifs. On sait le vide qui se crée autour de ceux qui vont mourir comme autour de ceux qui vivent un deuil. Trop souvent, dans les hôpitaux, on s'arrange pour empêcher toute expression émotionnelle. Grâce aux calmants, on fait tout pour que le mourant fasse le mort. Il faut qu'il reste calme et en repos, alors que l'angoisse, le désespoir et la douleur ont aussi besoin de se dire, et parfois de se crier. Cette voix qui clame sa peur de souffrir et de mourir, on l'entoure d'un mur de silence pour mieux protéger les vivants. Il suffit de voir par exemple à quel point les enfants sont tenus à l'écart de la mort lorsqu'elle survient dans leur famille.

– Ce déni de la mort affecte aussi les

rites funéraires dont vous soulignez, comme d'autres, la pauvreté actuelle...

– La famille du défunt, ses proches, ses amis ne peuvent pas prétendre à un rite de deuil qui soit riche et investi si, dans le même temps, ils se montrent incapables de parler entre eux de la mort, de désigner en le nommant, en le racontant l'événement qui vient de se produire. La société, de son côté, ne fait rien pour briser ce non-dit. Beaucoup de gens se plaignent de l'indigence des rites funéraires lorsque l'on refuse la cérémonie religieuse. L'attente interminable dans le crématorium, l'absence de paroles sur celui que l'on a accompagné, de gestes qui donne un sens à ce moment. A l'église aussi, il arrive que l'on annule complètement ce qui a été vécu dans les derniers mois par la personne décédée et son entourage. Le combat contre la maladie est escamoté, surtout lorsque celle-ci s'appelle sida.

– De nouveaux rapports sociaux ne sont-ils pas en train de se créer devant la terrible évidence de cette mort-là?

50 – Les deuils se vivent différemment dans le contexte de l'épidémie du sida. Ils ne répondent pas aux critères du deuil normal. Comme en temps de guerre, il y a une urgence de l'action. Il faut être

55 présent pour les autres, ceux qui sont encore vivants et se battent. Grâce au travail des associations, un vaste réseau de solidarités s'est mis en place, qui touche directement les services de

60 maladies infectieuses. La présence de la communauté homosexuelle – comme celle des volontaires qui font de l'aide aux malades – contribue à changer à très grande vitesse l'attitude du personnel

65 soignant et des médecins à l'égard de la mort. Une exigence se manifeste, une place véritable est prise par la société: toutes choses que l'on souhaite depuis longtemps déjà à l'intérieur du

70 mouvement des soins palliatifs. Dans certains lieux comme le nôtre, la socialisation du mourir n'est plus seulement une formule savante et pieuse, mais un souci permanent.

75 – Vous conduit-elle à repenser autrement

le travail du deuil?

– On encourage beaucoup à réinventer des rituels de deuil sur les lieux mêmes où la mort s'est produite, au moment par

80 exemple de la levée du corps. Les familles ont la possibilité de laisser le défunt dans la chambre jusqu'à huit heures après son décès, alors que dans la plupart des établissements on le descend

85 à la morgue dans l'heure qui suit sa mort. Ce temps du recueillement qu'offre l'assouplissement des pratiques hospitalières permet toutes sortes d'initiatives individuelles spontanées,

90 l'échange de paroles, le témoignage intime. Les personnes qui ont pu accompagner un proche témoignent ainsi de l'impact de cet accompagnement sur le vécu du deuil, de la force qu'elles trouvent

95 par la suite dans le souvenir des gestes, des paroles, des regards échangés dans les derniers instants. Ce qui confirme le fait que les soins palliatifs sont de la prévention de deuil pathologique.

Interview de Marie de HENNEZEL, psychologue, in *Journal de Genève*, 28-29.10.95

Les soins palliatifs

"Lorsque l'on tient la main de quelqu'un dans les derniers instants de sa vie, on passe ensemble vers autre chose. Mourir en ayant une personne qui vous regarde,

5 ne pas partir seul, c'est s'en aller plus digne; c'est avoir été considéré comme un être humain jusqu'au bout."

Simone Augé, aide-soignante de métier et coordinatrice des bénévoles de

10 l'Association des Soins Palliatifs, accompagne des mourants depuis 1990, notamment des malades du Sida et du cancer. Cet accompagnement qui existe depuis 1987 seulement en France

15 (depuis 1967 en Angleterre) n'a de sens

que s'il est conçu en lien avec des équipes médicales.

"Les bénévoles sont là pour écouter aussi bien les malades que les soignants,

20 explique Simone. Ces derniers n'ont pas toujours le temps ou la possibilité d'être attentifs aux besoins de ceux qui souffrent. Nous sommes là pour apporter une présence, être vrais, sans jugement.

25 Je reçois beaucoup plus que je n'apporte. Ceux qui partent nous apprennent à regarder la vie autrement."

Le bénévole a aussi un rôle important auprès des familles avec lesquelles les

30 relations sont souvent coupées. Simone

suit des jeunes dont les jours sont toujours comptés. Drogés, atteints du Sida, ils sont seuls et isolés. "Ils me demandent parfois d'appeler des
35 connaissances mais personne ne répond plus. On ne peut pas les laisser partir avec le sentiment que leur vie a si peu d'importance, que plus personne ne les considère comme des êtres dignes
40 d'amour". Certains médecins pensent que les soins palliatifs ne devraient pas être enfermés dans une spécialisation mais

au contraire développés partout où c'est possible dans une réflexion globale entre
45 tous les acteurs de la santé. Encore trop peu d'unités existent à l'hôpital mais le travail en réseau commence à se développer, véhiculant une autre conception de l'approche de la mort au
50 sein d'un univers médical toujours plus technique et parfois déshumanisé.

Macadam, no 37, juin 1996

La mort, dernière étape de la croissance

La capacité du patient de parler en profondeur de sa conscience actuelle, de ses souvenirs, rêves et espoirs tout en restant pleinement conscient de la réalité
5 de la maladie correspond à ce qu'Allport appelle l'«objectivation de soi...». Allport décrit l'objectivation de soi comme la capacité de se voir objectivement, d'avoir une intuition juste et réfléchie de sa
10 propre vie. L'individu intuitif se voit lui-même comme les autres le voient et s'aperçoit par moments dans une sorte de perspective cosmique. Il a « la capacité de comparer l'affect de l'expérience
15 présente à celui de l'expérience passée » à la condition que le passé n'éclipse pas par sa qualité l'expérience présente. Pour Allport, la conscience présente de soi-même est un des attributs majeurs de la
20 maturité. Ce qui coïncide avec ce qu'on voit du comportement des malades terminaux qui s'avancent vers la résolution de leur deuil.

[...] La capacité qu'a le patient d'insérer
25 sa situation actuelle dans un cadre de vie significatif est ce qu'Allport décrit comme «une philosophie unifiant la vie... qui peut ou non être religieuse, mais doit de toute façon fournir un cadre de
30 signification et de responsabilité où

viennent s'insérer les activités majeures de la vie ». Il n'est pas nécessaire qu'elle soit « formulée en mots ni tout à fait complète, mais sans la direction et la
35 cohérence que fournit un cadre d'intégration dominant, la vie semble fragmentée et sans but ».

Ces attributs ou engagements, comme on voudra, correspondent aux questions
40 religieuses essentielles. L'identité, l'engagement et la direction sont les canaux de la signification personnelle de l'homme, peu importe de quelles idéologies culturelles on se sert pour les
45 expliquer. Je crois que ce sont les *substrata* religieux de la vie humaine. Allport dit que « ces attributs de la maturité n'ont pas été choisis de façon arbitraire. Ils représentent les trois
50 grandes avenues de développement ouvertes à l'être humain au cours de sa croissance: l'élargissement des intérêts (l'expansion de soi), le détachement et l'intuition (l'objectivation de soi) et
55 l'intégration (l'unification de soi). Je doute que des critères de maturité établis scientifiquement puissent différer substantiellement de ces trois-là. »

[...] La mort est la clef qui ouvre la porte
60 de la vie. C'est en acceptant la finitude

de l'existence individuelle qu'on peut trouver la force et le courage de rejeter ces rôles et attentes extrinsèques et consacrer chaque jour de sa vie, si longue
65 qu'elle soit, à croître aussi pleinement que possible. Il faut apprendre à utiliser ses ressources intérieures, à se définir selon son propre système d'évaluation intérieur plutôt que d'essayer de se
70 conformer à un rôle stéréotypé quelconque.

C'est pour une part la dénegation de la mort qui fait mener aux gens ces vies vides et sans but; car en vivant comme si
75 on allait vivre toujours, il est trop facile de remettre à plus tard ce qu'on sait devoir faire. On vit dans l'attente du lendemain ou le souvenir du passé et entre-temps chaque jour se perd. Celui
80 qui, au contraire, comprend que le jour auquel il s'éveille pourrait être le dernier prend le temps de croître ce *jour-là*, de devenir lui-même et de rejoindre les autres.

85 [...] L'engagement de l'individu à sa croissance personnelle est sa contribution à la croissance et à l'évolution de l'espèce entière, pour que l'humanité devienne tout ce qu'elle doit être. La mort est la
90 clef de cette évolution. Car ce n'est qu'en comprenant le vrai sens de la mort dans l'existence humaine que nous trouverons le courage de devenir ce que nous sommes destinés à être.

95 [...] La mort est la dernière étape de la croissance en cette vie. Il n'y a pas de

mort finale. Seul le corps meurt. Le soi ou l'esprit, peu importe comment on l'appelle, est éternel. A chacun sa façon
100 d'interpréter cela.

[...] Ce qui compte, c'est de voir qu'en comprenant pleinement ce que nous faisons ici et ce qui se passera quand nous mourrons, nous trouvons notre but
105 comme êtres humains, qui est de croître, de voir en nous-mêmes et d'y trouver cette source de compréhension et de force qu'est notre moi intérieur, d'offrir aux autres l'amour, l'acceptation et le conseil
110 patient et de garder espoir en ce que nous pouvons devenir tous ensemble¹.

KUBLER-ROSS Elisabeth: *La mort, dernière étape de la croissance*, Ed. du Rocher, 1985, pp. 209-216

¹ Un homme capable de déterminer la façon dont il mourra ou même de planifier sa propre mort peut avoir le sentiment de la dominer, d'avoir un contrôle sur un événement envers lequel il se sentait désarmé. Écoutons Noyes: « Dans leurs derniers instants, certaines personnes s'élèvent à un niveau de conscience supérieur accédant à un stade jamais atteint durant leur vie. Elles deviennent plus tolérantes envers elles-mêmes, atteignant un degré d'harmonie qu'elles n'avaient jamais trouvé auparavant. [...] L'approche consciente de la mort permet à certains d'avoir une vue plus détachée, plus humble de la vie et d'eux-mêmes et d'apercevoir la futilité de ce qu'ils croyaient jusqu'alors être très important. »

ZIEGLER Jean, *Les vivants et la mort*, Seuil (Points), 1978 (1^e éd. 1975), p. 133

La mort des cultures et des ethnies

Depuis Montesquieu, méditant sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, jusqu'aux polémologues d'aujourd'hui, historiens, démographes et anthropologues ont souvent réfléchi sur la mort des sociétés ou des civilisations. C'est un jeu complexe de *causes internes* (nature du groupe en voie d'extinction) et de *causes externes* (modalités du contact avec une autre société ou une autre culture fortement destructrice) qui explique l'état de dégénérescence que présentent certaines sociétés d'aujourd'hui. Les groupes, en effet, se décomposent souvent, affirment les anthropologues, parce qu'ils n'ont pas d'objectifs ou de fonction authentique, ou parce qu'ils ne sont pas considérés par leurs membres comme des moyens valables pour parvenir à leurs fins, ou encore parce qu'ils ne suscitent qu'une identification affective insuffisante. En fait, les sociétés démographiquement réduites, divisées elles-mêmes et opposées entre elles, incapables de mutation propre ou d'ouverture sur l'autre, ayant peu ou prou le sens de leurs valeurs socio-culturelles ou, ce qui revient au même, éprouvant douloureusement leur précarité, voire leur inanité, pour peu qu'elles soient décimées par l'alcool, la tuberculose, la syphilis, souvent véhiculés par l'étranger, offrent de fortes chances, à moins de miracles, de s'éteindre à brève échéance. Ne craignons pas de l'affirmer, les Fuégiens et divers indigènes de la Terre de Feu, les Veddah du Sri Lanka, les Aïnous des

îles Yesco, Sakhaline et des Kouriles, les Indiens de Basse-Californie et du Brésil, certains micro-groupes de Polynésie risquent d'être prochainement rayés de la carte comme l'ont été hier les Tasmaniens. La plupart du temps les causes internes demeurent sous la dépendance étroite des processus exogènes de destruction volontaires ou non. C'est ainsi que les Aïnous, après avoir connu avec les Japonais une période d'emprunts (avec ou sans démarquage technologique) puis une période de symbiose technico-économique à base de complémentarité, semblent désormais en pleine phase de symbiose de colonisation; ceux qui ont survécu n'ont plus que deux issues, ou survivre dans la dégradation et la misère, ou devenir des Japonais. Sans doute, des conditions climatiques difficiles (le Sertao, le Kalahari, la Terre de Feu...) peuvent accélérer le processus d'annihilation; mais n'oublions pas que ces populations étaient toutefois parvenues à une indiscutable adaptation (ou accommodation) écologique et à une réelle harmonie interne. Précisément, c'est ce double équilibre que le contact brutal avec le groupe dominant a rompu, multipliant ainsi les risques de mort ou tout au moins de décrépitude. Il existe plusieurs techniques de destruction des sociétés et des cultures: massacrer ou assimiler, refouler ou parquer dans les réserves, utiliser ou supprimer, éventuellement stériliser. Les Indiens des forêts du Brésil étaient des millions,

ils ne sont plus guère aujourd'hui qu'une
centaine de mille. C'est en effet à un
véritable *ethnocide* que l'on assiste dans
80 ce vaste pays depuis ces vingt dernières
années, perpétré avec la complicité du
Service de Protection des Indiens. On a
fait le récit à peine croyable de la
politique d'extermination menée par
85 exemple contre la tribu des *Cintas Largas*
près des sources de la rivière Aripuana:
bombardement du centre du village le
jour de *Quarup* (grande fête des vivants
et des morts, avec représentation jouée
90 des mythes) et utilisation de tueurs à
gages dont le chef était un détraqué
sadique et obsédé sexuel. L'autre mode
de destruction n'en est pas moins plus
efficace même s'il est opéré dans une
95 perspective généreuse: la politique de
parquage [sic!], parfois nommée
«réduction», des Indiens de Basse-
Californie visait, selon les missionnaires,
à sauver les âmes et à enseigner aux
100 ouailles l'agriculture, l'élevage, les arts,
les valeurs saines de la civilisation judéo-
chrétienne. La première conséquence fut
la généralisation des infections importées
(variole, rougeole, typhoïde) tandis que la
105 présence des eaux polluées développa
diarrhées et dysenteries. Plus grave peut-
être fut la nécessité pour les Indiens
d'abandonner leurs ancêtres, leurs dieux,

leurs croyances et toutes les valeurs et
110 leurs traditions, tandis que sous le
prétexte de veiller à la pureté des mœurs
les femmes étaient séparées des
hommes, parfois enfermées la nuit dans
des ergastules infects. De même, le plus
115 grand mal dont souffrent actuellement
les *Bororo* déportés dans la réserve
Teresa Cristina (sud du Mato Grosso)
c'est moins peut-être l'exiguïté de leur
domaine, la rareté du gibier et du
120 poisson (brousse et rivière avaient été au
préalable et illégalement pillées par des
sociétés commerciales), le souci du
gouvernement de les transformer en
éleveurs (chasseurs, pêcheurs,
125 cultivateurs remarquables depuis
toujours, ils ne connaissaient rien au
bétail) que l'interdiction rigoureuse de
danser, de chanter, de fumer que leur
imposaient les missionnaires et que
130 l'impossibilité où ils étaient de pratiquer
leurs rites mortuaires.

On est en droit de se demander s'il n'y a
pas de mort plus horrible que celle qui
consiste à priver un peuple de sa culture,
135 de ses racines et de ses valeurs, donc à
lui refuser son identité.

THOMAS Louis-Vincent: *La mort*, PUF
(QSJ), 1995 (3e éd., 1e éd. 1988), pp. 12-14

Iconographie